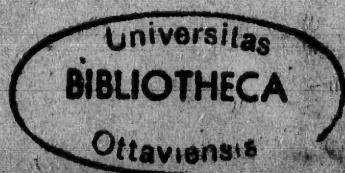


É



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

LÉTTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME VINGT-TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE BERNARD
M. LAFITTE, A. C. A. LAFITTE

É
COL

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DES INDES.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,
AU BUREAU, RUE PALATINE, N.
PRÈS SAINT-SULPICE ;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1831.

Universitas
BIBLIOTHECA



ARTES

RECHERCHES ET ETUDES

PAR LES MEMBRES

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES

DE L'INSTITUT DE FRANCE

MEMOIRE DES INDES



BV

2290

A2

1829

V.23-24

BIBLIOTHECA

É

Du

pre
de
l'In
dan
rive
des
me

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du P. Trembloy, missionnaire dans le royaume de
Carnate, à Monsieur***.

L'INTÉRÊT, Monsieur, que vous daignez
prendre à ce qui me regarde, me fait une loi
de vous instruire de ce qui s'est passé dans
l'Inde depuis que la Providence m'a conduit
dans cette mission. Ce fut en 1734 que j'y ar-
rivai. A la vue des travaux et du genre de vie
des missionnaires, je crus y terminer bientôt
mes jours. Tout ce qu'on peut se figurer de

pénible n'est rien en comparaison des dangers, des fatigues, des chaleurs extrêmes et de mille incommodités ordinaires dans ces contrées. Mais la grâce rend tout aisé. D'ailleurs, quelle consolation ne donne pas à un ouvrier évangélique la ferveur des nouveaux chrétiens, et le plaisir délicieux de voir dans cette région infidèle le vrai Dieu adoré, Jésus-Christ reconnu pour le Sauveur de toutes les nations, et la foi triomphante de l'idolâtrie ! Car ces merveilles, quoi qu'en puisse dire la calomnie, se sont opérées et s'opèrent encore tous les jours à mes yeux. Oui, les chrétiens de l'Inde adorent notre Dieu en esprit et en vérité; leur culte est pur et sans mélange. Leur aversion pour les idoles va jusqu'au scrupule; souvent ils refusent de regarder les faux dieux, de passer devant les temples, et de rien toucher qui appartienne aux cérémonies des gentils. La faim, la soif, les persécutions, la privation des biens et les plus sanglants outrages ne peuvent les ébranler; pour symbole de leur foi, ils portent ordinairement la croix gravée sur leur front, et l'unique nom qu'ils donnent aux idoles, est celui de Démon.

En cela les soldats chrétiens sont surtout admirables. Jamais ils ne paroissent devant le prince qu'avec quelque marque de christia-

nisme. Un jour quatre cents de ces braves étant assemblés à la porte du palais, le roi leur dit en colère : « Pourquoi méprisez-vous mes divinités, et leur donnez-vous les noms les plus odieux ? Seigneur, repartit un des capitaines, depuis que nous sommes chrétiens, nous ignorons le déguisement ; et c'est la vérité, que nous avons le bonheur de connaître, qui nous fait tenir ce langage. Le prince en souriant répondit : Je vous ai tous jours regardés comme fidèles sujets ; mais je vous défends d'approcher désormais de mes temples. Par vos prières vous pourriez bien faire mourir mes dieux. Mes dieux morts, ce serait alors pour moi une nécessité, ou d'adorer le Dieu des chrétiens, ou de ne plus rien adorer. » Depuis ce temps, les soldats chrétiens, quand on célèbre au palais une fête d'idoles, sortent de son enceinte, et vont se promener dans la campagne. Ce prince étoit autrefois le plus grand ennemi du christianisme ; il a paru dans la suite avoir des sentimens plus humains ; pendant plusieurs années je n'ai reçu de lui que des marques de bonté : souvent, en me faisant saluer, il s'est recommandé à mes prières.

Il faut avouer que les chrétiens de l'Inde ont à soutenir de plus fréquentes et de plus

rades épreuves, que ceux des autres régions du monde. Je n'ai vu jusqu'ici parmi eux qu'une continuité de misères et d'afflictions. En 1737, le défaut de pluie empêcha la culture du riz, nourriture ordinaire des Indiens, et causa une famine générale qui dura plus de deux ans. Il est impossible de détailler les maux dont j'ai été témoin; il suffit de dire que j'ai vu renouveler ce que les histoires sacrées rapportent des sièges de Samarie et de Jérusalem.

Au commencement de la disette, les princes, les seigneurs et les ministres ayant fait enlever le riz qui étoit en réserve dans les villes et les bourgades, le peuple se trouva réduit à la dernière extrémité. Les marchands mirent leurs grains à un si haut prix, que personne, excepté les riches, n'y pouvoit atteindre, et la mesure de riz ou de millet, qui est à peine suffisante pour la nourriture d'un jour, se vendit un fanon d'or, c'est-à-dire dix-huit sous de notre monnaie. On se trouva donc dans la situation la plus désespérante. Toutes les campagnes desséchées n'offroient que des sables brûlants. La terre sans herbe, les étangs sans eau, bientôt les bestiaux périrent. Si l'on creusoit des puits pour se désaltérer et pour cultiver quelques champs de riz, l'eau salée

de ces puits faisoit mourir plus de monde que le riz qu'elle produisoit n'en pouvoit conserver. Les infortunés Indiens se voyant sans ressource, abandonnèrent les peuplades; ils parcouroient les forêts et les montagnes, se nourrissant de quelques mauvaises racines, de feuilles d'arbres et d'insectes, nourriture qui ne servoit qu'à hâter leur mort. Les gentils et les fidèles souffroient également; mais quelle différence entre les uns et les autres! Les gentils souffroient en furieux et en désespérés, se précipitant quelquefois du haut des rochers, dans le fond des puits, au milieu des bûchers; les chrétiens souffroient en saints; ils baisoient la main du Seigneur qui ne les frappoit que parce qu'il les aimoit; ils se soumettoient à ses ordres, et espéroient tout de sa bonté.

Pendant les premiers mois de cette horrible famine, les chrétiens ayant encore quelque nourriture, se rendirent de toutes parts à l'église, et j'en réconciliai quatre mille cinq cents. Mais bientôt ils ne purent plus y venir, et je commençai à parcourir les bourgades pour administrer les sacrements et donner aux membres souffrants de Jésus-Christ les autres secours spirituels. Je ne puis me rappeler qu'avec douleur l'affreux état où furent alors

réduits mes néophytes; j'en ai vu mourir en se confessant, en assistant à la messe; d'autres, en portant quelques grains de riz à la bouche. J'ai vu des mères mortes, ayant encore dans leurs bras leurs enfants vivants. Je n'entendois sortir de la bouche d'une foule de moribonds, que les noms sacrés de Jésus et de Marie. Dans les campagnes, dans les bois, le long des chemins, dans les rues, on ne rencontroit que les plus tristes objets. Je reconnoissois les chrétiens à la croix imprimée sur leur front, et à leurs chapelets. Dès qu'ils m'apercevoient, ils ranimoient toute leur piété et tout ce qui leur restoit de force, et munis des sacrements, ils mourroient avec joie. Il auroit fallu me multiplier, pour ainsi dire, et pouvoir être en mille endroits à la fois. Dans un seul jour, je visitai onze villages, et trois jours après j'appris que, hommes, femmes, enfants, tout y étoit mort. De retour à mes églises, à peine m'étoit-il permis d'y séjourner; le besoin des moribonds me rappeloit aussitôt ailleurs. A la vue de tant de maux, si la nature se trouble et fait couler des larmes, la foi console d'ailleurs et inspire la plus grande joie sur l'heureux sort de ces fervents prosélytes, qui meurent dans la paix du Seigneur.

L'inhumanité des infidèles augmentoit en-

more la douleur des fidèles. Combien pourrois-je rapporter ici de traits qui déshonorent la nature humaine ! A la vérité, la plupart des gentils, uniquement occupés du soin de leurs corps, ne songeoient guère à la religion. Leurs temples étoient déserts, les idoles sans adorateurs ; quelques-uns même empruntant la langue des chrétiens, invoquoient le vrai Dieu ; mais il est des idolâtres, dont la malice s'accroît au milieu des afflictions. Tels sont les chefs des peuplades et les gouverneurs des provinces. Pourvu qu'ils fournissent le tribut ordinaire, ils peuvent impunément tyranniser. De là un grand nombre de chrétiens furent maltraités, dépoüllés, dégradés, bannis et chassés des peuplades et des villas. Quel étoit leur crime ? Adorateurs de Jésus-Christ, ils condamnoient par leur conduite et par leurs discours les infamies de la gentilité. C'en étoit assez ; on les regarda comme la cause des maux publics et de toutes les calamités du pays ; et, sous ce prétexte, on les contraignit d'aller mourir dans les forêts ou dans le creux des rochers.

Il y avoit à trois lieues d'ici un de ces hommes engraisés de la substance des malheureux, lequel, semblable au mauvais riche, nageoit dans les plaisirs, tandis que tout étoit

plongé dans le deuil et dans l'indigence. Il s'avisait de célébrer une fête en l'honneur des idoles, et fit distribuer du riz à tous les habitants du lieu; mais il excepta les chrétiens en leur déclarant néanmoins que, s'ils assistoient à la cérémonie, ils auroient, comme les autres, part à ses bienfaits. Le chef des chrétiens, qui avoit été baptisé par le vénérable P. Jean de Brito, répondit avec une fermeté digne de sa religion et de son grand âge: «Votre proposition est pour moi une injure atroce. Nous adorons le vrai Dieu, moi, mon épouse, mes enfants et tous mes parents; nous mourrons aujourd'hui, s'il le faut, plutôt que de recevoir un grain de riz dans votre temple, et de sortir de notre maison, pour voir la cérémonie de vos prétendues divinités, qui ne sont que des démons. Le grand homme qui m'a baptisé a été martyrisé par le commandement d'un prince indien; heureux si, avec toute ma famille, je pouvois avoir le sort de mon père en Jésus-Christ!»

L'idolâtre, outré de ce discours, fit murer les portes de la maison de ce généreux vieillard; et, accompagné de ses idoles, des prêtres, des sacrificateurs, des magiciens, des danseuses, il environna le quartier des néophytes. Tout fut employé, sacrifices, malédictions, enchan-

tements, sortilèges, pour animer les dieux à sévir promptement contre les fidèles. On leur offroit du riz, du beurre, du lait, des fruits, des poules, des moutons, et on leur en voua encore davantage. On traça sur la muraille des cercles et des lettres mystérieuses, et l'on perça des trous pour faire entrer des serpents.

Ce charivari ayant duré près de trois heures, l'assemblée se retira avec des cris et des hurlements épouvantables, assurant que le lendemain la maison seroit renversée et les chrétiens écrasés. Jugez quelle fut, le matin, la surprise des gardes qu'on avoit placés dans tous les environs, lorsqu'ils entendirent les fidèles chanter les litanies de la sainte Vierge et réciter d'autres prières; ils coururent aussitôt en donner avis. On chercha des dieux plus puissants, on appela des magiciens plus habiles, et le chef se promettant une entière victoire, revint à la charge, mais avec aussi peu de succès que le jour précédent. Alors il s'éleva parmi les gentils une dispute très vive; l'officier idolâtre accusoit les dieux d'impuissance, et les prêtres, dont l'avidité n'étoit pas encore satisfaite, reprochoient à l'officier son avarice. Il fallut que celui-ci donnât en abondance de l'argent et tout ce qui peut servir à la prétendue nourriture des dieux; alors les

sacrificateurs, chargés de présents, se retirèrent avec joie et annoncèrent la prompte réussite de leur entreprise. Le troisième jour, comme les cérémonies diaboliques alloient recommencer, mon catéchiste parut, et sa seule arrivée dispersa et les prêtres, et les sacrificateurs, et toute leur suite. Les chrétiens mis en liberté sortirent ainsi des mains de leurs ennemis. Le catéchiste ne s'en tint pas là; il reprocha à l'officier idolâtre son indigne conduite, et le menaça du gouverneur moré. A ces mots l'officier fut saisi de crainte, le pria de lui pardonner, ne fit faire des excuses, et promit d'en bien user désormais à l'égard des chrétiens. La menace devoit en effet l'intimider. Les seigneurs morés sont expéditifs; et un officier gentil convaincu de vexation est ordinairement un homme perdu. Dépouillé de tout, les oreilles et le nez coupés, il est contraint de courir le monde et de mendier sa vie.

Cette fermeté des fidèles dans des temps si malheureux combloit de joie les ministres du Seigneur. Chaque jour, soit par eux-mêmes, soit par leurs catéchistes ou par de zélés disciples, ils envoyoit des âmes au Ciel. Dans cette multitude de peuplades, combien d'enfants abandonnés et moribonds ont reçu le

baptême! on en a compté dans un même lieu jusqu'à cinq à six cents. Ces innocentes victimes, spirituellement régénérées, alloient par troupe grossir la compagnie de l'Agneau sans tache. Selon le rapport des missionnaires que j'ai vus et des catéchistes que j'ai interrogés, le nombre de ces bienheureux prédestinés monta, pendant ces deux années de stérilité, jusqu'à douze mille quatre cents. Combien encore qui nous sont inconnus! Deux de mes catéchistes et six veuves chrétiennes sont morts dans ce saint exercice; d'ailleurs il n'est aucun fidèle qui ne sache parfaitement la formule du baptême. Aussi est-il rare que dans les lieux où il y a des néophytes, un enfant gentil meure sans baptême.

À la fin de 1737, le ciel cessa d'être d'airain, il tomba quelque pluie, la terre poussa quelques racines, on commença à cultiver le riz et le millet, et la violence de la famine se ralentit un peu. Pour moi, épuisé de forces, et ayant à peine la figure d'un homme vivant, je crus que Dieu me permettoit de m'arrêter dans une penplade, pour y prendre quelque repos. J'y passai le carême de 1738. Mais ce repos fut un nouveau travail par la multitude de confessions que j'eus à entendre depuis le jour des Cendres jusqu'à Pâques. Le dimanche des

Rameaux je bénis une nouvelle église, qui ne s'étoit bâtie que par une providence spéciale, et, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'aide de la famine. En effet, tant que dura ce fléau, je faisois distribuer tous les jours ce que je pouvois aux chrétiens et même à quelques gentils. Mes enfants, leur disois-je alors, vous voyez que je n'ai point d'église; aidez-moi donc à en bâtir une, et je tâcherai de vous continuer l'aumône. Les fidèles et les gentils s'animant mutuellement, les uns apportoit des pierres, les autres faisoient des briques; ceux-ci préparoit des bois, ceux-là de la chaux. Si mes finances épuisées faisoient cesser le travail, les libéralités des gens de bien faisoient recommencer l'ouvrage: de sorte que, sans la disette, je ne serois jamais venu à bout de construire cette église, la plus belle qui jamais ait été bâtie dans l'intérieur des terres indiennes. Enfin, après avoir baptisé quarante-sept adultes et cinquante-quatre enfants, le jour de Pâques, je donnai la sainte communion à cinq cent trente-six personnes.

Pendant ces jours de bénédiction, le roi de Trichirapali, dont les Mores avoient envahi le royaume, fut fait prisonnier; on l'envoya à Tirounnampalei, ville appartenant aux Mores, et on lui assigna pour prison le magnifique temple

qui fait le plus bel ornement de cette ville. Parmi les soldats et serviteurs de ce prince, il se trouvoit alors soixante chrétiens avec leurs familles. Le jour de Pâques, les femmes et les enfants vinrent à l'église, et après avoir satisfait leur dévotion s'en retournèrent. Le roi ayant appris qu'il y avoit dans le voisinage une église de chrétiens, fit à ses soldats de vifs reproches, sur ce qu'ils ne l'en avoient pas averti plus tôt. J'honore, dit-il, les Saniassis romains, et si j'étois en liberté, je me ferois gloire de les protéger et de leur bâtir une église dans mes états. Il m'envoya ensuite ses soldats à diverses reprises, et me fit prier de me souvenir devant Dieu d'un roi malheureux. On ignore quel a été le sort de ce prince; mais il est probable qu'il a péri dans sa prison.

Quoique la famine eût beaucoup diminué, on avoit bien de la peine à se remettre, et j'étois obligé sans cesse d'aller au secours des malades. En parcourant une partie de ma mission, j'arrivai dans un village où les fidèles ne veulent absolument souffrir aucun idolâtre; c'est un privilège qu'ils ont demandé au gouverneur more, et qu'il leur a accordé de bonne grâce. Après que j'y eus béni une petite église, le chef du lieu me dit ces paroles remarquables : « Il y a peu d'années qu'il n'y avoit ici

» que cinq chrétiens ; aujourd'hui j'en compte
» dans ma seule famille environ deux cents.
» C'est une bénédiction sensible du Seigneur :
» je mourrai donc content, surtout depuis que
» vous avez bien voulu nous donner une église
» où nous pourrons tous les jours adorer Dieu,
» chanter ses louanges et celles de sa très
» sainte Mère. »

Je continuai ma route, et côtoyant les montagnes qui séparent le Carnate du Maïssour, je m'arrêtai dans une ville nommée Gingama, où soixante-cinq personnes d'une même famille, au milieu de quatorze mille idolâtres, faisoient honneur à la foi chrétienne par une vie pure et une conduite irréprochable. Une veuve, appelée Marguerite, avoit soutenu cette famille, malgré les violentes persécutions des païens. Son esprit, sa sagesse et sa ferveur faisoient respecter la religion, et les gentils ne cessoient d'admirer sa régularité et son courage. Elle avoit pratiqué dans sa maison une petite chapelle, où je dis plusieurs fois la messe ; et je n'oublierai jamais les sentiments de piété avec lesquels ces chers néophytes approchèrent des sacrements. Le chef de la ville, dont le père est mort en bon chrétien, me dit un jour en me rendant visite : « Au reste, je déteste les dieux du pays, et je

a compte
x cents.
eigneur :
puis que
ne église
rer Dieu,
sa très
les mon-
ssour, je
Gingama,
même fa-
le idolâ-
hrétienne
irrépro-
rguerite,
violentes
a sagesse
religion,
a régula-
qué dans
dis plu-
amais les
hers néo-
Le chef
on chré-
visite :
ys, et je

» ne fréquente point leur temple. Pourquoi,
» lui demandai-je? C'est, répondit-il, que la
» vertueuse Marguerite m'a souvent prouvé
» que la religion des Indiens n'étoit qu'un ra-
» mas de folies inventées par les Brames pour
» tromper le peuple et pour s'enrichir; que
» toutes ces divinités n'étoient que des de-
» mons; qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu,
» Seigneur souverain et Créateur de toutes
» choses. Je trouve, ajouta-t-il, qu'elle a rai-
» son. Mais, lui répondis-je, puisque vous avez
» tant de déférence pour les avis de cette
» femme respectable, que ne l'imitiez-vous
» donc, en embrassant sincèrement la religion
» chrétienne qu'elle professe, et en rendant
» ouvertement vos hommages au vrai Dieu
» que vous reconnoissez? » Sa réponse fut
qu'on se moqueroit de lui, et qu'il perdrait sa
charge. Trois jours se passèrent en dispute,
et de plus de quatre cents idolâtres qui vinrent
me trouver, il n'y en eut pas un qui ne convint
de la vanité des idoles, et de la nécessité
de ne reconnoître et de n'adorer qu'un
Dieu. Mais ici, encore plus qu'ailleurs, le res-
pect humain est le grand mobile. Je convertis
cependant quatre veuves avec leurs enfants au
nombre de neuf; et j'entendis des gentils louer
hautement ces nouvelles prosélytes, et les féli-

citer de ce qu'en se faisant chrétiennes, elles s'assuroient la gloire du paradis. Mais hélas ! ce petit troupeau a été la victime des Marattes, et il ne reste aujourd'hui de chrétiens dans cette ville, que trois veuves et deux enfants : tous les autres ont péri ou par le feu ou par la misère.

J'appris, en 1739, qu'un missionnaire de notre compagnie étoit à l'extrémité, dans une église située sur les confins de Tanjaour, éloignée de moi de quatre journées de chemin. Je partis sur le champ. Je le trouvai épuisé de travail ; je lui procurai tous les secours que la charité me suggéra, et en peu de jours il fut rétabli. Pendant les deux mois que je restai pour lui dans le beau pays de Maduré, je vis des miracles éclatants de la grâce de Jésus-Christ. Le travail d'un missionnaire y est à la vérité excessif : les confessions occupent souvent toute la nuit et une partie du jour : l'après-dinée s'emploie à instruire. J'ai vu, les jours ouvrables, jusqu'à trois mille ames entendre la messe, et les fêtes et dimanches jusqu'à cinq et six mille.

On l'a déjà dit dans les lettres précédentes et je le répète : non, il n'est point dans le monde de mission plus florissante que la mission de l'Inde ; il n'en est point où les fidèles, dans tous les états, fournissent plus d'exemples de

ces vertus qui firent l'admiration du christianisme naissant. Par la mission de l'Inde, j'entends celle qui est établie dans les royaumes de Maduré et de Maïssour, dans le royaume de Carnate, sur les côtes et dans quelques provinces voisines, comme le Travancor et le Comorin; mission qui, malgré la famine et la guerre, compte encore plus de trois cent mille chrétiens. Le bruit de mon prochain départ s'étant répandu, la consternation fut générale; mais il fallut obéir à la nécessité, et je me dérobai du milieu d'un troupeau si fervent. A mon retour, je visitai trente-cinq bourgades ou villages de la mission de Maduré et de Carnate, et partout j'eus lieu de louer Dieu et de louer sa miséricorde.

Ce fut vers ce temps-là que *Baccalarikam*, Nabab et gouverneur de la ville et forteresse de Velour, tomba malade sans espérance de guérison. Ses deux fils prétendant l'un et l'autre au gouvernement, s'emparèrent, l'aîné de la forteresse, et le cadet de la ville. J'appris alors qu'un capitaine more s'étoit logé avec tout son monde dans notre maison et dans notre église. J'y allai, dans l'espérance de recouvrer au moins l'église, et d'en empêcher la profanation. Je me présentai à la porte de la citadelle; malgré toutes mes instances, je

ne pus rien obtenir. Le frère aîné dit qu'il ne pouvoit rien dans la ville. Le cadet répondit que le capitaine logé dans l'église étoit un homme de distinction qu'il ne convenoit point de chagriner dans les circonstances où l'on se trouvoit. Le vieux Nabab envoya un officier pour me saluer, et m'apporter les marques ordinaires de son amitié, ajoutant qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir plus me rendre service. Je me vis donc obligé d'aller à une autre église, éloignée d'une journée, où j'appris la mort du Nabab.

Baccalarikam avoit eu autrefois à sa cour, en qualité de médecin, M. de Saint-Hilaire, inséparablement attaché aux prédicateurs de l'Évangile. Ce Nabab avoit conservé pour les missionnaires une singulière affection : il les avoit protégés partout, et leur avoit donné de magnifiques patentes, avec ordre aux gouverneurs mores et gentils de les soutenir et de leur laisser bâtir des églises. Jamais, de son vivant, une insulte faite aux fidèles ne demeura impunie ; ou bien il l'ignora. Il fit voir combien il estimoit notre sainte religion, en formant une compagnie de chrétiens pour la garde de sa personne. Au temps de la revue, il falloit que tous ces soldats eussent un chapelet au cou, ou le Nabab les faisoit retirer, en disant qu'il n'a-

voit aucune confusion en des hommes qui rougissaient des marques de leur religion. Jugez, Monsieur, si la mort de Baccalarikam dut nous affliger. Mais, à son exemple, ses fils, ses parents et les autres seigneurs mores nous ont donné mille marques de bonté.

Un jour on m'avertit que des Brame^s demandoient à me parler. Je parus, et ces Brame^s me dirent qu'ils étoient envoyés par Abusahab, gouverneur de Tirounamalei, pour s'informer de l'état de ma santé : puis se prosternant et frappant trois fois la terre de leur front, ils ajoutèrent que si je ne pouvois aller à Tirounamalei, Abusahab étoit déterminé à me venir voir. Je leur répondis d'une manière qui les satisfait, et le soir même je me mis en route. Des Brame^s m'accompagnèrent; mais comme je m'arrêtai dans un village pour confesser deux malades, ils prirent la devant, et le matin je trouvai à une lieue de la ville le premier officier d'Abusahab, accompagné de vingt cavaliers mores et gentils. Il me complimenta de la part de son maître, et m'engagea à monter sur le cheval que le gouverneur m'envoyoit. J'entrai donc dans la ville avec cette escorte. Abusahab vint me recevoir à la porte du palais, me salua trois fois à la more, en portant la main au front, m'embrassa et me

conduisit dans une salle. Je lui présentai quelques bagatelles qu'il reçut avec plaisir, et insensiblement la conversation s'engagea.

Il commença par me demander pourquoi j'étois venu dans l'Inde, « Seigneur, lui répondis-je, » je ne suis venu dans ces pays éloignés, que pour annoncer le vrai Dieu à des peuples qui ont le malheur de le méconnoître. » N'y a-t-il donc pas d'idolâtres dans l'Europe répliqua-t-il? « Non, repartis-je, la religion de Jésus est la religion de presque toute l'Europe. » Alors il leva les yeux au ciel, pour marquer son admiration. Ensuite le jugement général, le paradis, l'enfer, le mariage, firent le sujet de la conversation. A toutes ces interrogations, je répondis : « Seigneur, ce monde merveilleux qui fait les délices et l'admiration des hommes, doit un jour périr. Le soleil, la lune, les étoiles disparaîtront. Un feu divinement enflammé consumera toutes choses. L'Ange du Seigneur fera entendre sa voix formidable, et citera tous les hommes au jugement. Les âmes, par la toute-puissance de Dieu, s'étant réunies à leurs corps, tous les hommes ressusciteront; les gens de bien environnés de gloire, les méchants couverts d'ignominie. » Alors le Seigneur Jésus, vrai Fils de Dieu,

» Dieu lui-même, ce Sauveur des nations, paraîtra dans les airs, revêtu de tout l'éclat de sa majesté, accompagné de Marie sa sainte mère, des Anges et des Bienheureux ; et, dans ce redoutable appareil, il prononcera, à la face de tout l'univers, la dernière sentence contre les impies. Alors les infidèles et les sectaires reconnoîtront Jésus-Christ pour vrai Dieu et pour leur Sauveur ; mais le temps de la miséricorde sera passé. Les gens de bien, c'est-à-dire, les chrétiens qui auront vécu et qui seront morts dans la pratique des vertus et des préceptes évangéliques, s'en iront au Ciel. Les méchants, c'est-à-dire, les idolâtres, les sectaires et les pécheurs rebelles aux vérités chrétiennes, seront précipités dans l'abîme. »

Abusaheb et les autres Mores parurent surpris, et comme ils ne répondoient rien, je continuai : « Les récompenses du paradis sont éternelles : elles ne seront données qu'aux adorateurs du vrai Dieu, qu'aux disciples de Jésus, vrai Dieu et Sauveur des hommes : encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Dieu et sans péché griefs. Il n'y a dans le Ciel d'autre joie ni d'autre félicité que celle qu'on trouve dans la possession de Dieu..... Les peines de l'enfer sont pareil-

» lement éternelles , destinées à tous les
» infidèles , à ceux qui n'adorent pas le Sei-
» gneur Jésus , et même aux chrétiens qui meu-
» rent avec un péché considérable... Le ma-
» riage est une sainte union d'un homme avec
» une seule femme. L'Eglise réproouve tout
» autre commerce. L'homme cependant peut
» se remarier après la mort de sa femme, et la
» femme après la mort de son mari.»

Le gouverneur et les autres seigneurs
m'ayant écouté avec une attention infinie, s'é-
crièrent : « Voilà la religion la plus pure et
» la plus belle morale : Mais , me dit un
» mollah , ne reconnoissez-vous donc pas
» Abraham et Moïse ? Oui , lui répondis-je ,
» nous les reconnoissons comme de grands
» saints , comme les amis particuliers de
» Dieu ; Abraham , comme patriarche ; Moïse ,
» comme législateur du peuple de Dieu ;
» mais Jésus-Christ a perfectionné la loi
» ancienne ; et depuis ce temps la loi nou-
» velle , qui est l'Évangile , est l'unique che-
» min du Ciel. Jésus-Christ est l'unique vrai
» Sauveur du monde , et hors de la religion
» de Jésus-Christ, il n'y a que mort et dam-
» nation. »

Abusaheb , sans rien objecter , imposa si-
lence à un autre mollah , qui paroissoit fort

tous les
s le Sei-
quimeu-
. Le ma-
me avec
ouve tout
dant peut
me, et la
seigneurs
nfinie, s'é-
us pure et
me dit un
donc pas
pondis-je,
de grands
culiers de
che; Moïse,
de Dieu ;
onné la loi
la loi nou-
unique che-
unique vrai
la religion
ort et dam-
imposa si-
roissoit fort

ému, et qui alloit sans doute éclater en injures. Le discours tomba sur mille choses différentes. Ensuite le gouverneur fit apporter une cassette remplie de curiosités, de diamants et de pierreries. Après me les avoir fait considérer, il me pria de prendre celles qui me feroient plaisir. Je le remerciai, et lui dis que des choses si précieuses ne convenoient pas à des religieux. Alors il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un très-beau diamant; mais je la lui rendis sur le champ. Il en parut étonné, et s'écria : « Voilà un vrai disciple de Jésus, qui ne veut rien des choses de ce monde. Les Mores ne sont pas si rigides, et s'il leur étoit permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma cassette seroit vide. »

Cette conférence avoit duré près de trois heures. On me conduisit dans une maison séparée du palais, où je trouvai de quoi régalier plus de deux cents personnes; je ne voulus rien qui ne fût conforme à la vie pénitente que nous menons dans l'Inde. Tandis qu'on me préparoit un peu de riz, je récitai mon office, et je pris quelques moments de repos. Sur les trois heures après midi, la curiosité m'engagea à aller voir le temple, qui est un des plus beaux de l'Inde. Quelques Mores

des Brame et d'autres gentils m'ayant joint , on parla beaucoup de religion. Je reprochai aux idolâtres mille extravagances et mille infamies qu'on fait en plein jour dans ce temple, qui est un vrai lieu de prostitution. Les Brame restèrent interdits, et ne purent répondre qu'en mettant la main devant la bouche, comme pour me faire entendre qu'il falloit garder sur cela un profond silence. Les Mores se mirent de mon côté, et triomphoient de joie; enfin, les gentils, convertis de confusion, se retirèrent.

J'allai prendre congé du gouverneur. Il vouloit, sous différents prétextes, me retenir; mais je le pressai tant, qu'il consentit à mon départ. Il assura qu'il viendrait me voir, et m'ayant accompagné jusqu'à un perron qui donne sur la cour du palais, il dit à tous ses ministres assemblés : « Je vous déclare que j'estime et que » j'honore le Saniassi romain, et que j'aime » les chrétiens ses disciples. Si quelqu'un man- » que à leur égard, il sera plus sévèrement pu- » ni que s'il m'avoit offensé personnellement. » Cette déclaration étoit d'autant plus nécessaire, que dans l'Inde on a besoin d'une protection marquée, et qu'on est souvent obligé d'y avoir recours, parce que si on ne se plaint des moindres insultes, le mal augmente toujours, et dé-

ayant joint,
reprochai
et mille in-
ce temple,
Les Brame
ondre qu'en
he, comme
garder sur
se mirent
joie; enfin,
n, se reti-

neur. Il vou-
retenir; mais
mon départ.
et m'ayant
ui donne sur
es ministres
estime et que
que j'aime
lqu'un man-
èrement pu-
nellement.
s nécessaire,
e protection
gé d'y avoir
nt des moin-
jours, et dé-

généro quelquefois en de si violentes persécu-
tions, qu'il faut quitter le pays. Le chef d'une
ville ayant maltraité un de mes catéchistes, je
fus obligé de me plaindre. Aussitôt il fut puni,
condamné à cent pagodes d'amende (800 liv.)
pour le prince, et privé de son emploi. Comme
je fis représenter que je ne demandois aucune
punition; que je souhaitois seulement qu'on re-
commandât à cet officier de ne point insulter
ceux que le prince honoroit de son amitié, Abu-
sahab répondit : « Si c'est une vertu dans le
Saniassi romain d'oublier et de pardonner les
injures, c'est à moi une obligation de punir
le coupable. Je sais la loi de Dieu. »

Parmi les Mores distingués il s'en trouve qui
ont de grands sentimens et de l'ardeur pour
la vertu. Dans une peuplade voisine, le juge
fut averti qu'un soldat gentil avoit voulu
insulter une jeune fille chrétienne : il le fit venir,
lui parla en ces termes : « Tu mérites la mort
pour avoir voulu déshonorer une fille qui
adore le vrai Dieu. N'étant qu'un infâme gen-
til, tu es indigne de l'épouser. Choisis donc ou
la mort ou le christianisme. Si tu te fais chré-
tien, tu l'épouseras pour effacer ton crime ;
mais si tu demeures idolâtre, il n'y a pour
toi espérance ni de mariage ni de vie. » Le
soldat croyant déjà voir le sabre levé pour lui

abattre la tête, promit d'embrasser le christianisme avec sa famille. « Si cela est, répartit le juge, allez - vous - en trouver le Saniassi romain, directeur des chrétiens, [et je vais lui faire part de ce que je viens de faire. » En effet ils parurent à l'église avec une lettre du juge. J'adorai la Providence, et en remerciant ce magistrat équitable, je le priai de considérer que Dieu vouloit des adorateurs libres, et qu'il falloit donner du temps à ces gentils, pour s'instruire à fond des obligations du christianisme. Quoique la guerre eût fait disparoître le juge more, et que par conséquent ses menaces ne fussent plus à craindre, cette famille de gentils a continué de venir à l'église, et après les plus rigoureuses épreuves, ils ont tous reçu le baptême au nombre de quarante-sept.

Quelques Mores même ont trouvé grâce devant Dieu. Un soir, accablé de fatigues, je m'arrêtai sous un arbre au bord d'un étang. L'eau de cet étang fut toute ma nourriture, et je pris ensuite un peu de repos. Mon catéchiste étant allé visiter les fidèles d'un village voisin, me rapporta qu'il avoit trouvé un More parfaitement instruit de la religion. C'étoit un vieux soldat qui, n'ayant pu suivre l'armée, étoit resté malade en chemin, et que les chrétiens avoient recueilli et nourri. Il admira la

charité de ses hôtes, l'ardeur des pères et mères à instruire leurs enfants, et il comprit par là qu'ils adoroient le vrai Dieu. A force d'entendre les prières et le catéchisme, il les apprit, et les récitait continuellement. Il anathématisa de tout son cœur Mahomet et son alcoran, reçut le baptême avec de grands sentiments de religion, et mourut quelques jours après. Je baptisai dans le même temps trois filles moreses, qui sont devenues depuis des modèles d'une vie régulière.

En général, les Mores ici, quoique Mahométans, ne paroissent pas avoir d'aversion pour le christianisme; souvent même ils lui donnent des marques d'un véritable respect. En voici quelques exemples : Santasaheb s'étant emparé de Trichirapali, excita l'envie des seigneurs mores. Dostalika, Nabab d'Arcate et de tout le pays, crut que Satansaheb, son gendre, vouloit se rendre indépendant et usurper l'autorité souveraine dans ses nouvelles conquêtes. En conséquence, il fit marcher son armée sous la conduite de Sabdalika son fils aîné. Le gros de l'armée eut ordre de camper sur les confins du Maduré, et Dostalika s'avança avec douze mille hommes vers Trichirapali. Santasaheb vint à la rencontre du grand Nabab son beau-père, et les affaires s'étant ac-

commodées, Dostalikam fut reçu à Trichirapalli avec les honneurs dus à sa dignité, et y resta plusieurs mois. Comme le camp n'étoit qu'à une petite demi-lieue de mon église, les Mores me rendoient de fréquentes visites. Un colonel, à la tête de cent cavaliers, qui alloit prendre l'air dans la campagne, ayant aperçu des arbres, s'avança; mais ensuite, connoissant que c'étoit une église des chrétiens, il mit pied à terre avec sa troupe, entra pieds nus dans l'église, se prosterna trois fois devant la statue de la sainte Vierge, et sortit sans prononcer une parole. Je le trouvai sur la porte de l'église. Il me salua de la manière la plus honnête, loua mon zèle d'avoir bâti une si belle église au vrai Dieu, parla de Jésus et de Marie avec le plus profond respect, et fit mettre sur l'autel une roupie pour brûler de l'encens en l'honneur de *Bibi - Maria* (la grande Dame Marie), ainsi que les Mores l'appellent. Cet officier ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse, et, pour ne point le gêner, j'entrai dans l'église. Il dit alors, en présence d'un grand nombre de chrétiens, de Mores et de gentils : « Ce que je sais des Saniassis romains, et ce que je vois, me fait douter de la vérité de ma religion. »

Je viens d'apprendre qu'une Moresse ayant

conçu une haute idée de notre religion , se rendit à Ballapouram , où le P. Pons de notre Compagnie , après les instructions et les épreuves nécessaires , lui conféra le baptême. Elle étoit veuve et avoit deux fils. Le cadet , tendrement attaché à sa mère , approuva sa conduite ; mais l'aîné , oubliant les lois de la nature , devint furieux , dit hautement que sa mère étoit digne de mort , pour avoir renoncé à Mahomet et à son alcoran ; et dans le dessein de la faire périr , la dénonça comme apostate. Cette femme généreuse répondit sans s'émouvoir , qu'elle étoit prête à donner sa vie pour la religion chrétienne , et quand elle parut devant le tribunal du mollah (prêtre mahométan) e juge souverain en matière de religion , elle parla si dignement des grandeurs de Dieu et des vérités de la religion de Jésus-Christ , que le mollah , transporté d'admiration , prit son parti , et défendit de la molester. Le fils aîné , outré de dépit , changea de pays , et le cadet se dispose aujourd'hui à imiter sa mère.

En 1739 , je me rendis à la côte , malgré les torrents et les inondations. De là j'allai à la rencontre d'un missionnaire nouvellement arrivé d'Europe. Avant que de le conduire au lieu où la Providence le destinoit , je lui fis parcourir toutes mes églises ; il fut témoin de

la ferveur de cette nouvelle chrétienté, et il remercia Dieu de l'avoir appelé dans une contrée, où la foi s'établit de jour en jour sur les ruines de l'idolâtrie. Après avoir passé près de deux mois dans les plus saintes occupations, nous franchîmes ensemble les affreuses montagnes qui séparent le Tamoul d'avec le Telougou, et nous allâmes joindre le P. Mozac à Ponganour.

Quelle joie pour trois missionnaires, séparés ordinairement les uns des autres par plusieurs centaines de lieues, de se trouver réunis; de pouvoir louer ensemble le Dieu qu'ils sont venus annoncer à ces régions éloignées; de conférer entr'eux sur les moyens d'avancer de plus en plus l'œuvre sainte; de s'exciter mutuellement à se perfectionner dans la vie apostolique, et de se communiquer pour cela leurs vues et leurs sentiments!

Nous partîmes tous les trois pour Ballapouram, éloigné d'environ trente lieues de Ponganour. Là, nous arrosâmes de nos pleurs le tombeau du P. Calmette, missionnaire accompli, mort depuis quelques mois et universellement regretté dans cette partie de l'Inde, par les Mores et par les gentils. Nous nous séparâmes ensuite, et je partis pour Crisnapouram, où je trouvai une chrétienté désolée par

la mort du P. Le Gac, qui, après trente-sept ans de travaux, avoit terminé depuis peu par une sainte mort cette longue et pénible carrière.

Au mois de mai 1740, une armée de Marattes de plus de cent mille hommes, fit une soudaine irruption dans le royaume de Carnate. Vous avez pu voir dans des lettres une relation fidèle de ce funeste événement. Ce fut dans de si tristes circonstances que, ma santé étant un peu rétablie, je rentrai dans ma mission à la fin de septembre. La ferveur de nos néophytes, augmentée par la crainte des Marattes, les engagea à recourir au Seigneur et à purifier leurs consciences : de sorte que depuis mon arrivée jusqu'au 3 décembre, j'administrai dans quatre églises différentes les sacrements de pénitence et d'eucharistie à plus de trois mille personnes; le baptême à cent cinq enfants et à quatre-vingt-trois adultes.

Le lendemain de la Saint-Xavier, dont la fête s'étoit célébrée avec un concours extraordinaire, on vint m'avertir que l'armée des Marattes approchoit, et qu'il falloit penser promptement à ma sûreté. Je sortis, et je vis toute la campagne couverte d'hommes, de femmes, d'enfants qui gagnoient les montagnes. J'avertis les chrétiens de s'enfuir au

plutôt; je cachai le mieux qu'il me fut possible les meubles de mon église, et je me retirai dans un bois voisin, où je passai la nuit. Le matin, j'appris que l'armée maratthe n'étoit qu'à une demi-lieue, et que tout le pays étoit en combustion. J'avançai donc, et à travers les épines, les cailloux, les montagnes, je gagnai Pondichery, où j'arrivai au bout de trois jours, sans avoir pris aucune nourriture depuis mon départ.

Vers la mi-juin 1741, je hasardai de rentrer dans les terres. Tout y étoit dans un état déplorable et que je ne puis exprimer. Une de mes églises avoit été brûlée, un autre pillée. Vingt-deux peuplades, où étoit la plus belle portion de la chrétienté confiée à mes soins, avoient été saccagées, beaucoup de fidèles massacrés, d'autres réduits en esclavage, le reste contraint d'errer dans les forêts et sur les montagnes. A la vérité, l'armée ennemie avoit disparu; mais un ramas épouvantable de brigands maratthes, mores, soldats des princes particuliers, rôdoient sans cesse, et cherchoient avec avidité ce qui avoit pu jusque-là échapper au pillage. Je fus réduit pendant trois mois à faire des excursions extrêmement périlleuses, toujours sur le point de tomber entre les mains de ces malheureux. La foi, la

patience, la résignation des fidèles me soutenoient au milieu de tous ces périls.

Un jour, à la faveur des montagnes, et sans qu'on s'en aperçut, une bande de ces vagabonds vint fondre sur le village de Courtépetty, qui est tout chrétien, et où j'ai une église et une maison. Les hommes échappèrent : les femmes et les filles n'eurent d'autre asile que l'église, où elles se recommandèrent à Dieu et à la sainte Vierge : mais ensuite, persuadées que les brigands n'épargneraient pas la maison du Seigneur, elles se retirèrent au nombre de cinquante-deux dans un petit réduit à côté de ma chambre, et, après avoir fermé la porte, elles se mirent à réciter le chapelet, conjurant la Mère de Dieu d'avoir pitié d'elles et de veiller sur leur honneur et sur leur vie. Le village pillé, les Marattes entrèrent dans l'église et dans ma chambre, en renversèrent le toit, et cherchèrent partout et long-temps, sans apercevoir l'endroit où étoient ces chrétiennes tremblantes, ou du moins sans qu'il leur vint en pensée d'y entrer. Je ne puis en cela méconnoître la providence spéciale de Dieu et la puissante protection de Marie sur de nouvelles chrétiennes, lesquelles lui demandoient avec larmes la conservation d'une vertu, qui n'est connue dans l'Inde

que des seuls disciples de Jésus-Christ.

Ce n'est pas là le seul exemple que je pourrois produire de l'assistance visible de cette Reine du ciel à l'égard des fidèles qui réclament son secours. Une jeune chrétienne enfoncée dans les broussailles, et saisie de frayeur, l'invoquoit en pleurant : un impudique Maratte qui la poursuivoit , fut mordu par un serpent, et mourut quelques instants après, laissant à la vierge chrétienne la liberté de continuer sa route en chantant les louanges de sa bienfaitrice. Au reste, la prompte mort du scélérat qui vouloit la déshonorer, ne doit pas être en elle-même regardée comme une merveille. Le poison des serpents de l'Inde est d'une subtilité infinie : souvent entre la morsure et la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure. C'est pourquoi les missionnaires ont soin de se pourvoir d'un excellent contre-poison, dont ils font part aux chrétiens, aux Mores, aux gentils. J'en ai moi-même sauvé plusieurs par ce moyen ; mais il faut être prompt à le donner. L'an passé, ayant entendu une catéchumène jeter de grands cris aux environs de l'église, j'y courus : un serpent venoit de la mordre. Mon premier soin fut de la baptiser ; j'allai ensuite chercher du contre-poison ; mais à mon retour je la trouvai morte ; et

tout cela se fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dieu, que, par rapport aux serpents, il semble qu'il y ait sur les missionnaires une providence particulière. En effet, il est inouï qu'aucun d'eux en ait jamais été mordu. J'en ai trouvé dans ma chambre, sur mon lit, sur mes habits, sous mes pieds, et je n'en ai reçu aucun mal. J'étois couché la nuit tout habillé sur une natte dans une petite chambre où nous conservions le Saint-Sacrement. A mon réveil, j'aperçus sur moi, à la lueur d'une lampe, un gros serpent, dont la tête s'étendoit jusqu'à ma gorge. Je vis le signe de la croix. Le reptile se glissa sur le pavé, et fut tué par un missionnaire qui survint. Je ne puis omettre encore un trait favorable de la protection céleste. Nous voyagions vers les dix heures du soir, et nous étions occupés, selon la coutume de la mission, à réciter le chapelet, lorsqu'un tigre de la grande espèce parut au milieu du chemin, et si près de moi qu'avec mon bâton j'aurois pu l'atteindre. Quatre chrétiens qui m'accompagnoient, effrayés à la vue du danger, s'écrièrent, *Sancta Maria!* Alors le terrible animal s'écarta un peu du chemin, et marqua pour ainsi dire, par sa posture et par ses grincements de dents, le regret qu'il

avoit de laisser échapper une si belle proie.

A l'invasion et à aux cruautés des Marattes succéda une guerre civile entre les seigneurs mores. Sabdalarikam, dont le gouvernement déplaisoit, fut assassiné en 1742, et sa mort ne fit qu'augmenter les troubles. Chacun voulut se saisir d'une partie de l'autorité, et s'attribuer la souveraineté de ce qu'il possédoit. Le bruit de ces divisions ayant pénétré jusqu'à la cour de Dely, *Nissammoulou*, si connu et si fameux dans les dernières révolutions de l'empire, vint à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, dégrada tous les seigneurs mores, et les obligea de l'accompagner comme des prisonniers. Presque tout le pays ne reconnut plus d'autre maître que ce vice-roi, qui est resté plus de sept mois avec son effroyable armée dans le royaume de Maduré et aux environs de Trichirapaly. Au milieu des horreurs de la guerre, il s'éleva alors, par accroît de malheur, des persécutions particulières contre les disciples de Jésus-Christ; mais Dieu en a tiré sa gloire, et les églises du pays Telougou, comme celles du pays Tamoul, ont eu lieu d'admirer plus d'une fois la fermeté et la constance des néophytes.

Un jeune homme, proche parent du prince de Venatiguiry, s'étant converti, la princesse

elle proie.

Marattes
seigneurs
vernement
et sa mort
acun vou-
té, et s'al-
possédoit.
tré jusqu'à
i connu et
olutions de
de cinq
seigneurs
per comme
pays ne re-
vice-roi, qui
n effroyable
é et aux en-
u des hor-
rs, par sur-
ons particu-
Christ; mais
ises du pays
Tamoul, ont
la fermeté et
nt du prince
la princesse

en fut irritée, et fit emprisonner le catéchiste, qui souffrit avec un courage vraiment héroïque mille sortes de tourments. Les soldats lui arrachèrent la barbe, le renversèrent par terre et le trainèrent de la manière la plus inhumaine : d'autres l'élevant en l'air le laissoient retomber, et peu s'en fallut qu'il n'expirât sous leurs coups. Informé de ces excès, le frère du roi eut pitié de ce confesseur de Jésus-Christ, et lui donna la liberté de retourner à l'église. Mais les ministres du prince empêchèrent les autres fidèles de fréquenter cette église, à moins que, pour s'en faire ouvrir les portes, chacun ne donnât dix fanons d'or, ce qui fait environ sept livres de notre monnoie. Quant au jeune prosélyte, il méprisa les menaces, les promesses, les caresses et les humanités de ses parents. La tête rasée, chargé de chaînes, il fut ignominieusement conduit en présence du prince, qui, outré de l'audace de ses ministres, en vouloit tirer vengeance; mais à force de prières on parvint à l'adoucir. Il donna même au jeune chrétien un emploi honorable dans son palais, avec défense d'en sortir sans sa permission expresse.

Cependant le P. de Lacour, informé de tout, vint à Vencatiguiry, et fit faire des remon-

trances au prince, qui le lendemain, accompagné d'une nombreuse suite, se rendit à l'église. Le père lui témoigna sa reconnaissance des bontés qu'il avoit toujours eues pour les missionnaires et pour leurs disciples, et en même temps il lui marqua sa surprise sur la situation présente de leurs affaires. Le prince répondit qu'il n'y avoit eu aucune part et qu'il avoit même sévi contre les auteurs. Alors un Brame demanda au missionnaire, pourquoi il usoit de violence, et donnoit le baptême à des enfans, sans le consentement des parents. « On doit nous rendre justice, répliqua le père ; » nous ne faisons violence à personne : nous » prêchons publiquement la vérité, et nous » n'admettons au baptême que les personnes qui » embrassent librement le christianisme, la » seule vraie et sainte religion. Dans une af- » faire d'une aussi grande importance que l'est » le salut éternel, chacun est son maître ; et » le jeune homme dont il s'agit, étant âgé de » plus de vingt ans, peut et doit suivre la vé- » rité sans égard aux oppositions de ses pa- » rents. Chacun est personnellement chargé du » soin de son âme. » Le prince, satisfait de ces raisons, promit de continuer son affection pour les chrétiens, et défendit d'inquiéter personne au sujet de la religion. Quelque

, accom-
rendit à
nnoissance
s pour les
les, et en
rise sur la

Le prince
art et qu'il
. Alors un
pourquoi

baptême à
es parents.

qua le père;
onne : nous

ité, et nous
ersonnes qui

ianisme, la
us une af-

ce que l'est
maitre; et

tant âgé de
uivre la vé-

de ses pa-
nt chargé du

satisfait de
son affection

d'inquiéter
en. Quelque

temps après, le jeune *Constantin* tomba ma-
lade et mourut dans les sentiments du plus
parfait chrétien. Son père et sa mère ont reçu
le baptême, et imitent aujourd'hui la ferveur
de leur fils. L'église de Vencatiguiry semble
avoir tiré de cette persécution un heureux ac-
croissement : plusieurs catéchumènes ont été
régénérés; grand nombre d'idolâtres se font
instruire, et une nouvelle ferveur anime les
anciens.

Voilà, Monsieur, un récit fidèle des choses
principales qui se sont passées sous mes yeux
jusqu'en 1743. Une autre lettre vous instruira
de ce qui est arrivé depuis. Il ne me reste qu'à
vous assurer de ma parfaite reconnoissance et
de celle de mes néophytes : eux et moi nous
offrons sans cesse au Ciel des vœux pour un
généreux bienfaiteur. Je suis, etc.

L E T T R E

Du P. Cœurdoux, missionnaire de la Compagnie
de Jésus, au révérend P. Patouillet, de la même
Compagnie.

A Pondichery, le 13 octobre 1748.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Le mémoire que je vous envoie sur les différentes façons de teindre en rouge les toiles dans les Indes, a été composé par feu M. Paradis, qui me pria de le lire, et qui, sur les réflexions que je fis et que je lui communiquai, le retoucha et le mit dans l'état où il est. J'y ajoute d'autres remarques que j'ai faites depuis sur le même sujet, et je vous adresse le tout; vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos. Je suis bien persuadé que vous ne laisserez pas inutile et dans l'oubli ce que vous croyez capable de contribuer à la perfection des arts.

*Mémoire sur les différentes façons de teindre
les toiles en rouge.*

Les teinturiers indiens s'y prennent de trois manières pour teindre les toiles en rouge; j'expliquerai chacune en son rang, après avoir prévenu que la première manière, bien plus composée que les deux autres, est aussi la meilleure, et donne un rouge plus adhérent, et que la dernière est la plus imparfaite.

Première façon.

Pour teindre un coupon de toile de coton de cinq coudées de longueur, on fait ce qui suit : On prend d'abord la tige d'une plante nommée *nayourivi*, avec les branches et les feuilles que l'on fait bien sécher, puis brûler pour en avoir la cendre. On met cette cendre dans un vase de terre contenant environ neuf pintes d'eau de puits, et après l'avoir délayée on la laisse infuser pendant trois heures. Nos indiens ont attention de choisir par préférence les eaux les plus âpres, comme ils s'expliquent; mais il n'est pas aisé de définir quelle est cette

Les teinturiers veulent que la toile soit crue; blanchie, elle ne prendroit pas si bien la teinture.

âpreté¹. Au reste, l'on sait qu'en Europe, aussi bien qu'ici, les teinturiers préfèrent certaines eaux dans lesquelles se trouvent quelques qualités propres à leurs teintures; par exemple, l'eau du ruisseau des Gobelins à Paris passe pour la meilleure en ce genre.

Au bout de trois heures, on passe dans un linge l'eau dont j'ai parlé, et l'on en prend une quantité suffisante pour que les cinq coudées de toiles en soient bien mouillées et imprégnées. On y délaie des crottes de cabris de la grosseur d'un œuf, auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain dont j'expliquerai ci-après la composition.

Enfin, on verse sur le tout une *serre*²

¹ Ces puits, dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs dans les Indes; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une ville. J'ai goûté de cette eau, je n'y ai pas trouvé le goût qu'on lui attribue; mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit beau, disent les uns, et, suivant ce que disent les autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendrait pas.

² La serre dont on parle ici est une mesure cylindrique de trois pouces de diamètre, avec autant de profondeur. La serre est aussi un poids indien, qui est de neuf onces.

d'huile de *gergelin* ¹. Lorsque toutes ces drogues ont été bien délayées, si l'infusion de cendres est bonne, l'huile rendra l'eau blancheâtre et ne surnagera pas. Le contraire arriveroit si les cendres étoient mêlées avec celles de quelqu'autre bois que le *nayourivi*. Cette préparation faite, on y trempe la toile qu'on pétrit bien dans le fond du vase, et on la laisse ensuite ramassée pendant douze heures, c'est-à-dire, du matin au soir.

Alors on verse dessus un peu d'eau de cendre toute simple, afin d'y entretenir l'humidité nécessaire pour pouvoir, en la pétrissant encore, la pénétrer dans toutes ses parties; après quoi on la laisse encore ramassée dans le fond du même vase jusqu'au lendemain. Ce second jour on agite la toile et on la pétrit comme la veille, de façon qu'elle se trouve humectée également; ensuite l'ayant tordue à un certain point, et secouée plusieurs fois, on la met bien étendue au soleil le plus ardent, jusqu'au soir qu'on la replonge et qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu soin de conserver, et dans laquelle on l'a laissée.

¹ L'huile de *gergelin*, comme on l'appelle aux Indes, n'est autre chose que l'huile de sésame. A son défaut, on peut se servir de sain-doux liquéfié.

sée pendant la nuit; mais comme, cette préparation se trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu par de l'eau de cendre simple, qui, en la rendant plus liquide, la rend aussi plus propre à s'étendre et à se partager dans toutes les parties de la toile.

L'opération dont on vient de parler doit se répéter pendant huit jours et huit nuits. On va expliquer à présent ce que c'est que le verre de levain qui doit entrer dans la préparation.

Ce levain n'est autre chose que cette même préparation que les peintres ont soin de conserver dans des vases de terre pour s'en servir une autre fois; mais s'ils avoient perdu leur levain, la façon d'en faire de nouveau, est de prendre de l'eau âpre dans laquelle on fait infuser des cendres de *nayourivi*, d'y délayer de la fiente de cabris et de l'huile de gergelin, comme on l'a déjà dit, et de laisser le tout fermenter pendant deux fois vingt-quatre heures, ce qui forme un nouveau levain.

La toile ayant été préparée pendant huit jours et huit nuits, on la lave dans de l'eau de cendre simple pour en tirer l'huile jusqu'à ce qu'elle blanchisse un peu, et de là dans l'eau ordinaire, mais toujours âpre. Ensuite on la fait sécher au soleil. Pendant les opéra-

tions dont je viens de parler, on aura préparé et fait sécher et pulvériser de la feuille de *cacha*¹; on en prend une *serre* qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute simple et en quantité suffisante, et l'on en imprègne la toile, que l'on y agite cinq ou six fois, et qu'on laisse passer la nuit dans cette eau. Ceci ne se fait qu'une fois. Le lendemain matin, on tord la toile et l'on en exprime l'eau à un certain point; ensuite on la fait sécher au soleil jusqu'au soir. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre étant achevée, on passe à celle dont je vais parler. Après avoir fait sécher et pulvériser la peau ou l'écorce des racines d'un arbre nommé *nouna*² par les Indiens, et *nancoul* par les Portugais de ce pays-ci, on prend une *serre* de cette poudre, qu'on délaie, comme

¹ Le *cacha* est un grand arbre commun aux Indes, dont la feuille est d'une consistance assez semblable à celle du laurier, mais plus moelleuse, plus courte et arrondie par le bout. Sa fleur est bleue.

² Le *nouna* est un grand arbre dont les feuilles sont longues d'environ trois pouces et demi, et larges quinze lignes. Son fruit est à peu près de la grosseur d'une petite noix, et couvert d'une peau verte, contenant dans des cellules cinq à six pepins ou noyaux. Les Malabares mangent de ce fruit en *charis*, c'est-à-dire préparé à la façon de nos corbeaux.

celle du *cacha*, dans l'eau simple. On y plonge et l'on y agite pareillement la toile, et on l'y laisse également passer la nuit, pour l'en tirer le lendemain, la tordre et la faire sécher jusqu'au soir, qu'on la replonge dans la même eau. Elle y passe une seconde nuit, et on la retire le troisième jour pour la faire sécher. Cette dernière préparation lui communique une couleur rougeâtre, à laquelle le *chayaver* donne la force et l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile comme je viens de le dire, on doit aussi préparer les racines de *chayaver*¹; ce qui consiste à le émonder, à rejeter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un ponce, à lacher le reste, de la longueur de cinq ou six liges, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à peu près d'une *terre*; enfin, à l'humecter avec de l'eau simple, tant pour former une espèce de pâte de cette racine, que pour empêcher que poussière ne s'élève et ne se perde.

Ce *chayaver* ainsi préparé, on le délaie dans

¹ *Chaya* ou *chayaver* est une plante qui ne croît que de terre, que d'environ un demi-pied; sa feuille est d'un vert clair; ses racines sont quelquefois de quatre pieds. Celles qui n'en ont qu'un de longueur sont les meilleures pour la teinture.

environ neuf pintes d'eau simple. On y plonge et agite la toile, qui y passe la nuit, pour en être retirée le lendemain matin. Alors on la tord fortement, et on la fait sécher au soleil pendant huit jours consécutifs. Chacun de ces huit jours charge de plus en plus cette toile de couleur, qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux serres de la même poudre de *chayaver*, qu'on met dans un autre vase de terre, avec environ dix pintes d'eau, qu'on fait chauffer sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau s'élève un peu. C'est le moment où l'on y plonge la toile, après quoi on augmente le feu; et quand l'eau bout bien fort, on retire le bois qui restoit sous le vase, lequel doit rester sur la braise pendant dix-huit heures, sans toucher ni alimenter le feu par de nouveau bois.

Pendant toute cette opération, on a grand soin d'agiter la toile avec le bout d'un bâton, afin que la teinture en pénètre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures passées, on retire cette toile, on la lave dans l'eau simple et fraîche, et ensuite on la suspend pour la faire sécher, et de cette manière, la toile est teinte en rouge foncé, de la première façon.

Une remarque à faire, c'est que quand on a commencé une teinture avec une sorte d'eau,

il ne faut plus la changer, mais s'en servir dans toutes les opérations jusqu'à la fin. Les plus fraîches racines du *chaya* ou *chayaver* sont les meilleures, fussent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles aient le temps de sécher, ce qui se peut faire promptement, vu la finesse de cette racine. Cependant au bout d'un an elles sont encore bonnes, et même elles peuvent servir jusqu'à trois ans, mais toujours en diminuant de bonté.

Deuxième façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi on prend des fruits de *cadou* ou *cadoucate* ¹, au nombre de deux pour chaque coudée de toile. On les cassera pour en tirer le noyau, qui n'est bon à rien dans le cas présent. On broiera le reste, en roulant un cylindre de pierre plate et unie, ayant soin de l'humecter avec de l'eau (j'en-

¹ Le fruit *cadou* se trouve dans les bois sur un arbre d'une médiocre grandeur. Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, a beaucoup d'âcreté et d'onctuosité; c'est à ces deux qualités qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles indiennes et surtout à son âpreté.

vir dans
es plus
sont les
terre le
le temps
ptement,
adant au
onnes, et
ois ans,

en rouge.

e de cinq
par la faire
fruits de
de deux
es cassera
bon à rien
reste, en
e et unie,
eau (j'en-

eur un arbre
s, qui est de
d'acreté et
u'on doit at-
es toiles in-

tends toujours de l'eau âpre), de façon que le tout forme une espèce de pâte plus sèche que liquide, que l'on délaie en quantité suffisante pour bien humecter les cinq coudées de toille à teindre, c'est-à-dire, un peu plus d'une pinte d'eau. Cette toille ainsi humectée, on la tord, sans cependant la dessécher trop. Puis, après l'avoir troussée, on l'étend à l'ombre, où on la laisse sécher. Cette préparation, qui lui donne un œil jaunâtre, la dispose à recevoir la couleur du *chayaver*, et l'y attache plus intimement.

La toille étant en l'état qu'on vient de dire, on prend un vase de terre, dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verse un *palam* (neuf gros) d'alun pulvérisé, qui fond sur le champ; et aussitôt on retire le dessus le feu le vase, dans lequel on verse deux ou trois pintes d'eau fraîche; ensuite on étend la toille sur l'herbe, au soleil, et on prend un chiffon de linge net, que l'on trempe dans cette eau, et que l'on passe sur le côté apparent de cette toille, d'un bout à l'autre, en retrem pant d'instant en instant le chiffon dans cette eau. Quand ce côté de la toille est bien humecté, on la retourne sur l'autre, auquel on en fait autant, après quoi on la laisse sécher. Ensuite on la porte à l'étang, dans le-

quel on l'agite trois ou quatre fois, pour enlever une partie de l'alun, et étendre plus également le reste. De là, on l'étend encore sur l'herbe, où on lui donne une seconde couche de la même eau d'alun, comme il vient d'être expliqué, et on la laisse sécher.

Observez que cette dernière fois, il ne faut pas attendre que la toile soit absolument sèche pour lui donner la seconde couche d'eau d'alun, sans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement et plus également.

Cette double opération faite, et la toile étant bien sèche, on la reporte à l'étang, où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dizaine de coups, sur des pierres de taille placées exprès sur le bord de cet étang. Ce qui se fait en fronçant et ramassant cette toile, en la tenant par un côté de l'un de ses lés, et en reprenant ensuite à la main le côté de l'autre lé. Ceci fait, on répètera l'opération en fronçant la toile, et en l'empoignant par un de ses bouts ainsi froncés, et on commence à en frapper la pierre par une de ses extrémités, en revenant peu à peu jusqu'à son milieu. On la retourne alors pour en faire autant en commençant par l'autre extrémité. Les teinturiers fixent aussi le nombre de ces derniers coups à deux cents. Je crois

cependant que le plus ou le moins ne peut guère déranger l'opération. Cette toile ainsi lavée, on l'étend au soleil, où on la laisse sécher.

Alors on prend la quantité de cinq livres et demie de racine de *chayaver*, qu'on prépare ainsi qu'il est marqué dans la première façon, et qu'on verse dans un grand vase de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiède, mais qui ne bouillonne pas encore; et ayant bien remué cette eau pendant une demi-heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures le tout, qu'on laisse encore trois heures sur le feu tel qu'il est, sans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On observera pendant cette préparation, de soulever et de remuer la toile avec un bâton, au moins de demi-heure en demi-heure, afin qu'elle puisse être plus facilement et plus également pénétrée de la teinture.

Après les huit heures expirées, on retire la toile du *chayaver* pour la secouer, la tordre et la laisser ramassée sur elle-même pendant une nuit. Le lendemain matin, l'ayant lavée à l'étang, pour en détacher les brins de *chayaver* et autres ordures qui auroient pu s'y attacher,

on la fera sécher au soleil, en l'étendant bien, moyennant quoi cette toile se trouvera teinte en rouge.

Troisième façon de teindre les toiles en rouge avec le bois de sapan.

On prépare la même longueur de toile¹, avec le cadou broyé et détrem pé comme dans la deuxième manière, et on la fait sécher de même à l'ombre. Après que la toile est bien séchée, on la trempe dans l'eau, préparée comme on va le dire.

On prend du bois de *sapan*, brisé en plusieurs petits morceaux de la longueur du doigt, plus ou moins, qu'on laisse infuser douze à quinze heures dans neuf à dix pintes d'eau fraîche, toujours àpre, que l'on fait chauffer jusqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons. On la retire alors du feu pour la séparer de son sédiment; on la verse par inclinaison dans un autre vase de terre, où on la laisse refroidir. Dans cet état, on en prend une partie dans laquelle on plonge la toile, qu'on y agite un peu et qu'on retire aussitôt. On la tord jusqu'à un certain point,

¹ Il est indifférent que cette toile soit blanchie ou qu'elle soit crue.

et on la fait sécher à l'ombre. Quand cette toile est sèche, on recommence cette opération, qu'on répète trois fois ou même quatre, si l'on remarque que la couleur ne soit pas assez foncée.

Cela fait, on met dans un vase de terre environ une demi-pinte d'eau, dans laquelle on jette un demi-palam d'alun pulvérisé, et l'on fait chauffer le tout jusqu'au point de voir frémir l'eau; on la verse aussitôt dans un autre vase, contenant une pinte d'eau fraîche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile, et lorsqu'elle est bien imbibée de cette composition, on la tord légèrement, de peur d'en détacher la couleur, après quoi on l'étend et on la fait sécher à l'ombre, ce qui achève cette sorte de teinture, à la vérité assez imparfaite, puisqu'elle se détache à la lessive, et s'évapore au soleil. J'ai remarqué que cette dernière préparation d'alun occasionoit un changement notable dans la couleur de cette toile, qui d'un rouge orangé passe aussitôt à un rouge foncé, en tirant sur la couleur de sang de bœuf.

Remarques sur l'eau que les peintres indiens préfèrent pour leurs teintures.

Comme je crois que la qualité de l'eau qu'emploient nos peintres et nos teinturiers,

contribue effectivement à l'adhérence des couleurs, il me paroît à propos de la faire connoître plus particulièrement, pour aider aux recherches qu'on pourroit faire en France des eaux les plus propres aux teintures; car il n'est pas impossible qu'on y rencontre des qualités homogènes à celles dont je vais parler. Voici comme le sieur Cayerfourg, chirurgien-major de cette ville, s'explique à leur sujet.

« Par l'analyse que je viens de faire de
» l'eau qui sert à la teinture des toiles, j'ai
» trouvé qu'elle étoit plus légère que celle
» d'Oulgaret¹, dont on boit ici par préfé-
» rence à toute autre, savoir de vingt-huit
» grains un sixième sur une livre de quatorze
» onze poids de marc; et ayant aussi comparé
» l'eau d'Oulgaret à celle d'un des puits² de
» la ville, le plus fréquenté par ceux qui n'ont
» pas la commodité de s'en faire apporter de
» la première, j'ai trouvé que cette dernière
» étoit, pour une livre de seize onces, plus
» pesante de quarante-huit grains, que celle
» d'Oulgaret. De là il résulte, calcul fait, que
» l'eau qu'adoptent vos teinturiers, est de

¹ Puits situé hors de la ville de Pondichery, à une
lieue environ du bord de la mer.

² Puits situé à environ cent toises du bord de
la mer.

» soixante grains et trois soixantièmes plus
 » légère que celle de la ville, dont on use ce-
 » pendant plutôt que de celle des teinturiers,
 » qu'il ne seroit pas possible de boire, à cause
 » de son goût insipide, mais point âpre, ti-
 » rant seulement un peu sur le goût minéral,
 » quoique je n'y aie trouvé aucun sel de cette
 » espèce, après avoir fait évaporer trente
 » onces au bain de sable, lesquelles ne m'ont
 » donné que onze grains d'un sel gemme
 » très blanc. »

Tel est le Mémoire de M. Paradis. Voici les remarques que j'ai faites à son occasion.

1° La première plante dont on fait usage pour la teinture en rouge, est celle qu'on nomme en langue tamoul, *nayourivi*. C'est une plante qui croît partout aux Indes, sans qu'on la sème. Quoique les Indiens la fassent entrer dans leurs remèdes, ainsi que presque toutes les autres plantes, on pourroit la mettre au nombre des mauvaises herbes, si elle n'étoit employée aussi inutilement qu'elle l'est pour teindre les toiles et le fil en rouge. Je joins ici la description de cette plante, telle qu'elle a été faite à ma prière par une personne intelligente; c'est M. Binot, docteur en médecine.

La racine du *nayourivi* est fort longue, fibreuse, recouverte d'une écorce cendrée, se

cassant très difficilement, et s'enfonçant en forme de pivot en terre. De la circonférence de cette racine principale naissent, de distance en distance, des filets fort longs qui en donnent d'autres plus petits. Il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur; du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diamètre, sort une tige qui se divise bientôt en plusieurs autres dès son origine : chaque tige a des nœuds, de distance en distance, et ordinairement de chaque nœud sortent deux branches qui ont aussi leurs nœuds, d'où sortent d'autres branches plus petites; et à l'extrémité de chacune de ces branches naissent des fleurs, comme je dirai plus bas.

Les feuilles sont opposées et naissent deux à deux, de manière que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui sont au-dessus, et ainsi successivement; ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige. Elles ont environ quatre pouces de long sur deux dans leur grande largeur, sont arrondies à leur extrémité et se terminent en pointe à leur base. Elles portent sur la tige par un pédicule fort grêle et long au plus d'une ligne. De la côte principale, naissent plusieurs nervures opposées. Ces feuilles sont fort minces, d'un vert pâle en dessus, et

d'un vert plus pâle en dessous. Elles sont légèrement velues en dessus et en dessous. Les tiges sont verdâtres, et rougeâtres dans quelques endroits; elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre. Les nœuds de cette plante sont fort durs; la plante a un port désagréable, et croît à la hauteur de quatre pieds environ.

Les parties qui en composent la fleur sont petites, qu'on a besoin d'une bonne loupe pour les distinguer. Cette fleur est à étamines disposées autour d'un embryon qui devient dans la suite une semence. Cet embryon est terminé par un stilet très fin, garni d'une petite tête à son extrémité. Les étamines ont environ une demi-ligne ou trois quarts de ligne de longueur, surmontées par de petites têtes rougeâtres. Chacune des parties qui composent le calice est coriace, très dure, un peu velue dehors, verdâtre en dessus, terminée par une pointe fort aiguë tirant sur le rouge; le tour de chacune de ces pétales tire un peu sur le blanc; elles ont une ligne ou une ligne et un quart environ de longueur sur un tiers de ligne de largeur au plus. La partie inférieure du calice est collée contre la tige, et l'on n'y remarque point de pellicule. De la base de ce calice naissent deux petites pellicules d'un

rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus petites, n'ayant au plus qu'une demi-ligne de longueur. La disposition de tous ces calices est singulière en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices sont disposés en rond autour des extrémités de quelques branches, éloignées les unes des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois cents, ce qui forme des espèces de queues hérissées. Chaque calice renferme un embryon de graine qui devient dans la suite une semence longuette, d'un brun foncé ou noirâtre, cylindrique, longue d'environ une demi-ligne sur un quart de ligne de diamètre.

2° Le Mémoire ne marque point comment on peut connoître si l'infusion des cendres de *nayourivi* est trop ou trop peu chargée; c'est ce qui se connoitra par les expériences suivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infusion, on laisse tomber quelques gouttes d'huile de *sésame*: mêlez-les ensemble avec le doigt; si l'eau est trop chargée des sels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre; si elle l'est trop peu, l'huile ne se mêlera pas bien et surnagera en partie. Quand l'infusion est telle qu'elle doit être, elle devient blanche comme du lait: d'où il s'ensuit que si l'infu-

sion
dre
l'eau
un p
néce
ainsi
leur
nette
inclin
laisse
seule
nuit
reste
exact
peu d
et au
(form
3°
pléer
dit-on
qu'on
que d
moins
l'Euro
jours
de br
lesque
peuve

sion est trop foible, il faut y ajouter des boudres; si elle est trop forte, il faut y verser de l'eau. C'est ainsi que je l'ai vu pratiquer par un peintre indien. Il m'ajouta qu'il n'étoit pas nécessaire de passer l'infusion par un linge, ainsi que le marque le Mémoire; que le meilleur et le plus facile pour avoir une eau plus nette, étoit de la verser dans un autre vase par inclinaison. Il me dit encore que plusieurs laissoient infuser les cendres de *nayourivi* non seulement trois heures, mais un jour et une nuit avant que de s'en servir. Il n'est pas au reste indifférent de se servir d'une infusion exacte ou non. Les tisserands qui y auroient peu d'égard, rendroient leurs fils trop cassants, et auroient de la peine à tistre leurs toiles (former le tissu).

3° Non seulement le sain-doux peut suppléer à l'huile de sésame, il lui est même, dit-on, préférable; et c'est par épargné, à ce qu'on ajoute, que les Indiens ne se servent que de l'huile de sésame, parce qu'elle coûte moins que le sain-doux: l'inconvénient pour l'Europe seroit d'en avoir qui demeurât toujours liquide. L'on ajoute encore que les crottes de brebis sont meilleures que celles de chèvre, lesquelles étant plus chaudes de leur naturel, peuvent brûler les toiles. Je ne crains pas de

rapporter ces minuties, qui ne paroîtront peut-être pas inutiles aux gens du métier. Faute de les savoir, les essais réussissent mal; on se rebute, et l'on abandonne les expériences qu'on avoit commencées.

4° Le teinturier que j'ai consulté m'a assuré qu'il valoit mieux se contenter de secouer la toile que de la tordre, comme le dit le Mémoire en parlant de la première opération, suivant laquelle on l'a laissée dans le fond du vase pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvoit arriver que la toile que l'on prépare n'eût pas pu bien sécher, soit à cause de la pluie, dont il faut au reste préserver les toiles qu'on prépare; ou pour quelqu'autre raison; et qu'en ce cas, au lieu de la remettre dans l'eau, ainsi qu'il est dit dans la première opération, il faudroit attendre jusqu'au lendemain pour la faire sécher plus parfaitement, après quoi on la remettroit dans l'eau pour y passer la nuit, ainsi que le dit le Mémoire.

5° Il est aisé de conclure de la dernière remarque, qu'il peut arriver des circonstances et des saisons, où l'opération de faire sécher et retremper la toile, doit se répéter non seulement huit jours et huit nuits, mais encore davantage. La difficulté est de connoître combien de fois il faut encore la réitérer. Outre l'usage

et le coup-d'œil de l'ouvrier, qui lui fait con-
noître si la toile a acquis le degré de prépara-
tion convenable, il peut se servir du moyen
suivant. Il faut user, sur une pierre humectée,
un peu de safran bâtard ou *terra merita*, dont
on fait grand usage aux Indes pour les ragoûts.
On prend un peu de l'espèce de pâte qui en
résulte; et on la met sur un coin de la toile,
laquelle prend une couleur rouge, si elle est
suffisamment préparée; sinon, elle ne se tein-
droit pas de cette couleur. Mais c'est surtout
au coup-d'œil que l'ouvrier doit juger si cette
préparation, qui est une espèce de blanchissage,
est suffisante. Plus la toile est devenue blanche,
mieux elle sera préparée. J'ai dit que cette pré-
paration étoit une espèce de blanchissage,
parce qu'effectivement le coupon de toile crue
que l'on prépare, devient blanc par ces opé-
rations. Mais il ne faut pas oublier que ces
préparations devroient se faire également,
quand même on voudroit teindre en rouge une
toile déjà blanche.

6° Comme la chose la plus nécessaire, et en
même temps la plus utile à avoir en Europe
pour teindre à la manière indienne, est la plante
myourivi, j'ai essayé, par plusieurs expé-
riences, de découvrir la vertu et la qualité des
sucs de cette plante, et d'y trouver, s'il

étoit possible, un supplément. Je crois y avoir réussi. Voici les expériences : 1° Je mêlai de l'huile de lin avec l'infusion de *nayourivi*. Elle se mêla presque aussi bien que l'huile de sésame; mais il surnagea quelques parties jaunes et fort grossières de cette huile, qui d'ailleurs étoit vieille et fort épaisse; 2° l'huile d'amande douce, mêlée avec de l'infusion, fait aussi à peu près le même effet que l'huile de sésame, et on peut en dire autant de la graisse fondue de poule; 3° je tentai l'expérience avec l'huile d'olive. Je fus surpris de voir qu'elle ne se mêla point avec l'infusion de *nayourivi*. Au lieu de surnager, elle se précipita et forma une espèce de coagulation au fond du vase, et donna une couleur jaunâtre à l'infusion du *nayourivi* qui surnageoit par-dessus l'huile; 4° malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les sels du *nayourivi* et ceux de la soude. J'en fis dissoudre dans l'eau, et fis, avec cette dissolution du sel de soude, les mêmes expériences que j'avois faites avec celle de *nayourivi*, et elles me réussirent également. Il n'y a que celle que j'avois faite avec l'huile d'olive qui se trouva toute différente : car, au lieu que cette huile ne se mêla point avec l'infusion de *nayourivi*, elle se mêla très bien avec le sel de soude, et donna une très

belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties grossières de l'huile qui surnagèrent. Au reste, cela ne pouvoit manquer d'arriver, la soude et l'huile d'olive étant la base du savon; 5° je fis plus encore : je donnai à un teinturier du sel de soude et un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un et l'autre les mêmes opérations qu'il avoit coutume de faire avec son infusion de *nayourivi*. Il le fit, et non seulement cela produisit le même effet, mais il prétendit que l'effet de la dissolution de la soude étoit préférable à celle de la plante indienne; d'où l'on peut conclure que l'un pourroit suppléer à l'autre, quoique la nature de l'un et de l'autre ne soit pas absolument la même. 6° Voici encore une observation qui confirme ce rapport de la soude et du *nayourivi* : c'est que le levain dont il est parlé dans le Mémoire, qui n'est autre chose que de l'huile desésame mêlée avec l'infusion gardée quelque temps; ce levain, dis-je, étant conservé avec soin, se fige enfin, et devient dur; et alors il est, dit-on, excellent. Il est aisé de voir par là que l'huile de sésame, avec la plante *nayourivi*, forme un savon fort ressemblant en tout à celui qui résulte du mélange du sel de soude et de l'huile d'olive. Il n'est guère douteux, ce semble, que l'un ne

puisse suppléer à l'autre sans inconvénient, pour ne pas dire avec avantage. 7° Les expériences qui ont été faites sur l'eau qui sert aux teinturiers indiens, ont donné occasion au frère du Choisel d'en faire d'autres sur le même sujet. Je les rapporterai, dans la persuasion qu'elles seront accueillies avec plaisir comme pouvant être utiles.

« Cette eau a un goût insipide et dégoûtant, qui m'a fait croire qu'elle étoit chargée de quelque partie de nitre. L'expérience m'en a convaincu : puisque ayant fait dissoudre, dans huit onces d'eau ordinaire, un demi-gros de nitre, je lui ai trouvé en partie le goût de celle-ci : ce qui n'est point arrivé à différents autres sels minéraux que j'ai fait pareillement dissoudre. Cette eau est un peu plus légère que celle qu'on boit à Pondichery. Elle pèse un gros de moins sur le poids de vingt-neuf onces.

« J'ai distillé sept livres quatre onces de la même eau dans un alambic de cuivre étamé. J'en ai tiré la moitié environ par la distillation. Cette eau distillée, qui est moins chargée de sel, a un goût un peu moins désagréable et moins dégoûtant. J'ai remarqué qu'elle pesoit alors un peu moins qu'auparavant, savoir, d'un gros et demi sur la quantité de vingt-neuf onces; et par conséquent deux gros et demi de moins que l'eau ordinaire de Pondichery.

» Cette eau distillée a déposé, au bout de
» quelques jours, quelques filaments, ainsi
» que l'eau simple distillée d'une plante, lors-
» qu'elle a reposé quelque temps. J'ai fait éva-
» porer, au feu nu, la moitié de l'eau qui res-
» toit dans la cucurbite après la distillation. Je
» l'ai filtrée par le papier gris, qui s'est trouvé
» couvert d'une poudre blanche que j'ai re-
» gardée comme le *caput mortuum* de cette
» eau, parce qu'elle n'avoit aucune saveur, ni
» aucun goût.

» J'ai exposé la liqueur filtrée à un lieu frais
» pour voir si elle déposeroit quelque sel au
» fond du vase: parce qu'elle avoit un goût un
» peu salé. Trois jours après, voyant qu'elle
» n'avoit rien déposé, j'ai fait évaporer au bain-
» marie la moitié de la liqueur que j'ai filtrée
» une seconde fois. Je l'ai encore exposée à un
» lieu frais, sans en tirer plus que la première
» fois. J'ai enfin fait évaporer le reste de l'hu-
» midité, toujours au bain-marie, et j'en a
» retiré un gros et quarante-deux grains de
» sel salé, approchant du sel marin. J'ai mis
» quelques grains de ce sel dans une cuillerée
» de vinaigre; il s'y est dissous, et le vinaigre
» y a perdu un peu de sa force, sans qu'il y ait
» eu de fermentation sensible. J'ai cherché
» pourquoi ce sel avoit une qualité alcaline,

» ayant cependant un goût acide. Pour cela,
» j'ai jeté ce sel dans une quantité d'eau com-
» mune. J'en ai fait évaporer la moitié. Ce sel
» a eu de la peine à se dissoudre dans cette
» eau, et même il ne s'y est pas dissous entiè-
» rement. J'ai filtré cette dissolution à travers
» un papier blanc; le filtre est demeuré couvert
» d'une poudre grossière, qui n'avoit aucun
» goût salé; la liqueur n'a déposé aucun sel
» dans le vase qui la contenoit. Après avoir re-
» posé vingt-quatre heures, j'ai fait évaporer
» toute l'humidité sur un feu fort doux. Après
» cette évaporation, le sel étoit fort blanc à la
» superficie, et luisant. Je voulus retirer ce
» sel: mais j' trouvai que le dessous étoit fort
» gris, parce que cette partie de sel étoit ap-
» paremment encore chargée de terre. Je n'ai
» pu faire cristalliser ce sel, parce que je n'en
» avois pas une assez grande quantité. D'ail-
» leurs on sait que le sel fixe alcali ne se cris-
» tallise pas aussi facilement que les autres
» sels.

» Ce sel étoit alcali apparemment, à cause
» de la quantité de terre qui y étoit unie: car
» il avoit un goût salé comme le sel marin,
» qui est un sel acide, chargé d'un peu de
» terre. J'ai remarqué que tout le sel que j'ai
» tiré, après en avoir séparé la terre, n'étoit

» pas plus salé; d'où il s'ensuit qu'une partie
» de son acidité s'est perdue dans les diffé-
» rentes évaporations que j'en ai faites.

» J'ai fait évaporer trente onces de cette
» eau, sans aucune autre préparation, et j'en
» ai tiré un demi-gros de sel fixe, plus blanc
» que celui que j'ai tiré au bain-marie. Il avoit
» le même goût que l'autre; et comme je n'en
» avois rien séparé par la filtration, j'en tirai
» trois grains de plus, à proportion, que je
» n'en avois eu dans l'autre opération. Tout
» ceci confirme la première pensée que j'ai eue,
» que cette eau étoit chargée de nitre. Le
» nitre est un sel fossile salé, composé d'un
» sel acide, et d'une terre absorbante. Un sa-
» vant chimiste (M. Lemery) a fort bien re-
» marqué que lorsqu'on faisoit bouillonner
» dans une très grande quantité d'eau, une
» petite quantité de salpêtre, on n'en retire
» qu'un sel salé, semblable au sel marin ou
» au sel gemme; c'est-à-dire, un sel acide,
» chargé d'une terre absorbante. Voilà ce que
» m'ont donné les opérations d'ont je viens de
» parler.

» J'ai remarqué que cette eau, quoiqu'insi-
» pide et dégoûtante, dissout bien le savon,
» ainsi que celle qui est bonne à boire; et elle
» diffère en cela de celle des puits de Paris,

» qui n'est pas bonne à cet usage. J'ai fait dis-
» soudre un peu de nitre dans de l'eau com-
» mune qu'on boit à Pondichery, et ensuite
» j'y ai fait dissoudre du savon. Il s'y est dis-
» sous comme dans l'eau que les peintres et
» les teinturiers indiens emploient dans leurs
» ouvrages.»

8°. Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent distinguer les eaux propres à leurs teintures. Ils prétendent que l'eau âpre, ainsi qu'ils l'appellent, donne au riz une couleur rougeâtre, lorsqu'on s'en sert pour le faire cuire; que la couleur de cette eau tire un peu sur le brun; que son goût la fait assez connoître à ceux qui sont accoutumés à s'en servir; mais que la meilleure marque est l'expérience: parce que si l'on se sert d'une autre eau que celle-là, la préparation qui se fait pour les toiles peintes avec le lait de buffle et le *cadoucaïe*, ou myrobolan, dont il est parlé dans les lettres précédentes, ne s'attache pas bien à la toile.

Voilà, mon révérend père, les remarques que j'ai faites sur la teinture en rouge, et sur ce qui y a quelque rapport. Le défaut de temps m'a empêché de les mettre plus tôt en ordre. Mais le siège de cette ville attaquée en vain par les Anglais, pendant près de deux mois,

m'a procuré pour cela plus de loisir que je n'aurois voulu. Cependant, comme c'est au bruit du canon et au milieu des alarmes de la guerre que ces observations ont été rassemblées, j'espère quelque indulgence dans le jugement qu'on en portera. Je suis, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

EXTRAIT

D'une lettre du P. Possevin au P. d'Irlande.

A Gbandernagor, dans le Bengale, le 11 janvier 1749.

LA Providence m'a envoyé au Bengale en 1747, remplacer le P. Lalou, qui y mourut le 6 septembre 1746. La vie y est à peu près comme en Europe. Il y a du travail et peu de fruit, le débordement des mœurs y étant considérable comme dans les autres colonies des côtes, plus même ici qu'à Pondichery, parce que le pays est bon, plus commerçant, qu'on y est moins maître qu'à Pondichery, et qu'il y a mélange de toutes nations, et voisinage d'An-

glais et de Hollandais. Cependant à la faveur d'un hôpital de pauvres et d'or, helins, que le P. Mosac, notre supérieur, bâtit en 1744 ou 1745, dans un temps de mortalité et de famine, pour y mettre des enfans moribonds que les parents lui apportent et lui vendent, on ne laisse pas de faire ici du bien. Nous les achetons deux roupies chacun et un morceau de toile; ce qui va à près d'un écu de six livres de notre monnaie, somme bien modique pour une ame rachetée du sang d'un Dieu. Cela occasionne d'autres conversions : les mères viennent quelquefois se faire chrétiennes en apportant leurs enfans. En général les adultes ici sont assez mauvais chrétiens : ils ont peu de foi, sont fort superstitieux, vivent dans une grande ignorance et indifférence de leur salut, et dans un grand débordement de mœurs.

On m'a mandé que le prince de Nolan vouloit nous donner un emplacement dans Nolan, pour y bâtir une église. J'en bénis le Seigneur; mais à la moindre persécution l'église sera détruite, parce que ce prince est trop peu puissant, et que les Brames ont trop d'empire sur l'esprit des petits princes : il vaudroit mieux bâtir sur le terrain des Mores que les Brames craignent, et qui, en général, nous sont favorables.

A Pondichery, en mai 1747, la famine s'est fait sentir à vingt ou trente lieues à la ronde. Cela a occasionné bien des conversions de païens, et surtout un grand nombre de baptêmes d'enfants moribonds.

J'ai été bien consolé et édifié des aumônes de M. et de Mme Dupleix et du reste de la colonie française de Pondichery. Je ne doute pas que ce ne soit cela qui ait attiré la protection visible de Dieu sur cette ville et sur tous les établissemens français dans l'Inde : car, jusqu'à présent, malgré les forces formidables de nos ennemis, nous n'avons pas perdu un pouce de terre dans tous nos établissemens, quoique les Mores se soient joints aux Anglais contre nous. Nous avons eu même le bonheur de les battre partout. Après que nous eûmes pris Madras et manqué Goudelour, ils ont été obligés de rester avec toutes leurs forces devant Goudelour pour le fortifier.

Ensuite l'amiral Boscaven arriva, avec son escadre de vingt-deux ou vingt-trois voiles, aux îles de France, où il n'eut aucun succès ; là il vint se joindre à Goiffin pour assiéger Pondichery par terre et par mer. Ce siège commença le 18 ou 22 août, et a duré jusqu'au 17 octobre 1748. Six mille Européens et autant de soldats du pays, tant Mores qu'au-

tres, assiégeoient par terre, tandis que les vaisseaux anglais attaquoient par mer.

Ils levèrent le siège après avoir perdu environ mille quatre cents hommes, tués ou morts de maladie, ou prisonniers. Ils ont tiré environ quatre mille bombes, et quaranté à quarante-cinq mille coups de canon.

Pendant le siège, on a rasé une pagode qui étoit près de notre église, ce que nous n'avions pu obtenir jusqu'à présent; mais M. Dupleix l'a accordé de la meilleure grâce du monde, à la réquisition des missionnaires.

Les ennemis n'ont pu approcher plus près que de trois cent cinquante toises des murs de Pondichery.

LETTRE

Du P. Lavour, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, à M. de Lavour, son frère.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

Je ne vous ai pas écrit depuis le temps où la guerre fut déclarée en ce pays-ci, entre la

France et l'Angleterre. Le départ de ma lettre précéda de peu cet événement, et suivit le sort du vaisseau qui la portoit, lequel fut pris par les Anglais. Après la paix faite, il a dû vous sembler que c'étoit ma pure faute si je ne vous donnois point de mes nouvelles; mais il s'en faut bien que la tranquillité rendue à l'Europe, et aux cantons de l'Inde soumis aux Européens, soit venue jusqu'à moi; j'ai été sans intervalle jusqu'à présent au milieu de la guerre et des alarmes qui la suivent, chaque jour dans l'attente de quelque catastrophe, funeste du moins à mes églises, si ma vie n'y risquoit pas. En cette situation, on n'est guère en humeur d'écrire, ni même en commodité de le faire: tout au plus écrivois-je fort succinctement à Pondichery, et il y a eu même des temps où j'osois à peine le faire, lorsque les Français ont été eux-mêmes mêlés dans cette suite de troubles dont j'ai été continuellement investi. Ceci s'est engagé de proche en proche, et a produit des événements dont l'importance et la singularité méritent une histoire particulière. Pour vous mettre au fait, il faudroit non seulement remonter à d'autres événements qui se sont passés avant mon arrivée dans l'Inde, mais encore vous donner une idée de la constitution du pays, de son gouvernement, des différents

peuples qui l'habitent, des droits qu'y prétendent les Marattes, et les Mores, dont les premiers l'ont autrefois gouverné, et les derniers le gouvernent actuellement. (Quand je dis gouverner, cela veut dire piller). Les Mores en sont en possession, et leurs exactions se font à plus petit bruit; les Marattes le parcourent à main armée, et portent plus loin leur cruauté, pillant, saccageant et brûlant tous les lieux où ils passent. On est principalement exposé à ces sortes d'incursions dans les pays où sont les églises que j'ai desservies jusqu'ici, au-delà des montagnes, situées à cinq ou six journées de Pondichery. Les gouverneurs mores les laissent faire, pour éviter les frais d'une guerre, et quelquefois sont eux-mêmes pillés. Pour les princes particuliers, originaires du pays, ils sont hors d'état de résister; outre la crainte que les Marattes leur ont imprimée, par la vitesse avec laquelle ils se transportent d'un lieu à un autre, et qui fait qu'on ne peut se garantir de leurs surprises, fut-on plus fort qu'eux. De cette sorte, deux ou trois cents chevaux marattes font la loi dans une grande étendue de pays; nos husards ne feroient que blanchir auprès d'eux: on les croit à trente lieues, lorsqu'on les voit paraître tout-à-coup, à la faveur d'une marche cachée par des déserts ou par des forêts, ou

dans l'obscurité d'une nuit durant laquelle ils auront fait des quinze ou seize lieues. La Providence m'a garanti d'eux bien des fois, ou en me les faisant éviter, ou en me conciliant l'amitié des chefs, au moyen de quelque petit présent de fruits que je leur envoyois, en prévenant leur arrivée dans les endroits où je me trouvois. C'est ainsi que j'ai habité parmi eux durant huit ou neuf mois, sans en recevoir le moindre dommage, si je ne puis dire la moindre inquiétude, ayant de pareils voisins campés autour de mon logement. Les chefs étoient presque continuellement chez moi, et il falloit souffrir cette importunité pour ne pas s'exposer à quelque chose de pire; cela m'attiroit de la part de leurs gens une considération qu'ils n'avoient pas pour le prince même qui les avoit appelés à son secours, et qui les soudoyoit pour se défendre contre le roi de Matsonr, le plus puissant prince gentil qui soit dans la péninsule de l'Inde. Pendant que ces Marattes mis lui faisoient bien plus de mal que les Maïsouriens ses ennemis, qu'ils brûloient tous ses villages, et détruisoient tous ses jardins, ils osoient entrer dans le mien et y prendre une quille d'arbre, sinon avec ma permission. Malgré ces égards, je n'avois pourtant pas osé entreprendre un voyage ni m'éloigner de leur

camp, la plupart des soldats d'une pareille troupe n'ayant d'autre paie que la permission de piller impunément, à condition de partager le butin avec leurs chefs, qui, suivant leur concordat, ne leur font jamais rendre ce qui est une fois pris. Je serois bien long si je voulois entrer dans le détail de bien d'autres traits de Providence dans le genre de celui que je viens de rapporter; je vous ajouterai seulement qu'un missionnaire qui est en pareille situation, et comme bloqué par une telle armée, n'est pas cependant oisif pour les fonctions de son ministère. Il y a quantité de chrétiens dans ces sortes d'armées, où, à la vérité, ils ne sont pas en grande considération; mais ils n'en méritent pas moins la nôtre. L'emploi de la plupart est d'y soigner les chevaux des cavaliers marattes; d'autres y gagnent leur vie en vendant de l'herbe ou du bois. Comme ce sont des gens qui n'ont rien en propre que leur personne, ils trouvent leur patrie partout où ils trouvent à vivre. Une multitude de ces chrétiens suivirent les Marattes, il y a onze ou douze ans, après une incursion de ceux-ci, ou plutôt une inondation qui embrassa presque toute la péninsule, depuis leur pays situé au nord de Goa, et s'étendant vers l'est jusqu'à la mer qui borne au sud ce pays-ci: ils pas-

sèrent les montagnes qui lui servent de barrière, et vinrent jusqu'auprès de Pondichery, après avoir tué dans un combat le Nabab ou gouverneur d'Arcate. (C'est le nom de la capitale de ce pays, et du pays même qui s'étend depuis la mer jusqu'aux montagnes dont j'ai déjà parlé, de l'est à l'ouest, et il a bien plus d'étendue encore au nord et sud.) Le gendre du Nabab nommé *Sandersaheb*, étoit alors avec ses principales forces dans le royaume de *Trichirapali*, qu'il avoit conquis ou usurpé tout récemment; les Marattes allèrent l'attaquer, prirent la capitale, et l'emmenèrent prisonnier dans leur pays. Ce fut alors qu'une multitude de chrétiens, auparavant attachés au service du Nabab, suivirent les vainqueurs, en continuant auprès de ceux-ci les emplois qu'ils avoient auparavant, comme de soigner les éléphants, les chameaux, les chevaux.

Quoique les Mores, gouverneurs particuliers de quelque place ou de quelque pays, aient des démêlés presque continuels avec les différents chefs de Marattes qui rôdent de côté et d'autre; cependant tout se réunit, Mores et Marattes, sous l'étendard du grand Nabab ou gouverneur de la péninsule, qui réside, soit à *Purengabad*, situé dans le pays même des Marattes, soit à *Golconde*. La puissance de celui-

ci le rend formidable à son maître même, le grand Mogol, dont il dépend plus de nom que de fait. Il s'est attribué la nomination de tous les Nababs subalternes; de sorte que le pays d'Arcade étoit passé, après plusieurs événements qu'il seroit long de déduire, à une de ces créatures. L'avant-dernier de ces gouverneurs, qui étoit en place quand tout ce que je viens de dire est arrivé, étoit le fameux *Nisan*, le même qui appela *Thamas-Koulikan* à Dely pour en emporter les richesses immenses dont celui-ci dépouilla le grand Mogol: Nisan étant mort il y a trois ou quatre ans, Nazersing lui succéda. Dans cette circonstance, Sandersaheb, prisonnier des Marattes, en obtint sa liberté; il ne put également obtenir de Nazersing la place de gouverneur d'Arcate; mais il se proposa de l'emporter de force. Soutenu et conduit par un neveu de Nazersing, nommé *Idaielmodiskan*, mécontent de son oncle, il comptoit encore plus pour réussir sur l'amitié des Français, qui avoient été toujours de bonne intelligence avec sa famille, et qui avoient lieu de se plaindre de son compétiteur, dont les Anglais avoient reçu du secours dans la dernière guerre que nous avons eue avec eux. Sa confiance n'a pas été trompée; les Français s'étant joints à lui, ont tué son rival dans un

combat, et l'ont mis en possession du pays; ils travailloient même à agrandir son gouvernement, quand Nazersing est venu avec une armée formidable de quatre cent mille hommes (il y avoit plus de cent mille chevaux). *Idatmodiskan* est tombé entre les mains de son oncle, on n'a jamais bien pu écarter par quelle intrigue. Les Français n'ont en d'autre parti à prendre que la retraite devant une armée dont ils ne connoissoient encore que le nombre et non la foiblesse. Les Mores, en les attaquant, les ont instruits de ce dernier point. Les Français, investis de tous côtés, et n'étant qu'en contre cinquante, ont fait un abatis de Mores et de Marattes, qui les a étonnés à tel point, qu'à présent ils ne peuvent soutenir dans un combat le regard d'un visage blanc. Il faut remarquer que les Anglais, presque en égal nombre que nous, étoient dans l'armée de Nazersing; mais ils s'amusèrent avec leur canon, qui ne put servir nos gens : ceux-ci ayant mis au milieu d'eux Sandersahab et son fils, firent une bonne journée de chemin, en passant sur le ventre à des armées dont chacune sembloit devoir les englober, et se rendirent à une lieue de Pondichery, ayant été obligés d'abandonner dans la boue quelques pièces de canon qu'ils ont repris dans la suite. Après avoir

formé leur camp, il ne furent pas long-temps sans exercer à leur tour l'armée de Nazersing; trois cents hommes fondirent dessus la nuit suivante, taillèrent en pièces un corps de douze mille chevaux plus avancés que le reste, et déterminèrent par là Nazersing à aller se loger plus loin. Ceci a été suivi de bien d'autres actions et prises de villes, à peine vraisemblables, mais cependant vraies. A tous ces échecs de Nazersing, se joignit la disette de vivres, qui l'obligea de permettre à ses gens de se débânder pour aller chercher des fourrages et des vivres au loin. J'en ai vu des détachements à plus d'une douzaine de journées du camp principal. Je fus averti pour lors qu'on étoit allé me chercher dans une de mes églises, pour me prendre et m'emmener à Nazersing, et qu'on devoit venir à celle où j'étois. Un Jésuite d'Agen, nommé le P. Costas, qui venoit d'une autre extrémité de nos missions, se trouva dans cette conjoncture avec moi. Il n'y avoit que nous deux de missionnaires dans ces terres. En pareille situation, ce n'étoit pas la mort qui nous alarmoit, mais nous crûmes cependant devoir faire ce qui dépendoit de nous pour l'éviter. Nous nous éloignâmes donc encore d'environ trois journées dans le nord, en nous proposant de pousser jusqu'à Goa, si

les recherches qu'on faisoit de nous, nous y obligeoient. Mais, quinze jours ou trois semaines après, le bruit public nous apprit la mort de Nazersing, tué par ses gens mêmes, dans une action vive, où les Français jouèrent à tout perdre, et firent une entreprise et des efforts, dont tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre, très certainement n'approche pas. La scène changea; Idaielmodiskan, qui étoit déjà entre les mains des exécuteurs pour perdre la tête, fut déclaré grand Nabab, vint à Pondichery, et ne chercha qu'à témoigner sa reconnaissance aux Français, par des dons en terres et d'autres présents considérables. Il voulut avoir un détachement de Français avec lui pour s'aller saisir de Golconde, où étoient les trésors immenses ramassés par Nisan. On lui donna donc environ deux cents blancs avec un nombre plus considérable d'Indiens aguerris à notre service. Dans la longue route qu'il falloit faire pour arriver au terme du voyage, autre révolution. Quelques Nababs particuliers ayant conjuré contre Idaielmodiskan, il y eut un combat funeste aux conjurés; mais sur la fin de l'action, une flèche tirée au hasard, atteignit l'œil du vainqueur, qui mourut presque aussitôt. Les Français, malgré leur petit nombre, lui donnèrent un successeur, et dé-

terminèrent l'élection qu'ils firent retomber sur un cadet même de Nazersing qu'on venoit de faire périr. Ils l'avoient eu prisonnier à Pondichery : *Salabersing* est son nom. Ce prince confirma tout ce que son prédécesseur avoit fait en faveur de la nation française, et le détachement français s'attacha à lui pour le conduire et le mettre en possession de Golconde. On y est heureusement arrivé, et de là on s'est rendu à Aurengabad. Les trésors de ces deux villes, fruit des épargnes, des travaux et des infidélités des grands Nababs, qui depuis longtemps ne payoient rien au grand Mogol leur souverain, se trouvent à présent entre les mains des Français, dont le commandant règne, pour ainsi dire, à la faveur d'un petit détachement, dans tout un pays bien plus considérable que la France. *Salabersing* est sous sa tutelle.

Pendant que tout ceci s'est passé dans le nord, bien loin d'ici, les Anglais ont voulu chasser le Nabab d'Arcate, placé par les Français, et lui substituer un des enfants de l'ancien Nabab, mort dans le combat dont j'ai parlé ci-dessus. Celui-ci s'est emparé de la ville et du royaume de Trichirapali, dont il avoit eu l'administration du vivant de son père. Il s'y est maintenu jusqu'aujourd'hui, mais on le serre à présent dans sa capitale, quoique le nombre

des Anglais qui sont avec lui, égale au moins celui des Français qui l'attaquent. Les Anglais ont reçu bien plus de soldats d'Europe que nous; mais il paroît, par tous les événements passés, et par le tour que les affaires prennent, que nous avons Dieu de notre côté. Si les Anglais prévalaient, on peut juger, par la conduite qu'ils tiennent à l'égard de la religion catholique dans les lieux de leur dépendance, qu'ils achèveraient de la ruiner, au lieu que les succès des Français sont ceux de la religion même. Sandersaheb nous a donné un beau terrain au milieu de la ville d'Arcate, où nous commençons à bâtir quand les Anglais sont venus pour faire une diversion qui rompt l'entreprise de Trichirapali. Ils s'en sont retirés sans résistance, et la quitteront avec la même facilité, à l'arrivée des troupes qui ont été envoyées pour les en chasser. C'est une ville immense, qui a plus d'une mortelle lieue de long, ou, pour mieux dire, c'est un amas de différents villages qui environnent une ville, et sont censés faire un tout avec elle, à raison de leur proximité ou de l'union qu'ils ont avec elle ou entr'eux, par une rue par exemple, tandis que ce ne sont, à droite et à gauche de cette rue, que des champs et des bois. Nous avons ci-devant une petite église dans un fau-

bourg. Nous venons aussi de faire un nouvel établissement dans la ville de Gingi, autrefois capitale du royaume de ce nom, et dont Pondichery dépendoit. Cette ville fameuse par ses sept forteresses, dont chacune est à la cime d'une montagne, et qui ont communication entr'elles par des murs bâtis dans l'intervalle de ces sept montagnes, pour lier l'une avec l'autre, avoit coûté douze ans de siège aux Mores; encore ne la prirent-ils que par l'imprudence du roi, qui se laissa faire prisonnier dans une sortie mal concertée. Les Français s'en sont rendus les maîtres dans une nuit. Trois soldats seulement ont grimpé sur l'une des montagnes, malgré les corps-de-garde placés de distance en distance, et ont tellement étonné les Mores, que ceux-ci ont abandonné le reste avec bien du butin et des richesses. Les Français sont encore nantis de cette place; je ne sais s'ils la rendront au Nabab. J'eus l'honneur d'y accompagner, sur la fin du carême passé, M. le gouverneur de Pondichery et Sandersaheb. J'étois arrivé peu de temps auparavant dans cette ville pour m'y reposer un peu, après trois ans d'absence; mais M. le gouverneur me demanda pour être au-moins de l'armée qu'il envoyoit à Sandersaheb, pour soumettre quelques places. Je quittai l'armée, excédé par les chaleurs, avant qu'elle

prit la route de Trichirapali. Je ne m'arrêtai pas long-temps à Pondichery, attendu le besoin de nos missions, pour lesquelles je partis presque aussitôt. Je repassai dans les montagnes, avec bonne envie de visiter toutes mes églises, mais j'ai encore été traversé dans ce dessein; une armée de Marattes m'a tenu bloqué pendant près de deux mois dans la première église de mon district. Grâce à Dieu, ce n'a pas été sans fruit, puisque dans mon séjour j'y ai fait plus de trente baptêmes, dont il y en a huit d'adultes. Il en restoit encore à faire de cette dernière espèce, quand j'ai été rappelé à Pondichery, pour une raison à laquelle je n'avois guère sujet de m'attendre : pour y remplir le poste de supérieur-général. C'est au milieu des occupations dont je suis investi, outre la nécessité d'apprendre une nouvelle langue à l'âge de cinquante-sept ans, que je vous écris ceci à bâtons rompus, pour vous apprendre en abrégé les événements du pays, ma propre situation, et pour vous faire connoître combien je suis éloigné de vous oublier. Recommandez-moi au Seigneur. Faites le prier pour moi, et soyez toujours persuadé de la véritable tendresse avec laquelle je ne cesserai d'être, mon très cher frère, votre, etc.

EXTRAIT

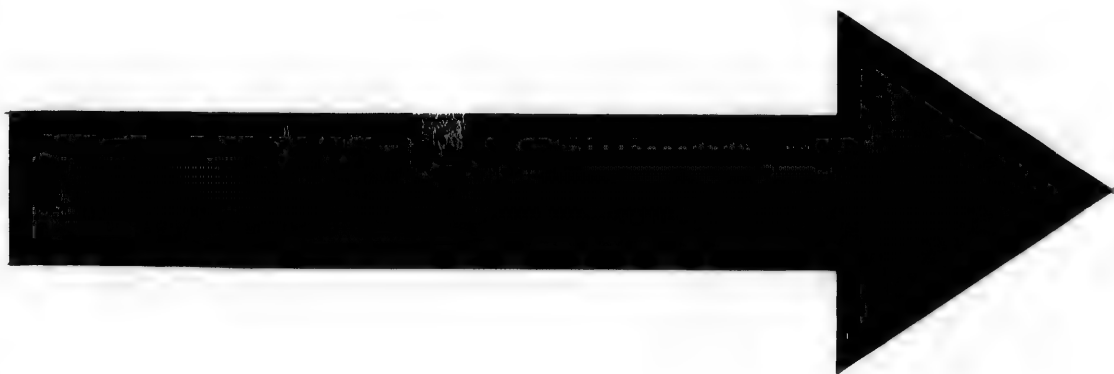
D'une Lettre écrite de Chandernagor dans le royaume
de Bengale, au R. P. ...

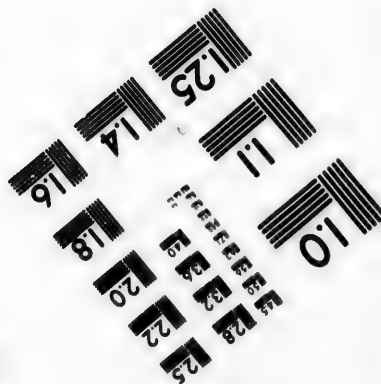
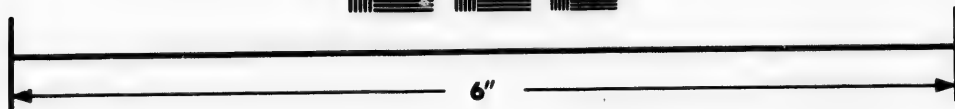
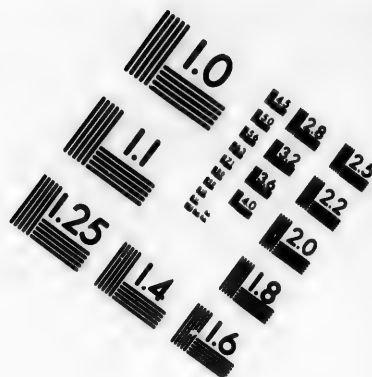
Le 1^{er} janvier 1755.

Je ne vous entretiendrai pas long-temps, mon révérend père, de ce qui m'est arrivé pendant mon voyage qui n'a pas été aussi heureux qu'on me l'avoit fait espérer. Je me contenterai de vous en donner ici un précis.

Je me suis embarqué, comme vous savez, à Lorient. D'abord la navigation a été assez favorable. Cependant je ne suis arrivé qu'au bout de cinq mois à l'île de France, qui n'étoit connue autrefois que sous le nom de l'île Maurice. Le capitaine du vaisseau ne voulut point relâcher à l'île Grande, dans le Brésil, comme on en étoit convenu. Nous aurions pu y faire provision d'eau douce, de bœufs et de volaille dont nous avions grand besoin. Son dessein étoit de relâcher au cap de Bonne-Espérance, colonie hollandaise, qui ne cède, dit-on, en

rien à celle que cette nation entretient à Batavia; mais Dieu ne permit pas que nous y abordassions. Après huit jours d'efforts inutiles pour entrer dans la rade, nous fûmes obligés de faire encore neuf cents lieues pour aller chercher l'île de France, où nous arrivâmes enfin très-fatigués de la traversée, et d'où nous partîmes après six semaines de séjour. Le reste de la route nous a beaucoup plus coûté. Deux fois le vent a pris à notre vaisseau, cinq fois nous avons failli être submergés; le navire a été plusieurs jours sur le point de se briser, ou contre les rochers, ou sur le sable; mais enfin l'activité et la bonne manœuvre de nos matelots nous ont toujours sauvés, grâce à la Providence qui veille sur nous. Nous avons vu de loin l'île de Madagascar. On prétend que c'est la plus grande île connue, quoiqu'un grand nombre de voyageurs assurent que celle de Bornéo est plus grande encore. Nous avions autrefois à Madagascar un établissement français, qui ne subsiste plus. Il y en avait quelques autres qu'un des rois de cette île mourut. Ses sujets voulurent reconnoître le Roi de France pour leur souverain, à condition que le monarque leur donneroit pour vice-roi un certain Français qu'ils désigneroient, et qu'il résideroit vu dans leur pays. Ce Français devait





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
01

épouser la fille unique du roi défunt, afin d'avoir des enfants de son sang. Le Français accepta la proposition, quitta l'épouse légitime qu'il avoit à l'île de France où il étoit établi, et se rendit dans son royaume, accompagné d'une vingtaine de ses compatriotes dont il avoit formé sa cour. Mais son règne ne fut pas de longue durée. Les Français se comportèrent si mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que ces insulaires fatigués des insultes qu'eux et leurs femmes en recevoient, les massacrèrent tous en un jour.

Je ne m'arrêterai point à vous détailler les dangers que nous avons courus jusqu'à Chandernagor; je vous dirai seulement que nous sommes arrivés dans cette ville, après avoir essuyé tous les caprices de l'air, et les fureurs d'une mer féconde en naufrages. Mais je ne vous laisserai pas ignorer un événement mémorable qui a jeté l'épouvante dans tout le royaume de Bengale. Je ne fus pas plutôt arrivé au lieu de ma destination, qu'on m'apprit qu'*Elcabat* et *Benurez*, deux villes considérables du pays, venoient d'être submergées, et qu'il avoit péri dans ce désastre plus de cent mille personnes, sans compter une quantité prodigieuse d'éléphants, de chameaux, de chevaux, de bœufs, etc. Un fleuve voisin, enflé

par
gu
de f
ce q
Tou
besti
le Se
mina
depu
les ce
tout o
je n'en
ment
villes.
Ben
tous le
de l'In
risés pa
aux ab
plus m
crimes
fendu p
me, qu
plus de
écrire l
on se fa
tiet de r
cœur le

par les eaux du Gange débordé, rompit sa digue et se répandit avec tant d'impétuosité et de fureur, qu'il entraîna dans son cours tout ce qu'il y avoit d'aldées (villages) jusqu'à Bar. Tout le Gange étoit couvert de cadavres, de bestiaux et de débris de maisons. Il semble que le Seigneur ait voulu punir ces villes des abominations qui s'y commettoient impunément depuis plus de trente ans. Nos missionnaires les comparoient à Sodome et Gomorrhe. Si tout ce qu'ils m'en ont raconté est vrai, comme je n'en doute point, elles méritoient un châtiment semblable à celui de ces deux anciennes villes.

Benurez étoit le terme d'un pèlerinage, où tous les ans il venoit des pays les plus reculés de l'Inde, des milliers d'idolâtres, qui, autorisés par l'exemple de leurs dieux, se livroient aux abominations les plus révoltantes et les plus monstrueuses. Assassins, débauches, crimes de toute espèce, rien ne leur étoit défendu pendant le voyage; dans le temple même, qui en étoit le terme, la licence n'avoit plus de bornes. Ma plume se refusa à vous écrire les horreurs qui s'y passaient, et dont on se faisoit gloire, comme d'un point essentiel de religion. Imaginez-vous tout ce que le cœur le plus corrompu et l'esprit le plus dé-

regis peuvent devenir des plus brutal et de plus odieux; et vous aurez quelque idée des feres affreuses qui se célébroient au temple de Benares pendant l'agallie, établie par le Pape.

On compte dans Chundernagor environ cent deux, ou cent trois mille habitants, comme à Pondichery; et dans ce grand nombre nous n'avons guère que quatre mille chrétiens, en comprenant les Français, les Métis et les Holpases; tout le reste est indou, mahométan ou idolâtre. Si nous avions plus d'ouvriers évangéliques, on pourroit, malgré les efforts et la rage des Brames, convertir, sans sortir de la ville, un grand nombre de ces infortunés; mais malheureusement nous ne sommes que quatre actuellement; encore le plus zélé et le mieux instruit de la conduite et des mœurs des idolâtres, se trouve-t-il hors de combat à cause de son grand âge et de ses infirmités; de sorte que les détails de la paroisse, joints au soin d'un grand hôpital dont nous sommes chargés, et où j'ai vu jusqu'à trois cents malades, demandent absolument tout notre temps. Nous sommes privés de deux ou trois missionnaires libéraux qui ne consacrent entièrement à l'instruction des idolâtres. Le R. M. Supérieur de la mission, et chef de la colonie, est le seul qui sache leur langue. Comme ce double

emploi
n'est
du p
vaux
et tra
seul.

Ju
ont e
d'oct
et soix
comm
vingt
mois j
Jugez
propo
sont e
rent le
Gange.
ce fleu
ou les
autres
vorer.

La g
nouvele
qui se b
époux d
rent de
chargen

emploi excède ses forces, mais toutefois par son zèle, j'ai commencé à étudier la langue du pays, dans l'espérance de partager ses travaux, qui sont évidemment et trop multipliés et trop pénibles pour qu'il puisse les soutenir seul.

Jusqu'ici les maladies et les accidents nous ont entièrement occupés. Il y a eu dans le mois d'octobre dernier quatre-vingt enterrements, et soixante-quinze dans le mois de novembre. Au commencement du mois suivant, on en a compté vingt-quatre ou trente, et sur la fin du même mois j'ai enterré moi-même vingt-huit personnes. Jugez quelle prodigieuse quantité de morts, en proportion, parmi les Mores et les gentils qui sont en si grand nombre. Les premiers enterrent leurs morts, les seconds les jettent dans le Gange. Pour les gentils des terres éloignées de ce fleuve, ils portent les leurs dans un champ où les corbeaux, les chiens-marrons, et mille autres animaux carnassiers viennent les dévorer.

La grande mortalité de cette année a fait renouveler la scène tragique des femmes nobles qui se brûlent vivantes avec le corps de leurs époux décedés. L'usage est qu'alors elles parent de leurs plus riches vêtements, et qu'elles chargent leur tête de tout ce qu'elles ont de

plus précieux, perles fines, bijoux rares, etc. Ensuite elles font gravement le tour du bûcher, après quoi elles distribuent, à leurs parents et à leurs amis, les diamants et les bijoux dont elles étoient ornées. Cette cérémonie finie, elles montent avec intrépidité sur le bûcher, prennent sur leurs genoux le cadavre de leur mari, y mettent elles-mêmes le feu, et se laissent consumer avec lui, sans faire paroître le moindre sentiment de douleur. Si, lorsqu'elles s'approchent du bûcher, il arrivoit qu'un Européen leur touchât seulement l'épaule ou la main, elles seroient déclarées infâmes, déchues de leur caste, et indignes de l'honneur d'être brûlées. Juges par là de l'horreur que les idolâtres de ce pays ont conçue pour nous. Cependant il est arrivé qu'on a sauvé des flammes quelques-unes de ces infortunées; mais il seroit téméraire de le tenter encore. Les Brames ne manqueroient pas d'exciter contre les Européens une révolte générale, dont nous serions certainement les premières victimes.

Nous voyons encore ici fort souvent des idolâtres malades se vouer au Gange, qu'ils regardent comme une divinité. Quelques jours avant mon arrivée, un homme riche, âgé de soixante ans, fut attaqué d'une maladie grave causée par ses débauches en tout genre. Comme les

me
le
le
on
plo
dim
mal
la b
nari
déba
paix
qui b
le tin
eût ex
une m
nation
du G
chés,
rats. A
les em
jour s
Brame
font ac
les bor
d'enfer
depuis
descen
généra

médecins désespéroient de lui rendre la santé, le malade se voua au Gange, et se fit porter sur le rivage. Là on le lava à plusieurs reprises, on lui fit avaler beaucoup d'eau, et enfin on le plongea dans le fleuve. Cependant, au lieu de diminuer, la maladie augmenta, et bientôt le malade fut à l'extrémité. Alors on lui mit de la boue du Gange dans la bouche, dans les narines et dans les oreilles; ce malheureux se débatoit et prioit qu'on le laissât mourir en paix; mais on ne fit aucun cas de sa demande qui blessait l'usage, et ses plus proches parents le tinrent étroitement serré jusqu'à ce qu'il eût expiré. Voilà ce qu'on appelle dans ce pays une mort précieuse aux yeux des dieux de la nation, qui est persuadée que l'eau et la boue du Gange ont la vertu d'effacer tous les péchés, les crimes même des plus grands scélérats. Aussi voit-on les hommes, les femmes et les enfants, pêle-mêle, aller plusieurs fois par jour se laver dans les eaux de ce fleuve. Les Brame, hommes pervers et corrompus, leur font accroire qu'en étouffant leurs malades sur les bords du Gange, ils tirent d'une espèce d'enfer qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis trente générations, et empêchent leurs descendants d'y tomber pendant trente autres générations. Les Brame connoissent le vrai

Dieu ; mais ils n'en parlent point au peuple. Ils lui disent au contraire qu'il y a trente millions de dieux, et qu'ils peuvent successivement se mettre sous la protection de chacun d'eux. Ils enseignent aussi qu'ils sont eux-mêmes des dieux ; que maîtres des saisons ils font pleuvoir à leur gré ; que si un Brame doannoit sa malédiction à quelque dieu, ce dieu ne pourroit s'empêcher d'en ressentir les funestes effets ; et que le fameux Vistnou ayant un jour été maudit par un Brame, ce dieu fut obligé de venir prendre un corps sur la terre, et d'y faire pénitence. Les peuples ont tant d'estime et de vénération pour ces imposteurs, qu'ils les croient aveuglément sur leur parole. Ces idolâtres portent sur leur front des lignes horizontales ou perpendiculaires, de diverses couleurs ; souvent leur tête est chargée de cendre et même d'excréments d'animaux ; ils ont aussi près des temples plusieurs cachets ronds, tantôt blancs, tantôt rouges, selon la divinité qu'ils adorent. Les chrétiens portent de leur côté une croix gravée sur le front ; mais ce n'est pas le grand nombre : la plupart se contentent de la porter dans le cœur, sans quoi toutes les marques extérieures ne sont rien. On voit près de Chandernagor une grande pagode dédiée au dieu Jagrenat. Cette divinité est placée sur une

esp
des
pie
Am
et
sou
tuel
péra
prof
au ro
de cé
Le
grand
ou ch
poutre
haut d
et d'au
quenté
jamais
l'opini
ment h
min, a
D'autre
ils ont
la queu
tant de
mal, et
et sans

espèce d'antel assez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat éblouissant. C'étoit deux pierres précieuses ; d'un prix inestimable. Un Anglais en arracha une il y a quelques années, et rendit le dieu borgne ; nos Français ont tenté souvent de le rendre aveugle ; mais il est actuellement si bien gardé, qu'ils ont perdu l'espérance de réussir. Le bruit court ici, que le profanateur anglais a vendu l'œil de Jagrenat au roi de France, qui le porte en certains jours de cérémonie.

Les places publiques, les campagnes et les grands chemins, sont semés de petites pagodes ou chapelles. Ce sont ordinairement de grandes poutres plantées bien avant dans la terre, au haut desquelles on voit des figures de vaches et d'autres animaux. Ces lieux sont très fréquentés par les voyageurs, qui ne manquent jamais d'y faire leur prière en passant : car l'opinion commune est qu'on sera éternellement heureux si l'on vient à mourir en chemin, après s'être acquitté de ce devoir. D'autres sont persuadés que si, en expirant, ils ont le bonheur de tenir entre leurs mains la queue d'une vache blanche, leur âme sortant de leur corps, entre dans celui de l'animal, et que s'échappant par sa bouche pure et sans tache, elle va droit dans un lieu de

belles où les dieux n'admettent que leurs favoris.

Ce ne sont pas là les seules superstitions de ce peuple; il en est une infinité d'autres dont je supprime ici le détail pour éviter la longueur et l'ennui des longs récits. Vous me demanderez, sans doute, quels sont les habillements des habitants de ce pays : je vous répondrai, qu'en général, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine, tous les peuples, excepté les Mores, sont, pour ainsi dire, sans vêtements; car ils ne portent qu'une pièce de toile qui leur couvre à peine la ceinture. Les Mores ont ordinairement une veste blanche cousue à une espèce de jupe de même couleur, qui descend jusqu'aux talons. Les femmes de ces derniers ne paroissent jamais en public. Le jour de leur mariage, l'époux se promène à cheval dans tous les quartiers de la ville, accompagné de son épouse, qui est portée dans un palanquin couvert, où elle ne peut ni voir ni être vue. Suit une troupe de mauvais musiciens qui ignorent, je vous assure, jusqu'aux premiers principes de leur art. J'ai été souvent témoin de cette cérémonie qui n'a rien de curieux, excepté les évolutions qui se font durant la marche, avec beaucoup d'adresse et d'agilité.

les
C'est
avoir
prin
enfia
ter d
qui v
la spi
dant
pompe
de Du
tier po
le dixie
réunies
les stat
elles de
a de ren
faire de
grossier
bizarre,
tans, q
de leur
douleur
vantable
ville, po
des band
pavillons

Vers le commencement du mois d'octobre, les idolâtres célèbrent la fête de la Durga. C'étoit, selon eux, une femme débauchée qui avoit triomphé, par ses charmes, de plusieurs princes, rois et empereurs mogols. L'année enfin de tant de victoires, elle alloit précipiter dans le Gange, en disant que tous ceux qui voudroient être heureux n'aussent qu'à la suivre. Les gentils se tenoient en fête pendant dix jours avec beaucoup d'appareil et de pompe. Ils promenoient par la ville des statues de Durga magnifiquement parées. Chaque quartier porte la sienne au son des instruments; et le dixième jour, ces différentes processions se réunissent et vont jeter dans le Gange toutes les statues de la Durga, en venant toutes elles des injures les plus atroces; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes se font à la fois de chacun se règle sur l'autre et se grossissent des expressions. Après cette cérémonie bizarre, vient la cérémonie des Mores malheureux, qui pleurent neuf jours de suite le décès de leur prophète Ali. Ceux-ci témoignent leur douleur par des cris et des hurlemens épouvantables, et se promènent nuit et jour dans la ville, portant sur leurs épaules des banderoles, des banderoles de diverses couleurs, et des pavillons, où sont représentés des personnages

et des maisons. De temps en temps ils s'arrêtent, et amusent les spectateurs par des combats simplifiés qui ont quelque chose d'assez agréable. J'ai admiré surtout la légèreté et l'art de leurs mouvements. Ensuite ils continuent leur marche en désordre, sautant, dansant et poussant des cris affreux.

La scène qui vient de se passer chez le Mogol, souverain de tout ce pays, a été plus tragique. Ce prince, naturellement efféminé, étoit plongé dans les délices d'une vie voluptueuse et paisible. Un eunuque ambitieux qui avoit eu le talent de s'emparer de son esprit, gouvernoit seul sous ses vastes états. Mais tandis qu'il exerçoit despotiquement un pouvoir dont il étoit que dépositaire, un visir, dont j'ignore le nom, leva une armée de cent mille hommes, sous prétexte de se rendre maître du royaume de Golkonde, où les troupes françaises soutiennent l'autorité du roi légitime. A son arrivée, ce visir invita l'eunuque à un souper, et vers la fin du repas il le fit égorger. Aussitôt il s'achemina du côté de la ville où le Mogol avoit fixé sa cour. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de l'esprit du monarque : ce prince qui aimoit la tranquillité, ne balança point à lui confier les rênes du gouvernement, et cet usurpateur jouit actuellement

de
pa
Fra
dou
avoit
pend
tière
effet
brou
le to
Bram
d'un f
vaie s
par e
dence
crer,
nistr
être q
si peu
viner,
tyrann
visir.
Les
tion ni
aperce
Ce
porte est
qu'on ad

de toute l'autorité. J'ai dit que le vizir avoit paru n'en vouloir qu'aux Français; mais les Français qui ne le craignoient pas et qu'il ne doutoit, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il avoit jeté ses vues sur l'empire du Mogol. Cependant il s'étoit avancé jusque sur les frontières du royaume de Golconde, comme si en effet il eût voulu l'envahir; mais bientôt il rebroussa chemin, faisant répandre le bruit que le tonnerre étant tombé sur sa tente, les Brames l'avoient assuré que cet accident étoit d'un funeste augure, et qu'il présageoit le mauvais succès de son entreprise. Ce ne fut que par ce stratagème que le vizir trompa la prudence de l'eunuque; et quo l'ayant fait mener, il se fit déclarer à sa place premier ministre de l'empire. Vous me demanderez peut-être quelles ont été les suites d'un tel événement si peu attendu; il vous sera facile de les deviner, si vous faites attention et au règne tyrannique de l'eunuque et à l'ambition du vizir.

Les Indiens de ce pays n'ont ni la pénétration ni l'industrie que les voyageurs ont pu apercevoir en eux; je trouve même que les

Ce jugement est trop sévère, et celui qui le porte est trop nouvellement arrivé dans l'Inde, pour qu'on adopte son témoignage sans restriction, et

Malabares de Pondichéry, tout grossiers, tout stupides qu'ils m'ont paru, sont de sublimes génies, en comparaison des premiers, qu'il faut commencer par rendre raisonnables avant de les rendre chrétiens. Adonnés dès leur plus tendre enfance à tous les vices qui dégradent la nature humaine, on diroit qu'ils sont nés avec eux, ou qu'ils les ont sucés avec le lait. En général, ils sont lâches, menteurs, opiniâtres, et surtout voleurs; la honte n'a aucun pouvoir sur eux; la crainte des châtimens les fait trembler sans les retenir. Lorsque l'impunité leur est accordée, c'est pour eux un nouveau droit à de nouveaux crimes; enfin ils portent leurs inclinations perverses à un point que, sans un miracle frappant de la bonté céleste, on ne parviendra jamais à leur inspirer cette droiture, cette modération et cette probité qui caractérisent les âmes honnêtes et bien nées.

Vous allez croire que de pareilles dispositions nous découragent et nous déconcertent; il est vrai que tout cela nous afflige beaucoup; mais cependant je puis vous dire que nous ne manquons pas de sujets de consolation. Tous les ans nous ouvrons le Ciel à un millier d'enfants auxquels nous donnons le baptême.

qu'on le préfère à celui que rendent des Indiens, tant de voyageurs et d'anciens missionnaires.

Qua
rir,
de
vien
bapt
Quel
chrét
le m
bord
appar
Je le b
heures
mônes
vienn
nous p
d'enf
soins e
vient d
cent ci
gneur.

Quo
gue des
le catéc
un vieil
aux enf
Une fem
du mêm
peut-être

Quand leurs parents ne peuvent plus les nourrir, ou que ces enfants se trouvent en danger de mort, les mères, pour s'en débarrasser, viennent nous les vendre; aussitôt nous les baptisons et nous leur donnons une nourrice. Quelques jours après mon arrivée, une femme chrétienne m'apporta un enfant qui étoit né le matin même : elle l'avoit trouvé sur le bord du Gange, ayant une corde au cou; apparemment qu'on avoit cru l'avoir étranglé. Je le baptisai sur le champ, et il mourut deux heures après. Il seroit à souhaiter que les mêmes qu'on nous fait ici, et celles qui nous viennent de France, fussent plus abondantes; nous pourrions acheter un plus grand nombre d'enfants, et seconder plus efficacement les soins et les générosités du père supérieur, qui vient de faire bâtir un petit hôpital où il élève cent cinquante filles dans la crainte du Seigneur.

Quoique je ne sache pas encore bien la langue des Bengalis, je ne laisse pas de leur faire le catéchisme dans notre église; mais j'ai choisi un vieillard instruit pour répéter en particulier aux enfants ce que je leur enseigne en public. Une femme dévote, appelée Sabine, s'est chargée du même emploi pour les filles. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir l'histoire de cette

comme. Elle perdit son mari il y a environ deux ans. Comme ils étoient tous deux d'une caste riche et noble, la famille, selon l'usage, voulut qu'elle se brûlât vivante avec le corps de son époux. Après les cérémonies ordinaires, elle monta donc sur le bûcher, où six hommes vigoureux et robustes eurent ordre de la lier; mais, soit que les cordes dont ils se servirent ne fussent point assez fortes, soit qu'ils l'eussent mal attachée, aussitôt qu'elle sentit les premières atteintes de la flamme; elle fit un si grand effort qu'elle rompit ses liens, et se sauva. Les nos néophytes qui la cachèrent pendant quelques jours; ensuite on lui administra le baptême. Elle est aux yeux des gentils un objet d'exécration et l'opprobre de sa caste; mais nous la regardons à juste titre comme le modèle et l'exemple des personnes de bien qui embrassent la loi de l'Evangile.

Ces petits succès, quoique très consolants pour nous, ne nous dédommagent cependant point du revers que notre religion vient d'essuyer dans le Thibet. Nous avons appris qu'elle en étoit enièrement bannie; que les Brames avoient allumé contre elle la plus vive persécution; que le roi, qui commençoit à favoriser les chrétiens, s'est laissé intimider par les menaces de leurs ennemis, et qu'il pourroit ac-

tuel
que
Je
n'est
dire
n'est
diche
et exp
Marat
enviro
de cer
rent a
fort, q
quées
extérie
chame
les aut
mais le
vante,
En g
grande
sont sa
sociétés
paille,
trélacie
boue. I
terre le
ne vivo

tuellement les premiers avec toute la fureur que peut inspirer la haine unie à l'intérêt.

Je ne crois pas devoir finir cette lettre, qui n'est peut-être déjà que trop longue, sans vous dire un mot du pays où je suis. Chandernagor n'est point environné de murailles comme Pondichery. Cette ville est ouverte de tous côtés, et exposée aux incursions des ennemis. Les Marattes vinrent, il y a douze ans, jusqu'aux environs de la place avec une armée de près de cent mille hommes. A la vérité, ils n'osèrent approcher à cause du canon de notre fort, qui n'a que de mauvaises murailles, flanquées de quatre bastions sans aucun ouvrage extérieur. Cependant il y eut quelques détachements de ces barbares, qui, plus hardis que les autres, voulurent s'avancer pour piller; mais le feu continu qu'on fit sur eux les épouvanta, et ils retournèrent bientôt sur leurs pas.

En général, les Bèngalis, excepté ceux des grandes villes qui paroissent assez policés, sont sauvages et peu propres à former des sociétés. Leurs maisons, qui sont couvertes de paille, ne sont composées que de nattes entrelacées, ou de quatre petites murailles de boue. Ils n'ont ni tables, ni lits, ni chaises; la terre leur tient lieu de tout cela. Ces peuples ne vivent que de riz cuit à l'eau; mais ils y

mêlent du piment ou du gingembre pour en relever le goût. Ils n'oseroient user de viande, dans la crainte de manger quelqu'un de leurs ancêtres. Toute liqueur enivrante leur est interdite. Leur habillement ne consiste qu'en un morceau de grosse toile, encore ne leur est-il permis de s'en vêtir qu'à un certain âge. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point ils portent le mépris qu'ils ont pour tous les étrangers, ce qui n'empêche pas qu'ils ne leur donnent, dans l'occasion, de grandes marques de respect; mais nous savons, à n'en pouvoir douter, que le dernier de ces barbares se croiroit déshonoré s'il man-geoit avec le plus puissant monarque de l'Eu-rope. Leurs mœurs sont aussi dépravées que leur esprit est borné, et je crois qu'il n'est point de nation plus stupide et plus corrompue que la leur. Leur vénération pour le Gange est ex-trême; ce seroit un grand crime, selon eux, de manger sur ses eaux lorsqu'on y navigue. Ceux qui me conduisirent ici (le trajet dura trois jours et trois nuits), passèrent tout ce temps sans rien prendre.

Leurs femmes aiment beaucoup à se parer d'anneaux; leurs mains, leurs bras, leurs jam-bes, toujours nues, leurs pieds mêmes en sont couverts. Et, ce que j'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, elles se percent les oreilles,

le ne
cer
facult
un ét
éloign
onére
n'ador

Je n
nemen
puissan
d'un p
avoit e
élevé a
les bon
lui-el, d
en fit s
confian
lui a co
massacr
gouvern
vous do
du Beng
rentes q
être un j
de l'état
vos prièr

le nez et les lèvres pour y attacher de grands cercles d'or, d'argent ou de cuivre, selon leurs facultés. Jugez quel spectacle ce doit être pour un étranger. Je vous avoue que des usages si éloignés des nôtres nous deviendroient fort onéreux, si la Providence qui nous soutient n'adoncissoit nos dégoûts.

Je ne vous dirai rien à présent du gouvernement du pays, qui est aujourd'hui sous la puissance d'un usurpateur. Ce Nabab est fils d'un pion ou soldat. Etant jeune encore, il avoit été donné au fils du roi légitime, et fut élevé avec lui. Ce traître s'insinua si bien dans les bonnes grâces de ce jeune prince, que celui-ci, devenu Nabab après la mort de son père, en fit son premier ministre et son homme de confiance; ce trait de bienfaisance et d'amitié lui a coûté cher; car ce perfide ministre l'a fait massacrer et s'est emparé du royaume qu'il gouverne despotiquement. Cela seul suffit pour vous donner une idée du gouvernement actuel du Bengale. Je crois avoir satisfait aux différentes questions que vous m'avez faites; peut-être un jour je vous instruirai plus amplement de l'état de nos missions, que je recommande à vos prières.

LÉTTRE

D'un missionnaire des Indes, à M. V*, ou Mémoire sur les dernières guerres des Mores aux Indes orientales.

PREMIÈRE PARTIE.

Jr vous envoie, Monsieur, selon vos désirs, le mémoire que j'ai entrepris pour vous mettre au fait des troubles qui, depuis quelques années, agitent les Indes orientales. Les Mores s'étant engagés dans une guerre sanglante les uns contre les autres, ravageoient toute cette contrée, et y répandoient la terreur. Les missionnaires ne pouvoient s'en garantir. Dans ce tumulte général, ils étoient sans cesse exposés à toutes les calamités que produisent des armées où règne la plus grande licence : leurs églises pillées et renversées, leurs habitations détruites, leurs néophytes dispersés et errants, sans savoir où se fixer. Ils furent donc obligés de fuir eux-mêmes et de se réfugier à Pondichery. J'y vins comme les autres chercher un asile; et après avoir passé dix ans dans les

mi
cor
je
tran
mèr
C
nem
Fran
à cel
des I
et qu
conve
avec
Franc
compa
et qui
de Lo
ce réci
généra
théâtre
L'In
ches en
Indus,
prenan
l'avoir
dans la
nord la
par le C

missions pénibles du Maduré, où j'avois la consolation de travailler au salut des Indiens, je me suis trouvé malgré moi dans une position tranquille, où je ne suis occupé que de moi-même et de mon salut.

Ce loisir m'a mis à portée de suivre les événements qui nous environnoient : et comme les Français n'ont pu se dispenser de prendre part à cette guerre des Mores pour secourir ceux des Nababs à qui ils avoient des obligations, et qu'ils l'ont fait avec toute la prudence qui convenoit à des étrangers, et en même temps avec tout le succès possible, j'ai cru qu'un Français devoit recueillir et transmettre à ses compatriotes des faits si honorables à la nation, et qui font une portion remarquable du règne de Louis XV. Mais avant que d'entreprendre ce récit, il est à propos de donner une idée générale et abrégée des pays qui en ont été le théâtre.

L'Inde, un des plus grands et des plus riches empires de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus*, qui l'arrose vers l'occident, et qui, prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversé du nord au midi, va se jeter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord la grande Tartarie, dont elle est séparée par le Caucase; la Chine, à l'orient, au Midi,

l'Océan oriental; et la Perse, à l'occident. On la divise en trois parties: l'Inde septentrionale ou l'empire du Mogol, appelé pour cette raison le Mogolistan, et plus communément l'Indoustan; la presqu'île occidentale deçà le Gange, et la presqu'île orientale delà le Gange.

Delhi, situé vers le milieu de l'Indoustan, est la capitale de ce vaste empire, et la résidence des princes mogols. Un peu vers le sud est Agra, la plus grande ville des Indes; au tréfois le séjour des empereurs. Au nord de Delhi sont Lahor, l'aberd ordinaire des caravanes, et Cabul, situé dans les montagnes, sur les frontières de la Perse et de la Tartarie.

La presqu'île occidentale deçà le Gange est traversée du midi au nord par les montagnes de Gata, qui commencent au cap Comorin; et qui la divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. La partie occidentale contient les royaumes de Decan ou Visapour, de Baglona, de Concan, et de Malabar. En allant du nord au sud, on y trouve les villes de Visapour, de Goa, qui appartiennent aux Portugais; de Bandel, de Calicut, de Canahor, de Cochin, et de Travancor. Ensuite, doublement le cap Comorin et retournant au nord

par
les
jaou
gue
cbnd
orien
cond
terres
Madra
Pondic
queba
C'e
XIV.
sous le
presqu
établit
posséd
de pri
fameux
côté de
de Gol
gols pé
Gange,
Carnate
avoient
maître
s'empar
tugais,

par l'orient, on trouve sur la côte de Coromandel, les royaumes de Canora, de Maduré, de Tanjaour, de Maïssour, de Marava, de Narainque ou de Bisnagar; et au nord, celui de Golconde. Les principales villes de cette partie orientale sont, en allant du nord au sud, Golconde, Trichirapali et Tanjaour, dans les terres; sur la côte, Mazulipatan, Paliacate, Madras, Meliapour ou Saint-Thomé, Sadras, Pondichery, Goudelour, Portenovo, Trinquebar et Negapatan.

C'est dans ces vastes pays que, vers la fin du XIV.^e siècle, le célèbre Tymur-Bec, plus connu sous le nom de Tamerlan, après avoir soumis presque toute l'Asie, maître de l'Indenstan, établit un puissant empire, qui a toujours été possédé depuis par ses descendants sous le nom de princes Mogols. Aurengzeb, un des plus fameux, en étendit de beaucoup les bornes du côté du midi, par la conquête des royaumes de Golconde et de Visapour. De là, les Mogols pénétrèrent dans la presque île en deçà du Gange, portèrent leurs armes jusque dans le Carnate, dont le vice-roi ou *souba*, qu'ils avoient établi à Golconde, acheva de se rendre maître par la prise de Saint-Thomé, dont il s'empara avec l'aide des Hollandais. Les Portugais, qui possédoient cette place, après avoir

inutilement soutenu toutes les fatigues d'un long siège, la perdirent faute de secours.

La ville, autrefois appelée Meliapor, a pris le nom de *Saint-Thomas*, parce que l'on prétend que l'apôtre saint Thomas y a fait un long séjour, qu'il y a prêché l'évangile, et qu'il y a été entermé après avoir été massacré par les Brames du Malabar. Les historiens gentils et portugais s'accordent tous à dire qu'elle a été une des plus riches et des plus peuplées de l'Inde. Sa chute donna lieu en 1671 à l'établissement de Patna, qui n'en est éloigné que de deux lieues. Les anciens Portugais le nommèrent *Mandras*; les Anglais l'ont appelé depuis le fort Saint-George.

Après la prise de Saint-Thomas, le soubah de Golconde établit un *nabab* ou gouverneur more à Arcate, capitale de tout le Carnate. Il rendit ensuite la ville de Saint-Thomas aux Portugais. Le nabab, nouvellement établi à Arcate par le vice-roi de Golconde, fut confirmé en cette qualité par le grand Mogol, avec le droit de succession. C'est ce que nous apprenons d'un historien more nommé Dastagorsach, qui a écrit en langue persanne, et qui s'accorde avec les anciens historiens de Malabar qui ont parlé des guerres entre les Mores et les Portugais.

ti
le
ja
Co
de
le
toi
per
des
satis
rois
de s
accu
Mabo
journ
plaisi
Da
mier
occas
gentil
pour
son ge
ambiti
nécess
Daous
l'exécu
une ar

En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, les Mogols avoient laissé subsister les anciens royaumes de Trichirapali, de Tanjaour, de Maduré, de Maïssour et de Marava. Ces états continuoient d'être gouvernés par des princes gentils, chargés seulement envers le grand Mogol d'un tribut annuel qu'ils n'étoient pas toujours fort exacts à payer. L'empereur étoit souvent obligé de faire marcher des armées contre eux pour les contraindre d'y satisfaire. Depuis un certain temps, ces petits rois ou *rajahs* tribulaires, étoient redevables de sommes considérables, qu'on n'avoit laissé accumuler par la mollesse du gouvernement de Mahomet-Schah, père du grand Mogol aujourd'hui régnant, uniquement occupé de ses plaisirs et des délices de son sérail.

Daoust Alikan, un des descendants de ce premier nabab d'Arcate dont on a parlé, saisit cette occasion pour porter la guerre chez ces princes gentils. Ses vues étoient de former un royaume pour son fils aîné Sabder-Alikan, et un pour son gendre Chandasaeb, jeunes gens tous deux ambitieux, et qui ne manquoient pas des talents nécessaires pour réussir dans un pareil dessein. Daoust Alikan crut l'occasion favorable pour l'exécution de son projet. Il assembla, en 1736, une armée de vingt-cinq à trente mille che-

vaux, dont il donna le commandement à Sabder-Alikan son fils, et à son gendre Chandasaeb. Ceux-ci commencèrent par se rendre maîtres des terres de Trichirapali, après quoi ils mirent le siège devant cette ville.

Trichirapali, capitale de Maduré, grande ville bien peuplée, est située à trente-cinq lieues au sud-ouest de Pondichery. Outre l'avantage de sa situation, cette place est défendue par un fossé plein d'eau, de dix à douze toises de large, et par un mur de trente pieds de haut, flanqué de grosses tours de distance en distance. Elle fut investie par l'armée mogole le 6 mars 1736, et emportée d'assaut le 26 du mois suivant. Sabder Alikan y établit pour gouverneur son beau-frère Chandasaeb, qui prit le titre de nabab. Ils s'emparèrent ensuite de tout le pays, entrèrent dans le royaume de Tanjaour, et mirent le siège devant la capitale du même nom, où le roi Schagy s'étoit renfermé avec tout ce qu'il avoit pu rassembler de troupes. Comme cette place est trop bien fortifiée pour des peuples qui ignorent les formes européennes, après être restés six mois devant celle-ci, sans en être plus avancés, les deux généraux mogols convertirent le siège en blocus, et firent un détachement de douze à quinze mille chevaux, dont le commandement

fut donné au frère de Chandasach. Celui-ci s'avança dans le sud, et se rendit maître de tout le pays de Travancor, d'où il remonta vers le nord le long de la côte de Malabar.

Cette invasion des Mogols répandit l'alarme et l'effroi chez tous les princes gentils de cette partie de l'Inde : ils écrivirent lettres sur lettres au roi des Marattes pour lui demander du secours, lui représentant que s'il n'arrêtoit les progrès de leurs ennemis, c'en étoit fait non seulement de leurs états, mais encore de leur religion, qui alloit être entièrement détruite par les efforts des Mahométans.

Les Marattes sont des peuples peu connus en Europe. Ils habitent à l'ouest des montagnes qui sont derrière Goa, à la côte Malabar. Sutura, capitale de leur pays, est une ville fort considérable. Le roi des Marattes est très puissant : on l'a vu souvent mettre sur pied tout à la fois cent cinquante mille hommes de cavalerie qui alloient ravager les états du Mogol, et les mettoient à contribution. Les sollicitations pressantes des peuples de Trichirapali et de Tanjaour, jointes à l'envie de piller un pays enrichi depuis grand nombre d'années, par l'or et l'argent que toutes les nations du monde ne cessent d'y apporter en échange des marchandises précieuses, qu'ils ne

furent, déterminèrent ce prince à accorder le secours qu'on lui demandoit. Ses principaux ministres, dont la plupart étoient Brames, lui en firent même un devoir de conscience. Il leva une armée de soixante mille chevaux et de cent cinquante mille hommes de pied, dont il confia la conduite à Ragogi-Boussoula, un de ses généraux. Ces troupes partirent au mois d'octobre 1739, et prirent la route du Carnate.

Au bruit de leur marche, Daoust-Alikan, nabab d'Arcate, écrivit à son fils et à son gendre d'abandonner le blocus de Tanjaour, et de revenir en toute diligence auprès de lui; mais ses ordres furent mal suivis. Sabder-Alikan et Chandasaeb ayant peine à renoncer à une conquête qu'ils regardoient comme assurée, différèrent de jour en jour, et par-là donnèrent le temps aux Marattes de s'approcher de la frontière. Ils avançaient à grandes journées, pillant et ravageant tous les pays par où ils passaient. Dans cette nécessité pressante, réduit à ses seules forces, Daoust-Alikan rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et alla se saisir des défilés des montagnes du Canamay qui sont à vingt lieues à l'ouest d'Arcate, passage très difficile, et qu'un petit nombre de troupes peut aisément défendre contre l'armée la plus nombreuse. Daoust-

Alikan distribua sa petite armée dans tous les endroits par où il jugea que l'ennemi pourroit tenter de pénétrer dans ses états, et après s'être assuré de toutes les gorges des montagnes, il attendit les Marattes de pied ferme.

Ils arrivèrent aux montagnes du Canamag au mois de mai 1740, et ayant reconnu qu'il leur étoit impossible de forcer le nabab dans son poste, sans perdre beaucoup de monde et risquer leurs meilleures troupes, ils campèrent à l'entrée des défilés, résolus d'attendre que le temps leur fournit une occasion de s'en rendre maîtres. Elle ne tarda pas à se présenter. Le nabab avoit dans son armée un prince gentil qui commandoit un corps de cinq à six mille hommes. Daoust-Alikan, qui le croyoit fort attaché à ses intérêts, lui avoit confié la garde d'un poste un peu plus éloigné, si étroit et si escarpé, qu'il n'y avoit aucune apparence que l'ennemi pensât jamais à tenter par là le passage. Les Marattes se flattèrent de pouvoir le gagner; ils lui envoyèrent des gens qui ne tardèrent pas à le corrompre par leurs présents et par leurs promesses. Les Brames eux-mêmes lui applanirent les difficultés, et lui firent surmonter la répugnance qu'il avoit à commettre une trahison, en lui représentant que le succès qu'elle pouvoit avoir, étoit

pable de détruire le mahométisme dans cette partie du monde , et d'y rétablir la religion de leurs ancêtres. Le prince gentil, déjà ébranlé par l'argent, se laissa aisément persuader par ces raisons , et promit de livrer aux Marattes le poste qu'il gardoit. Ils firent aussitôt défilér des troupes de ce côté-là ; et tandis qu'ils amusoient les Mogols par de légères escarmouches, et sembloient se disposer à les attaquer, ils se rendirent maîtres du passage le 19 mai, et débouchèrent par là dans la plaine.

La trahison avoit été conduite avec tant de secret, que l'armée ennemie avoit franchi les défilés avant qu'on en eût reçu le moindre avis dans les troupes mogoles. De là, maîtres de la campagne, les Marattes marchèrent tout de suite pour surprendre le nabab, et à la faveur d'une grosse pluie, ils s'approchèrent jusqu'à deux portées de canon de son arrière-garde, avant d'avoir été aperçus. Daoust-Alikan qu'on informa alors qu'il paroissoit du côté d'Arcate un corps de cavalerie qui s'avançoit vers le camp, se flatta d'abord que c'étoient des troupes de Sabder-Alikan, auquel il avoit envoyé ordre de venir le joindre. Mais dans le moment même il fut détrompé par de furieuses décharges de mousqueterie, et de nouveaux avis ne lui permirent plus de douter

qu'il ne fût attaqué par les Marattes. Il monta aussitôt sur son éléphant et marcha à l'ennemi. La mêlée fut sanglante pendant quelque temps. Plusieurs des officiers généraux du nabab qui l'accompagnoient, montés de même sur leurs éléphants, se battirent d'abord en braves, et soutinrent le combat avec toute la valeur et toute l'intrépidité possibles; mais ils furent obligés de succomber au feu terrible que faisoient les ennemis. Après les avoir tous vus périr l'un après l'autre, Daoust-Alikan lui-même, blessé de plusieurs coups de feu, tomba mort de dessus son éléphant, et cette catastrophe fut le signal d'une déroute générale. Presque tous les officiers généraux qui accompagnoient le nabab furent tués et foulés aux pieds des éléphants qui enfonçoient jusqu'à mi-jambe, la terre ayant été détrempée par la pluie de la nuit précédente, qui avoit continué toute la matinée. Jamais champ de bataille n'offrit un spectacle plus affreux ni plus terrible. De quelque côté qu'on portât ses regards, on n'apercevoit que des chevaux et des éléphants blessés et furieux, renversés pêle-mêle avec les officiers et les soldats, faisant de vains efforts pour se tirer des bourbiers sanglants où ils étoient enfoncés, et foulant aux pieds des monceaux de morts et de blessés qu'ils

achevoient enfin d'écraser par leur chute, ou de mettre en pièces avec leurs dents et avec leurs trompes. Tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée ou fait prisonnier par les Marattes; le reste de l'armée vaincue trouva son salut dans la fuite. Quelque recherche que l'on fit, on ne put jamais trouver le corps du nabab, non plus que ceux de plusieurs de ses officiers généraux qui n'ont point reparu depuis, ayant été sans doute écrasés par les éléphants, ensevelis dans la boue, et confondus dans la multitude des morts, sans qu'il fût possible de les reconnoître. Cette sanglante bataille se donna le 20 mai 1740, environ à quatre lieues à l'ouest de la ville de Pondichery.

La nouvelle de cette défaite et de la mort du nabab s'étant répandue dans le pays, y causa une consternation qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. On vit bientôt arriver au pied des murs de Pondichery les débris de l'armée mogole, et une prodigieuse multitude de peuple, Mores et Gentils, qui, croyant déjà l'ennemi sur leurs traces, demandoient à grands cris qu'on leur accordât un asile dans cette ville. C'étoit, dans cette désolation générale, le seul endroit de la côte où ils se crussent en sûreté, tant à cause de la forteresse, des murs et des bastions dont la ville est défendue, qui

éto
ar
qu
des
de
seu
ren
Les
hor
A l
qua
pée
d'en
ce q
fut o
de te
quien
pouv
Ce
pas
naba
comb
suivie
tectio
instan
appor
d'or,
La ci

étoient en bon état, et garnis d'une nombreuse artillerie, qu'en égard à la haute réputation que la nation s'est faite dans ce pays. La féte des fuyards devint si grande, que l'on fut obligé de faire fermer les portes de la ville. On laissa seulement ouverte celle de Valdaour, dont on renforça la garde, afin d'empêcher le désordre. Les gens de guerre eurent ordre de s'arrêter hors de la ville et de camper le long des murs. A l'égard des autres, il n'est pas concevable la quantité de grains et de bagages de toute espèce, le nombre de marchands, de femmes et d'enfants qui entrèrent dans Pondichery. Tout ce qui ne put trouver place dans les maisons, fut obligé de rester dans les rues, qui en peu de temps se trouvèrent si remplies, que le cinquième jour après la bataille (le 25 mai), on pouvoit à peine y passer.

Ce spectacle fut suivi d'un autre qui n'étoit pas moins touchant. La princesse, veuve du nabab Daoust-Alikan, qui avoit été tué dans le combat, se présenta à la porte de Valdaour, suivie de toute sa famille, implorant la protection du roi de France, et demandant avec instance d'être reçue dans la ville, où elle apportoit tout ce qu'elle avoit pu ramasser d'or, de pierreries et d'autres effets précieux. La circonstance étoit délicate. La politique

d'un chef de colonie doit être de ménager également tous les peuples qui l'ont reçu sur leurs terres, et qui veulent bien l'y souffrir. S'ils sont divisés, il ne peut se déclarer en faveur de l'un sans mécontenter le parti contraire. Dans les circonstances présentes, si l'on accordoit à la veuve du nabab l'entrée de Pondichery, n'étoit-il pas à craindre, qu'instruits du lieu de sa retraite, informés qu'elle y avoit transporté toutes ses richesses, les Marattes ne se déterminassent à venir faire le siège de cette place, dans la vue de se rendre maîtres de tous ces trésors? D'un autre côté, comment refuser à une famille désolée un asile auquel tous les malheureux ont droit d'aspirer? Et si, comme cela pouvoit arriver, la moindre révolution faisoit changer de face aux affaires, si Sabder-Alikan, fils et successeur du dernier nabab, venoit à bout d'obliger les Marattes à se retirer et de les chasser du pays, pouvoit-on se flatter raisonnablement que ce prince et tous les officiers mogols, avec lesquels on avoit toujours vécu jusqu'alors dans une parfaite intelligence, pardonnassent jamais aux Français de leur avoir refusé l'entrée de leur ville dans une occasion aussi pressante?

Enfin M. Dumas, gouverneur de Pondichery, se détermina à accorder à la famille du nabab

une
pay
hon
fille
dan
men
de q
mea
nés
leur
de p
vern
toute
les re
charg
dans
Les
l'accu
casior
les fe
breus
eux a
toient
tion f
ropée
cherch
Deu
Sabder

une retraite dans la ville et la protection du pavillon français. Elle fut reçue avec tous les honneurs qui lui étoient dus. Les femmes, les filles et les neveux du nabab étoient portés dans vingt palanquins, escortés d'un détachement de quinze cents cavaliers, et accompagnés de quatre-vingts éléphants, de trois cents chameaux et de plus de deux cents carrosses traînés par des bœufs, dans lesquels étoient tous leurs domestiques. Ils étoient suivis, outre cela, de plus de deux mille bêtes de charge. Le gouverneur alla les recevoir à la porte de la ville; toute la garnison étoit sous les armes, hordant les remparts, qui les saluèrent d'une triple décharge d'artillerie. De là ils furent conduits dans les logements qui leur avoient été destinés. Les officiers mogols paroissoient pénétrés de l'accueil favorable qu'ils reçurent en cette occasion. Le bon ordre qui régnoit dans la ville, les fortifications bien entretenues, la nombreuse artillerie qui les défendoit, étoient pour eux autant de sujets d'admiration. Ils se félicitoient les uns les autres d'avoir préféré la nation française à toutes les autres nations européennes établies dans le pays, pour venir chercher un asile auprès d'elle.

Deux jours après le combat du Canamay, Sabder-Alikan arriva à deux journées d'Arcato,

à la tête de quatre cents chevaux; mais ayant appris la mort de son père et la défaite de son armée, il rebroussa aussitôt chemin, et gagna en diligence la ville de Velour, qui passe pour une des mieux fortifiées du pays, où il s'enferma. Là, considérant qu'il lui étoit impossible de rétablir ses affaires par la voie des armes, il prit la parti de tenter un accommodement, et députa aux officiers marattés qui étoient alors à Arcate, dont ils s'étoient rendus maîtres, pour leur faire des propositions. Elles furent acceptées après quelques négociations, et la paix fut conclue entr'eux aux conditions suivantes :

« Que Sabder-Alikan, qui avoit succédé à
 » son père dans le gouvernement d'Arcate,
 » rentreroit en possession de cette place; qu'il
 » paieroit aux Marattes cent lacs de roupies;
 » qu'il évacueroit toutes les terres de Trichi-
 » rapali et de Tanjhour; qu'il joindroit ses
 » forces à celles des Marattes pour en chasser
 » son beau-frère Chandaszeb; qu'enfin les
 » princes gentils de la côte de Coromandel
 » seroient remis en possession de toutes les
 » terres dont ils étoient maîtres avant la
 » guerre. » Ce traité fut signé à la fin d'avril
 de l'année 1740.

Tandis qu'il se négocioit, la mère de Sabder-

Alikan
 Pondi
 cueil
 cais, e
 dus da
 le nab
 les Mar
 voir et
 avec lu
 1740, a
 accomp
 fut reçu
 sonne
 jours, a
 fait de
 sa femm
 dans la
 qui avoi
 Maratte
 chirapal
 breuse g
 la dernie
 gneurs
 Pondich
 Cepen
 Sabder-
 ils étoie
 douze j

Alikan, sa femme et toute sa famille étoient à Pondichery, d'où elles l'informèrent de l'accueil favorable qu'elles avoient reçu des Français, et des honneurs qui leur avoient été rendus dans cette ville. Ces nouvelles engagèrent le nabab, aussitôt qu'il eut fait sa paix avec les Marattes, à se rendre à Pondichery pour voir et consoler sa mère, et pour la ramener avec lui à Arcate. Il y arriva à la fin d'août 1740, à la tête de quatre à cinq cents chevaux, accompagné d'une suite fort nombreuse, et y fut reçu avec toute la distinction due à sa personne et à son rang. Il y demeura dix-sept jours, au bout desquels il en partit fort satisfait de la nation, ramenant avec lui sa mère, sa femme et ses enfants. Il laissa seulement dans la ville sa sœur, femme de Chandasneh, qui avoit refusé d'accéder au traité fait avec les Marattes, et qui, loin d'évacuer la ville de Trichirapali, s'y étoit renfermé avec une nombreuse garnison, résolu de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Plusieurs dames et seigneurs mogols de son parti restèrent aussi à Pondichery.

Cependant les Marattes, après avoir reçu de Sabder-Alikan une partie de la somme dont ils étoient convenus, s'étoient retirés à dix ou douze journées d'Arcate, attendant le reste

du paiement, et l'exécution des autres articles du traité. Les deux seigneurs mogols se mettoient peu en devoir d'y satisfaire. Chandasab refusoit constamment de rendre la ville et les terres de Trichirapali, et Sabder-Alikan son beau-frère, dont le pays étoit ruiné et les finances épuisées, étoit dans l'impuissance d'achever de remplir les engagements qu'il avoit pris avec eux. En vain ils menaçoient de revenir à la charge, et de rentrer dans le Carnate. Le nabab, hors d'état de les contenter, traînoit les choses en longueur, espérant du temps quelque révolution qui le délivrât de leur poursuite. Enfin lassés de ses remises, après avoir passé deux mois dans les montagnes pour rafraîchir leurs troupes et pour laisser passer les grandes chaleurs des mois d'août et de septembre, ils se remirent en marche, et prirent le chemin d'Arcate.

Sabder-Alikan en fut effrayé; il fit vendre aussitôt tout ce qu'il avoit de pierreries, et envoya aux généraux marattes tout l'argent qu'il put ramasser. En même temps, à force de prières et de promesses, il les engagea à le laisser tranquille et à tourner leurs forces contre Trichirapali. Ils arrivèrent devant cette ville au mois de décembre; et après l'avoir investie, ils ouvrirent le 15 la tranchée devant la place.

Su
Ponc
janvi
de s
cinq
la plu
les pr
cela c
et plu
mée c
A l'é
teress
mes d
ne rép
breuse
l'eau q
solum
même
même
leurs
janvier
tenir p
Ce f
Maratt
fants d
inform
donné
ciers m

Suivant les lettres écrites de leur camp à Pondichery, au commencement du mois de janvier 1741, leur armée étoit alors composée de soixante-dix mille cavaliers, et d'environ cinquante-cinq mille hommes d'infanterie, dont la plus grande partie leur avoit été fournie par les princes gentils du pays. On y comptoit outre cela cent éléphants, cinq à six cents chameaux, et plus de vingt mille bœufs. Toute cette armée étoit campée à une demi-lieue de la ville. A l'égard de Chandasaeb, il avoit dans la forteresse deux mille cavaliers et cinq mille hommes de pied; mais les vivres et les provisions ne répondoient pas à une garnison aussi nombreuse. Il n'y avoit dans la ville du riz et de l'eau que pour un mois, et on y manquoit absolument de paille, d'huile, de beurre, et même de poudre. Les cavaliers demandoient même à sortir de la place, parce que tous leurs chevaux mouroient; en sorte que le 5 janvier, on ne comptoit pas qu'elle pût encore tenir plus de dix jours.

Ce fut au commencement de ce siège que les Marattes ayant appris que la femme et les enfants de Chandasaeb étoient à Pondichery; informés d'ailleurs que les Français avoient donné retraite dans leur ville à tous les officiers mogols qui avoient échappé à la défaite

du Canamay, et que ceux-ci y avoient transporté de grandes richesses, formèrent le dessein de se rendre maîtres de cette place après la réduction de Trichirapali, qui ne leur paroissoit pas devoir être fort éloignée. Cette résolution fut suivie de plusieurs lettres pleines de reproches et de menaces, qu'ils envoyèrent à M. Dumas, alors gouverneur de Pondichery. Voici la première que Ragogi-Boussoula, leur général, écrivit à M. Dumas.

Ragogi-Boussoula-Senasaeb-Souba, à M. le gouverneur de Pondichery : Ram, Ram.

« Je suis en bonne santé; il faut m'écrire
 » l'état de la vôtre. Depuis que nous sommes
 » venus dans ce pays, nous vous avons écrit
 » plusieurs lettres, sans que vous y ayez fait
 » aucune réponse. Ce procédé nous a fait penser
 » que vous êtes ingrat envers nous, et que
 » vous êtes de nos ennemis; c'est ce qui nous
 » a déterminés à faire marcher notre armée
 » contre vous. Sur ces entrefaites, Apagi-
 » Vitel, fils de Vitel-Naganada, un de nos
 » anciens serviteurs, que notre roi avoit pris
 » autrefois à son service, est venu me trouver,
 » et m'a parlé de vous en bons termes. Ce qu'il
 » m'en a dit, m'a fait beaucoup de plaisir. Sou-

» venez-
 » ancien
 » êtes, e
 » parce c
 » nation
 » mais à
 » que vo
 » apaiser,
 » serviteu
 » Ces cons
 » de quel
 » et à cor
 » point vo
 » est néce
 » de tout
 » vous non
 » Il faut au
 » retardem
 » dont il
 » amitié av
 » sions vou
 » à Apa ; i-
 » que vou
 » serez inst
 » sur cela n
 » Il faut qu
 » vaquil av
 » qui vous

» Venez-vous que c'est nous qui vous avons
» anciennement établis dans le pays où vous
» êtes, et qui vous avons donné Pondichery,
» parce qu'il nous paroissoit que vous étiez une
» nation juste, et que vous ne manqueriez ja-
» mais à votre parole. Nous avons aussi pensé
» que vous agiriez de votre part, pour nous
» apaiser, conformément à ce que notre ancien
» serviteur Vitel-Naganada réglera avec vous.
» Ces considérations nous ont engagé à différer
» de quelques jours le départ de notre armée,
» et à commander à tous nos gimildars de ne
» point vous attaquer jusqu'à nouvel ordre. Il
» est nécessaire que vous vous fassiez informer
» de tout ce que nous vous avons écrit, et que
» vous nous envoyiez au plutôt votre réponse.
» Il faut aussi que, sans délai et sans le moindre
» retardement, vous réfléchissiez sur la façon
» dont il vous convient d'en user pour faire
» amitié avec nous, de manière que nous puis-
» sions vous regarder comme stables. J'ai dit
» à Apa-gi-Vitel tout ce dont il est nécessaire
» que vous soyez informé à ce sujet. Vous en
» serez instruit par sa lettre. J'ai aussi expliqué
» sur cela mes intentions à Balogi-Naganada.
» Il faut que vous envoyiez au plutôt votre
» vaquil avec lui, afin de finir incessamment ce
» qui vous regarde, et de convenir de la somme

» que vous nous paierez. Je vous ordonne
» aussi de lui compter sur le champ deux cents
» pagodes, le 12 du mois de Saval. Je n'ai
» autre chose à vous mander. »

Cette lettre du général des Marattes arriva
à Pondichery le 20 janvier 1741, et le lende-
main le gouverneur y fit la réponse suivante :

*Le gouverneur-général de Pondichery, à Ra-
gogi-Boussoula, général de l'armée des Ma-
rattes, Salam.*

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire, et m'en suis fait ex-
» pliquer le contenu. Votre seigneurie me
» marque qu'elle est dans l'intention d'envoyer
» son armée contre nous. Quel sujet avez-vous
» de vous plaindre des Français, et en quelle
» occasion vous ont-ils offensé ? Ils ont au
» contraire conservé jusqu'à présent une re-
» connoissance parfaite des faveurs qu'ils ont
» reçues des princes vos ancêtres ; et quoique
» vous fussiez très éloigné de nous, nous n'a-
» vons jamais discontinué un seul instant d'exé-
» cuter tout ce que nous vous avons promis,
» ayant toujours protégé les gentils et les gens
» de votre nation, qui ont ici leurs temples
» et leur religion, qu'ils exercent avec liberté

ordonne
eux cents
Je n'ai
es arriva
e lende-
suivante :
ry, à Ra-
e des Ma-
n'avez fait
nis fait ex-
neurie me
d'envoyer
avez-vous
en quelle
Ils ont au
nt une re-
qu'ils ont
et quoique
, nous n'a-
stant d'exé-
ns promis,
et les gens
rs temples
avec liberté

» et tranquillité. Votre seigneurie doit aussi
» savoir que nous rendons à chacun la justice
» la plus exacte. On vit dans Pondichery à
» l'abri de toute oppression, et nous serions
» sévèrement punis du roi de France notre
» maître, dont la justice et la puissance sont
» connues par toute la terre, si nous étions
» capables de faire la moindre chose contre ses
» intentions et contre sa gloire. Cela étant ainsi,
» quelle raison votre seigneurie pourroit-elle
» avoir de nous faire la guerre? Que peut-
» elle attendre de nous? La France, notre pa-
» trie, n'a ni or ni argent; celui que nous ap-
» portons dans ce pays pour acheter des mar-
» chandises nous vient d'une terre étrangère;
» on ne tire de la nôtre que du fer et des sol-
» dats, que nous n'employons cependant que
» contre ceux qui nous attaquent injustement.
» Nous souhaitons de tout notre cœur de vivre
» en bonne amitié avec vous, et si nous pou-
» vons vous servir à quelque chose, nous le
» ferons avec plaisir. Vous devez donc regarder
» notre ville comme la vôtre. Si votre seigneu-
» rie veut m'envoyer un passe-port, j'enverrai
» une personne de confiance pour vous saluer
» de ma part; mais dispensez-moi, je vous prie,
» de me servir de l'entremise d'Apagi-Vitel-
» Naganada, qui ne cherche qu'à vous trahir

» et à tromper votre seigneurie. Je prie le
» Tout-Puissant de vous combler de ses fa-
» veurs, et de vous donner la victoire sur tous
» vos ennemis. » A Pondichery, le 21 janvier
1741.

Ces lettres furent suivies de quelques autres. Il y en eut une où le même Ragogi-Boussoula insistoit beaucoup sur ce que les Français, disoit-il, n'avoient été autrefois établis dans l'Inde par le grand Maharaja, roi des Marattes, qu'à condition de lui payer chaque année un tribut, ce qu'ils n'avoient point encore exécuté. Il leur reprochoit aussi l'asile qu'ils avoient donné à la veuve du nabab d'Arcate et à sa famille, après la malheureuse journée du Canamay, et demandoit qu'ils lui livrassent la femme de Chandasaeb avec tous ses trésors, ses pierres et ses effets, menaçant, s'ils s'y refusoient, de les en rendre responsables. Cette lettre fut reçue à Pondichery le 13 février, et le 27 du même mois le gouverneur y répondit, en représentant au général maratte qu'il étoit inoui que ses prédécesseurs fussent conveus de payer le tribut dont il parloit; que jamais il n'en avoit été fait mention; qu'il n'avoit jamais été demandé, qu'il étoit impossible d'en représenter aucuns titres, et qu'il étoit contre la justice de vouloir exiger de lui une chose qui

jusq
gar
aprè
Sabo
disoi
solée
Daou
long-
n'avo
retrai
dans
leur
de l'in
ç'auro
que le
pour y
reste,
ques se
recour
roient
Il ajou
saen, q
chery q
voir sa
puisque
mouven
avoit pa
effets, r

jusque-là n'avoit jamais été en usage. A l'égard de l'asile que la nation avoit accordé, après la bataille du Canamay, à la mère de Sabder-Alikan, à sa femme et à ses enfants, il disoit que l'état déplorable où cette famille désolée s'étoit trouvée réduite par la mort du nabab Daoust-Alikan, et l'amitié qui régnoit depuis long-temps entre ce seigneur et les Français, n'avoient pas permis à ceux-ci de refuser une retraite à des personnes aussi respectables, qui, dans leur malheur, venoient se réfugier dans leur ville; que non-seulement il y auroit eu de l'inhumanité à les refuser, mais encore que ç'auroit été leur faire le plus grand affront, et que les Français n'étoient pas venus aux Indes pour y donner des preuves d'inhumanité; qu'au reste, dans les mêmes circonstances, si quelques seigneurs marattes ou gentils eussent eu recours à leur protection, les Français en auroient usé envers eux avec la même générosité. Il ajoutoit, au sujet de la femme de Chandasæi, que cette dame n'étant venue à Pondichery que par occasion, simplement pour y voir sa mère, et sans aucun dessein de s'y fixer, puisqu'il n'y avoit alors aucune apparence de mouvement du côté de Trichirapali, elle n'y avoit par conséquent apporté avec elle aucuns effets, ni or, ni argent, ni trésor, ni pierre-

ries; que quelques temps après, sa mère étant retournée à Arcate, et elle se disposant de son côté à aller rejoindre son mari, elle avoit appris qu'il y avoit des troubles dans ce pays-là, et que les Marattes y avoient porté la guerre, ce qui lui avoit fait prendre la résolution de rester; qu'en conséquence, la nation lui avoit accordé la protection du pavillon, et qu'après cette démarche, non seulement il étoit contre la raison que les Français la livrassent à ses ennemis, mais que s'ils le faisoient, ce seroit violer les droits de l'hospitalité, qui étoient respectés des peuples même les plus barbares.

Ces lettres ne produisirent rien; les Marattes crurent que leurs menaces auroient plus d'effet s'ils les appuyoient de quelques troupes. Dans cette vue, ils firent un détachement de huit mille chevaux, qui, s'avancant du côté de la mer, se présentèrent le 25 décembre à midi devant Portonovo, à sept lieues au sud de Pondichery. Comme cette place est toute ouverte et sans défense, ils s'en rendirent maîtres sans opposition, et la mirent au pillage à plusieurs reprises. Les loges hollandaises, anglaises et françaises eurent le même sort. Les Marattes enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent de marchandises.

Après cette expédition, ils se replièrent vers

le n
bliss
sud
malg
vane
à une
appr
putèr
offici
même
tant q
pêche
dicher
Trichi
encore
te vien
gouver
étoit u
voir l'e
défend
menace
mandes
sion un
paleme
nadiers
nieur e
par ses
promer

le nord, et allèrent attaquer Gondelour, établissement des Anglais, à quatre lieues au sud de Pondichery, qu'ils pillèrent encore malgré le canon du fort Saint-David. Ils s'avancèrent encore jusqu'au village d'Archiouve, à une lieue et demie de Pondichery, sans oser approcher plus près de la ville. De là, ils députèrent au gouverneur un de leurs principaux officiers pour réitérer leurs menaces et les mêmes demandes qu'ils avoient faites, protestant qu'en cas de refus ils avoient ordre d'empêcher qu'il n'entrât aucuns vivres dans Pondichery, et qu'aussitôt après la réduction de Trichirapali, qui ne pouvoit pas tenir, disoit-il, encore plus de quinze jours, toute l'armée maratte viendrait assiéger la place dans les formes. Le gouverneur reçut poliment cet officier, qui étoit un homme d'esprit et de mérite; il lui fit voir l'état de la ville et de l'artillerie qui la défendoit, et le renvoya sans paroître ému des menaces et sans lui accorder aucune de ses demandes. On ne doit pas oublier à cette occasion un trait dont l'invention fut due principalement à M. de Cossigni, capitaine des grenadiers, dans le régiment de Bretagne, et ingénieur en chef à Pondichery, officier distingué par ses talents et par son mérite. Comme on promenoit leur envoyé autour de la place

pour lui en faire mieux reconnoître les fortifications, plusieurs fougasses, que cet officier avoit fait creuser au dehors de distance en distance, et qu'il avoit fait charger de caisses remplies de masses de pierre, allumées par quelques saucissons qui communiquoient à la ville, vinrent à jouer sur le passage de cet envoyé, emportant avec elles toutes les p'arres et toutes les terres des environs. L'officier maratte fut si effrayé de l'effet de ces fougasses qu'il retourna joindre son détachement, très persuadé que tous les dehors de Pondichery étoient minés, et que s'ils entreprenoient de l'assiéger, ils ne pourroient en approcher sans voir sauter en l'air toute leur cavalerie. Cependant sur les avis que reçut le gouverneur de l'arrivée de quelques partis ennemis qui pilloient Oulgaret et Arian-Coupan, villages appartenant à la Compagnie, distans d'environ une demi-lieue de Pondichery, il fit sortir pour les charger un détachement de deux cents grenadiers et de quelques volontaires, commandés par le même M. de Cossigni. Mais les Marattes les ayant aperçus, et le fort d'Arian-Coupan leur ayant tiré quelques volées de canon, ils se retirèrent. En même temps leur détachement s'éloigna et alla camper à cinq lieues à l'ouest de Pondichery. Quelques jours après,

ils
les
pillé
C
dern
form
pous
faitem
fût ph
bord
tes le
ne po
de la
déterm
un sou
ses dis
chada
notre
de la
insulte
habitan
Chirang
seules
avec le
réussit
Boussou
offrir di
accepta

ils tombèrent sur Conimer et Sadras, où les Hollandais ont des établissements, qu'ils pillèrent.

Cependant Trichirapali étoit réduit aux dernières extrémités. Les Marattes avoient formé devant cette ville quatre attaques qu'ils poussèrent à la sape et avec des galeries parfaitement bien construites; et quoique le siège fût plus long qu'ils ne l'avoient imaginé d'abord, on jugeoit à leurs mouvements et à toutes leurs dispositions qu'ils étoient résolus de ne point partir de là qu'ils ne fussent maîtres de la place. Chandasaeb, de son côté, étoit déterminé à la défendre tant qu'il lui resteroit un souffle de vie. Les Marattes, instruits de ses dispositions, avoient arboré le darmanchada ou pavillon de paix, pour faire connoître aux habitants qu'ils pouvoient sortir de la ville, sans crainte de recevoir aucune insulte. En effet, sur cette assurance tous les habitants sortirent et se retirèrent du côté de Chiranghan. Après leur départ, réduit à ses seules troupes, Chandasaeb voulut entamer avec les Marattes une négociation qui ne lui réussit pas. Il députa pour cela à Ragogi-Boussoula un de ses gens qu'il chargea de lui offrir dix lacs de roupies. Le général maratthe accepta la proposition. « Qu'il paie dix lacs

» de roupies, répondit-il, et qu'il sorte de la
» place; mais s'il veut la conserver et en res-
» ter le maître, nous ne la lui laisserons qu'à
» condition qu'il nous donnera trente laks de
» roupies. »

Cette réponse, apportée à Chandasaeb, ne servit qu'à le confirmer dans la résolution où il étoit de faire la plus longue et la plus vigoureuse résistance qu'il seroit possible. Cependant la place ne pouvoit tenir plus longtemps sans un prompt secours. Instruit de ces dures circonstances, Barasaeb, frère de Chandasaeb, ne perdit point de temps : il rassembla promptement une armée de vingt-cinq mille hommes et une prodigieuse quantité de vivres et de munitions, et se mit en marche pour se jeter dans Trichirapali. Mais les Marattes, qui étoient instruits des besoins de la place, la serroient de si près et en avoient si bien fermé toutes les avenues, que quand il parut, il lui fut impossible d'y pénétrer.

Désespéré d'avoir manqué son coup, et prévoyant tous les malheurs dont sa famille étoit menacée, s'il ne tentoit quelque grand dessein pour dégager son frère, Barasaeb, suivi de ses vingt-cinq mille hommes, osa se présenter devant l'armée formidable des Marattes.

Rag
méri
deux
à lui
ligne
né pa
jours
nier.
gols f
rattes
grand
tôt qu
sorti d
son, vo
considé
voit se
son côt
résolu
qu'au b
Baras
mais tou
frère, tr
armée,
cœur, sa
sa valen
vre. Ils r
après av
grande p

Ragogi-Boussoula, quoique frappé de la témérité et touché en même temps de la grandeur d'ame de ce seigneur qui venoit se livrer à lui en désespéré, sortit cependant de ses lignes, et accepta la bataille après avoir donné partout des ordres exprès de ménager les jours de Barasaeb et de le lui amener prisonnier. Les deux armées se choquèrent. Les Mogols fondirent comme des furieux sur les Marattes; mais ils furent bientôt accablés par le grand nombre de ces derniers. Ce ne fut bientôt qu'une déroute. Chandasaeb, qui étoit sorti de Trichirapali avec l'élite de sa garnison, voyant l'armée de son frère en fuite, et considérant qu'avec sa petite troupe il ne pouvoit se flatter de faire pencher la victoire de son côté, se retira en bon ordre dans sa place, résolu plus que jamais de s'y défendre jusqu'au bout et de s'enterrer sous ses ruines.

Barasaeb, au désespoir de ces contre-temps, mais toujours animé du désir de secourir son frère, traînant après lui les débris de sa petite armée, fit aussi sa retraite, la rage dans le cœur, sans que les Marattes, qui connoissoient sa valeur, eussent la hardiesse de le poursuivre. Ils rentrèrent dans leurs lignes. Pour lui, après avoir rassemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette

troupe consternée; et, ce qu'on aura peine à croire, il entreprit de persuader à ces hommes échappés à peine à l'épée du vainqueur, la nécessité de mourir avec honneur en se sacrifiant pour leur patrie, ou de mettre par leur valeur leurs femmes et leur enfants, leurs princes et leurs fortunes, à couvert des insultes de leurs ennemis.

La langue indoustane est forte et mâle, et les Mogols sont naturellement éloquents; Barasaeb réussit auprès de ses soldats au-delà de ses espérances. De sept mille hommes qui lui étoient demeurés fidèles et qui l'écoutoient, quatre mille s'écrièrent tout d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur brave général, ou pénétrer dans Trichirapali. Barasaeb n'eut garde de laisser refroidir le zèle de sa petite troupe; il crut même pouvoir, dans l'ardeur qui l'animoit, la porter jusqu'à la férocité. Non content d'avoir convaincu ces hommes, auparavant si foibles, de la nécessité de mourir, il entreprit de leur prouver que pour aller plus courageusement à la mort, ils devoient eux-mêmes sacrifier leurs femmes, afin de les soustraire aux insultes des Marattes, qui les couvriroient d'infamie.

Que ne peut sur les esprits la force du discours, lorsqu'il est manié par un homme

adro
et q
préj
prop
roles
de to
gle,
sein.
reur
tourn
l'exem
femme
Apr
distrib
mit en
quantit
dre les
un fur
sembla
donno
voir un
rage se
nemi d
les Mar
les Mo
victime
force d
ressent

adroit, aimé, qui parle au nom de la patrie, et qui a affaire à des peuples esclaves de leurs préjugés ! Pour persuader ses soldats par son propre exemple plus encore que par ses paroles, Barasaeb fit venir sa femme, et à la vue de toute sa troupe, saisi d'une fureur aveugle, il lui plongea un poignard dans le sein. Tous les assistants furent frappés d'horreur à la vue de ce cruel spectacle; tous détournèrent leurs regards, mais tous suivirent l'exemple de leur chef, et sacrifièrent leurs femmes.

Après cette exécution barbare, Barasaeb fit distribuer du bangué à toute sa troupe, et se mit en marche, traînant après lui une certaine quantité de sacs de riz. Il ne tarda pas à rejoindre les Marattes, sur lesquels il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord terrible : semblables à des lions en fureur, les Mogols donnoient mille morts avant que d'en recevoir une. Ils eussent été vainqueurs, si le courage seul étoit suffisant pour détruire un ennemi de beaucoup supérieur en forces. Mais les Marattes étoient en si grand nombre, que les Mogols, malgré leurs efforts étonnants, victimes de leur propre bravoure, et lassés à force de vaincre, furent bientôt immolés au ressentiment de leurs ennemis. Tous furent

égorgés et passés au fil de l'épée. Barasaeb lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, refusa la vie qu'on lui offrit vingt fois et ne cessa de tuer que quand les forces lui manquèrent. Ragogi-Boussoula avoit donné des ordres précis de l'épargner. Mais les soldats furieux de se voir massacrer par un prince qui refusoit de céder au plus grand nombre, pour mettre leur propre vie à couvert, furent obligés de tirer sur lui, et ne cessèrent que lorsqu'ils le virent tomber percé de vingt-deux blessures.

Après le combat, Ragogi-Boussoula fit chercher le corps de Barasaeb qu'il croyoit mort. On le trouva qui respiroit encore, mais qui ne pouvoit se soutenir. On l'apporta avec les plus grandes précautions au général maratte, qui, le voyant en cet état, ne put s'empêcher de verser des larmes, et lui adressant la parole d'un ton plein d'affection et de bonté : « Ah ! Barasaeb, lui dit-il, pourquoi » t'es-tu ainsi immolé toi-même à ta propre » fureur ? Pourquoi n'as-tu pas assez bien pré- » sumé de ton ennemi pour le croire aussi gé- » néreux que toi ? Il vouloit être ton ami, et » connoissant ta bravoure et les vertus de ton » frère, il pouvoit te le rendre, et lui rendre » en même temps ses états. Toi-même tu l'as

» per
» à l
» pou
» d'én
Bar
répon
Il aura
parler
rir. Il
Voyan
arracha
la tête,
le mom
cérème
faire u
son cor
mettre
frère.

Chan
qu'il ai
dre la v
courage
qui lui fi
mettre la
sonnier d
Trichira
Il propos
la liberté

» perdu , et tu as forcé mes gens à te sacrifier
» à leur sûreté. Vis du moins actuellement
» pour éprouver si les Marattes sont capables
» d'être vertueux. »

Barasaeb avoit encore assez de force pour répondre ; mais il étoit trop fier pour le faire. Il auroit cru demander grâce s'il eût daigné parler à son ennemi, et il ne vouloit que mourir. Il ne chercha qu'à précipiter sa mort. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes ses armes, il arracha lui-même une flèche qu'il avoit dans la tête, et le fit avec tant de violence, que dans le moment même il expira. Ragogi pleura sincèrement sa perte ; il avoit moins compté en faire un prisonnier qu'un ami. Il fit couvrir son corps des plus riches étoffes, et l'ayant fait mettre dans un palanquin, il le renvoya à son frère.

Chandasaeb, frappé de la mort d'un frère qu'il aimoit tendrement et qui venoit de perdre la vie pour le secourir, tomba dans le découragement et dans une espèce d'insensibilité, qui lui fit prendre deux jours après le parti de remettre la place aux Marattes et de se rendre prisonnier de guerre. Le général maratthe entra dans Trichirapali, d'où il enleva toutes les richesses. Il proposa aussi au prince mogol de lui rendre la liberté moyennant une grosse rançon. Mais

il demandoit des sommes si exorbitantes, que Chandasaeb, qui se sentoit hors d'état d'y satisfaire, préfera le suivre, dans l'espérance qu'avec le temps il rabattroit de ses prétentions. Après avoir mis garnison dans Trichirapali, Ragogi-Boussoula sortit des provinces de Chandasaeb, traînant après lui son prisonnier, et se retira dans le Malabar. Avant son départ, ce général avoit tenu un grand conseil pour délibérer de quel côté il marcheroit. Plusieurs opinèrent pour aller attaquer les établissemens que les Européens ont le long de la côte de Coromandel. Ragogi fut d'un avis contraire; mais, parce qu'il avoit publié fort haut qu'après la prise de Trichirapali, ils iroient assiéger Pondichery, ils crurent, pour garder les bienséances, devoir observer quelques formalités avant que de paroître vouloir se désister de cette entreprise. Dans cette vue, ils firent entrer dans leur assemblée les deux députés que le gouverneur de Pondichery avoit envoyés vers eux, et qui y étoient toujours demeurés depuis; et ceux-ci leur ayant représenté en plein conseil, ce qu'ils avoient déjà dit à chacun d'eux en particulier pour les détourner de ce dessein, ils parurent se rendre à leurs raisons. Il fut décidé que non seulement les Marattes renonceroient à leurs prétentions à cet égard, mais

même
dérat
au go
déput
trois
où il
quelqu
aller j
bruit d
regagn
Cett
gique
seigneu
rendre
Velour.
excita so
rance de
du Carn
saeb, se
à partir
de Nisan
ment les
présenta
Carnate,
marcher
Nisam
occasion
connu d

même qu'ils enverroient un homme de considération à Pondichery porter un riche serpeau au gouverneur et lui demander son amitié. Ce député partit deux jours après accompagné de trois cents cavaliers, et se rendit à Pondichery où il fut parfaitement bien reçu. Il y séjourna quelques jours, après quoi il en partit pour aller joindre l'armée des Marattes, qui, sur le bruit d'une révolution arrivée dans le Carnate, regagnoient leur pays à grandes journées.

Cette révolution fut causée par la mort tragique de Sabder-Alikan, nabab d'Arcate. Ce seigneur fut massacré dans une visite qu'il alla rendre à une de ses sœurs mariée au nabab de Velour. On dit que ce fut cette sœur même qui excita son mari à le faire assassiner, dans l'espérance de pouvoir par sa mort monter sur le trône du Carnate. Cet horrible attentat engagea Imma-saeb, seigneur more, parent de Chandasaeb, à partir sur le champ pour se rendre à la cour de Nisam-Moulouk. Il lui représenta si vivement les avantages qu'il pouvoit tirer en se présentant avec son armée dans le royaume de Carnate, que ce général ne balança point à faire marcher ses troupes de ce côté-là.

Nisam-Moulouk, dont on aura encore occasion de parler dans la suite, est plus connu dans quelques auteurs sous le nom

d'Azéfiâ. C'étoit sans contredit le seigneur le plus puissant de tout l'empire. Il étoit généralissime des armées du Grand-Mogol, dans tous les pays de la partie du sud. Mahamet-Schia, père de l'empereur régnant, lui avoit donné sa nièce en mariage, l'avoit fait viceroi des deux royaumes de Golconde et d'Aureng-Abad, et lui avoit soumis tous les nababs de la presque île occidentale, depuis Surate jusqu'au cap Comorin.

Suivant les observations faites à son armée, lorsqu'elle entra dans le Carnate, elle étoit composée de soixante et dix mille cavaliers bien montés, de deux cent mille hommes d'infanterie, et de quinze mille Marattes. Elle avoit avec elle deux milliers, cinq cents pièces de canon, dont les grandes étoient traînées par des éléphants, et les petites par des bœufs. Toute cette artillerie étoit distribuée à la tête, au centre et sur les ailes du camp. Trente petites pièces accompagnoient la tente du général. On comptoit, dans cette armée, douze cents éléphants, dont mille servoient à l'artillerie et au bagage; le reste étoit destiné au service de Nisam, de son fils et de leurs femmes. Il y avoit aussi cinquante chameaux chargés de gargousses et de cartouches, et un nombre presque infini de

bœufs
de mo
de char
nées d'
jours b
Nisan
jour. Il
lorsqu'il
phant p
duquel
caïman,
marque
accordée
dard gar
blanc, et
une main
sa suite
d'ordre.
loient ju
annoncer
fut choq
» nababs
» rien! C
» vite! Po
» qu'un.
être le se
Aussi tous
nés; et de

bœufs, de vaches, de buffles de chameaux et de moutons, avec une quantité prodigieuse de charrettes à quatre roues, qu'on avoit amenées d'Aureng-Abad. Les bazards étoient toujours bien fournis de toute sorte de légumes.

Nisam dépensoit cent mille roupies par jour. Il étoit suivi de quarante gémidars; et lorsqu'il marchoit, il étoit précédé d'un éléphant portant une espèce de bâton, au bout duquel paroissoit une tête de crocodile ou caïman, dorée et la gueule ouverte. C'étoit une marque de dignité que l'Empereur lui avoit accordée. Un autre éléphant portoit un étendard garni au bout d'une queue de cheval blanc, et qui représentoit un croissant, avec une main armée d'un sabre. Il avoit aussi à sa suite cinq cents *chopdars* ou porteurs d'ordre. Tous les seigneurs du pays qui vouloient lui rendre visite, se faisoient d'abord annoncer par leur titre de *nabab*. Nisam en fut choqué. « Quoi ! dit-il, il y a dix-huit » nababs dans cette province, et je n'en sais » rien ! Certes, les titres se multiplient bien » vite ! Pour moi, je croyois qu'il n'y en avoit » qu'un. » Il parloit ainsi, parce qu'il croyoit être le seul qui eût droit de porter ce nom. Aussi tous ces titres furent-ils bientôt supprimés; et deux nababs s'étant encore fait annon-

car sous ce nom, furent bâtonnés par les chopdars. Quand quelque seigneur se présentoit, ceux-ci, pour l'introduire, ne se servoient plus que de ces termes : « Votre esclave un tel » demande à vous parler. » Le seigneur admis auprès de Nisam, se tenoit éloigné et debout en sa présence, à moins que voulant le favoriser, celui-ci ne lui fit signe de s'asseoir. Tous ses gémidars et autres officiers étoient aussi debout derrière lui dans le respect et dans le silence. Il ne leur parloit qu'en peu de mots, et ils lui répondoient toujours humblement et en s'inclinant. Il aimoit fort les Européens auxquels il parloit avec amitié, et avoit sur tout une affection particulière pour la nation française.

Il y avoit dans les marches d'armée une distance de près de cent pas entre Nisam et Nazerzingue son fils, qui portoit une chaîne de fer en signe de sa captivité; car il s'étoit révolté contre son père, qui l'avoit fait prisonnier dans une bataille. Les femmes étoient tout à fait derrière, escortées d'un détachement considérable de cavalerie, et elles chantoient les louanges de Nisam.

Son arrivée rétablit la tranquillité dans le Carnate. Il avoit commencé par le siège de Trichirapali, qu'il avoit investi le 2 août 1743,

et qu'
Abdo
charg
n'emp
Après
Marat
Nisam
départ
et de l
neveu
alors A
pour
prince
verdika
fils Naz
ment l'
donna à
pen.

Aussi
sion des
il pensa
qu'à les
insatiabl
bien ave
tout le r
jeune pri
gneur m
pagné de

et qui lui fut rendu le 25 du même mois. Coja Abdoulakan, ami intime de ce général, fut chargé de la conduite de ce siège, auquel on n'employa que des troupes de la province. Après avoir retiré cette place des mains des Marattes, et en avoir ainsi purgé le pays, Nisam ne pensa plus qu'au retour. Avant son départ, il confirma le gouvernement d'Arcate et de Maduré au fils du nabab Sabder-Alikan, neveu de Chandasaeb. Mais, comme il n'étoit alors âgé que de huit à neuf ans, il nomma pour régent, pendant la minorité du jeune prince, un soubdar de sa suite, appelé Anaverdikam, qui avoit été gouverneur de son fils Nazerzingue. Nisam lui recommanda fortement l'éducation du jeune nabab, qu'il abandonna à ses soins et à ceux du nabab de Caccapen.

Aussitôt qu'Anaverdikam se vit en possession des états qui venoient de lui être confiés, il pensa moins à les gouverner avec équité, qu'à les piller et à s'enrichir; son avarice étoit insatiable. Il paroissoit d'ailleurs en user fort bien avec le jeune nabab, qu'il traitoit avec tout le respect possible. Sur ces entrefaites, ce jeune prince ayant été prié aux noces d'un seigneur mort de ses parents, s'y rendit accompagné de ses deux gouverneurs, et du fils du

nabab de Carapen, qui étoit à peu près du même âge. Le nabab de Velourqui, après avoir fait assassiner son beau-frère, ne cherchoit qu'une occasion favorable pour achever d'éteindre cette famille, laquelle par l'absence de Chandasaheb étoit réduite à ce jeune prince, et envahir sa succession, crut pouvoir profiter de celle-ci. A force de promesses et de présents, il gagna douze soldats patanes, qui, après avoir pris du bangue, entrèrent dans l'appartement où étoient les nababs, tuèrent les deux jeunes princes de peur de se tromper, et blessèrent à mort le nabab de Carapen. Nisam-Moulouck, instruit de la mort de ce dernier, donna, de sa propre autorité, le gouvernement d'Arcate et de Maduré à Anaverdikam, nomma Mafouskam, son fils aîné, nabab, avec droit de survivance, et fit soubdar le cadet, Mahmet-Alikan. Anaverdikam retint l'aîné auprès de lui, pour l'aider dans le gouvernement des affaires du Carnate et de Tanjaour, et donna au cadet le commandement de Trichirapali et du Maduré. Plusieurs des gouverneurs des meilleures places du pays, indignés de se voir commandés par ce nouveau nabab, refusèrent de le reconnoître, secouèrent le joug, et s'établirent en petits souverains chacun dans son gouvernement. En

même
colère
direct
au no
belles
d'Arc
Pondic
lieues
en œu
qu'il v
crime
toit pa
il prit l
Il éto
ménage
côte de
qui aya
tection
par la s
susciter
d'abord
chery,
verneur
il vint lu
de naba
bas, ven
le Grand
vices qu

même temps, pour ne pas attirer sur eux la colère de Nisam-Moulouk, ils lui envoyèrent directement les sommes qu'ils devoient payer au nabab. Du nombre de ces gouverneurs rebelles furent, celui de Velour, à six lieues d'Arcate; celui de Valdaour, à trois lieues de Pondichery; et celui de Sermonkoul, à sept lieues de la même ville. Anaverdikam mit tout en œuvre pour les ramener à lui; mais lorsqu'il vit que Nisam ne leur faisoit point un crime de leur révolte, comme lui-même n'étoit pas en état de les réduire par la force, il prit le parti de les laisser tranquilles.

Il étoit dans l'intérêt du nouveau nabab de ménager les nations européennes établies à la côte de Coromandel, surtout les Français, qui ayant donné retraite et accordé leur protection à la famille de Chandasaeb, pouvoient par la suite lui donner de l'embarras, et lui susciter des affaires assez fâcheuses. Il envoya d'abord une magnifique ambassade à Pondichery, avec de grands présents pour le gouverneur, M. Dupleix, et peu de temps après, il vint lui-même lui rendre sa visite en qualité de nabab. M. Dupleix, comme on le dira plus bas, venoit d'être honoré du même titre par le Grand Mogol, en considération des services qu'il avoit rendus à la nation mogole

dans le Gange, pendant qu'il étoit gouverneur de Chandernagor; et cette dignité lui venant de l'Empereur lui-même, lui donnoit le pas sur Anaverdikam, qui ne la tenoit que de Niskani. Cependant comme ces seigneurs mogols sont en état de faire beaucoup de mal, les gouverneurs européens sont forcés de les ménager, de se relâcher un peu de leurs droits en leur faveur, et de les attirer à eux par des présents et par les grands honneurs qu'ils leur font rendre. Ce fut la conduite que tint M. Duplex à l'égard d'Anaverdikam. Ce nabab en parut extrêmement satisfait. Il jura une amitié constante pour la nation française, demanda qu'elle tint toujours auprès de lui un agent, et refusa de se prêter aux empressements des Anglais qui le sollicitoient vivement de les honorer de sa visite. La suite démentit bien de si beaux sentiments. Une liaison intime avec les Français n'offroit à l'insatiable avidité du nabab que de légers présents, beaucoup d'honneurs, et plus d'amitié. Les Anglais au contraire lui donnèrent beaucoup d'argent, et lui en promettoient encore davantage; rien ne leur coûtoit pour l'attirer à leur parti. La nation française a tenu dans ces circonstances une conduite toute différente.

Tel étoit l'état des affaires de ce côté-là,

lorsque
les
seml
tralit
tifs q
lemen
la neu
avoien
mer,
terre.
alors
ces ho
torité
domain
tion à
égard,
glais av
due aux
aussitôt
emparé
abandon
avoir la
sembler
un horr
au gouv
pleines d
son ind
cette pl

lorsque la guerre s'allumant en Europe entre les Français et les Anglais, les deux nations semblèrent cependant vouloir établir une neutralité dans les Indes. Quels que soient les motifs qui empêchèrent de suivre ce système également avantageux à l'une et à l'autre nation, la neutralité n'eut point lieu. Les Anglais, qui avoient commencé les premières hostilités sur mer, firent aussi les premières insultes sur terre. Le gouverneur de Pondichery s'adressa alors au nabab d'Arcate pour se plaindre de ces hostilités et l'engager à interposer son autorité pour les arrêter dans l'étendue de son domaine. Mais Anaverdikam fit peu d'attention à ses représentations, n'y eut aucun égard, et montra bientôt que l'argent des Anglais avoit plus d'empire sur lui, que la foi due aux traités les plus solennels. En effet, aussitôt que M. de la Bourdonnais, qui s'étoit emparé de Madras le 21 septembre 1746, l'eut abandonné le 21 octobre suivant, après y avoir laissé une modique garnison, pour rassembler les débris de son escadre dispersée par un horrible coup de vent, ce nabab écrivit au gouverneur français de Madras des lettres pleines de rodomontades, le menaçant de toute son indignation, s'il ne rendoit au plutôt cette place. Ces lettres furent envoyées à

M. Dupleix, sur lequel elles ne produisirent d'autre effet que de l'engager à se tenir sur ses gardes, et à envoyer ordre à Madras de se préparer à une vigoureuse défense.

M. de Kerjean, son neveu, fut la première victime de l'avarice et de la mauvaise humeur d'Anavardikam. Le gouverneur français de Madras l'ayant envoyé pour répéter le fils du major général qu'un petit gouverneur more avoit arrêté prisonnier sur la route de Pondichery, il eut le malheur d'être rencontré par un détachement de l'armée du nabab, qui, après mille mauvais traitements, lui annonça qu'il étoit son prisonnier, ainsi qu'un conseiller du conseil souverain, qu'on lui avoit donné pour collègue. Quelques jours après, Mafouskan, fils aîné du nabab, parut à la tête de huit à dix mille hommes, dont quatre mille étoient de cavalerie. M. de Kerjean fut d'abord présenté à ce seigneur, qui, l'ayant reconnu pour l'avoir vu auprès de M. Dupleix, lui fit beaucoup d'amitiés, sans cependant vouloir jamais entendre à lui rendre la liberté. Il proposa à ses deux prisonniers de traiter avec lui de la reddition de Madras; mais sur ce qu'ils lui représentèrent qu'il falloit pour cela s'adresser au gouverneur de Pondichery, il résolut de continuer sa route, marchant

vers
siège.

M.

à ne p
ordre
de sa
de les
logés
Capuci
au lieu
M. de la
peu au
ses guid
Les Mo
pareille
en désor
entendir
qu'il ne
partoit d
de mettr
conduire
cavalerie
l'arméesu
artillerie
détachem
ne jugère
nemi au-c
rentèrent

vers Madras, dont il entreprit de faire le siège.

M. Dupleix voyant l'obstination des Mores à ne point rendre les deux prisonniers, envoya ordre au gouverneur de Madras de faire sortir de sa place un fort détachement pour tenter de les enlever, s'il étoit possible. Ils étoient logés dans une maison de campagne des Capucins, à la tête de l'armée du nabab. Mais, au lieu de marcher droit vers cet endroit, M. de la Tour, qui commandoit ce détachement, peu au fait du local de Madras, et trompé par ses guides, donna précisément au corps d'armée. Les Mores, qui ne s'attendoient point à une pareille sortie, prirent l'épouvante et se mirent en désordre au premier coup de canon qu'ils entendirent tirer. Mafouskan lui-même voyant qu'il ne pouvoit résister au feu supérieur qui partoît de la petite troupe, après avoir ordonné de mettre les prisonniers en sûreté et de les conduire à Arcate, se mit à la tête de sa cavalerie, et s'enfuit à toute bride; le reste de l'armée suivit son général, abandonnant bagage, artillerie et munitions. Les Français dont le détachement n'étoit que de trois cents hommes, ne jugèrent pas à propos de poursuivre l'ennemi au-delà de son camp, qu'ils pillèrent. Ils rentrèrent ensuite dans Madras, emmenant

avec eux grand nombre de chevaux, de bœufs et de chameaux qu'ils avoient pris. M. de la Tour enleva aux Mores deux drapeaux et quelques pièces de canon qu'il fit enclouer et jeter dans des puits, parce qu'elles ne méritoient pas d'être traînées dans la ville.

Malgré cet échec, le fils du nabab ne se rebuts pas, et pour ne plus être surpris, il se jeta dans Saint-Thomé, qui n'est éloigné de Madras que de trois quarts de lieue. De là, la cavalerie faisoit des courses jusque sous les murs de cette ville, et les partis détachés de son armée couroient la campagne, et maltraitoient tout ce qu'ils rencontroient de Malabares au service des Français. Ils ne traitoient pas mieux les habitants portugais de la ville de Saint-Thomé, ni même les missionnaires. Plusieurs d'entre eux moururent en prison. Le capitaine commandant eut le même sort.

M. Duplex jugea qu'il étoit à propos d'arrêter ces courses et ces entreprises des Mores. Pour cela, il tira de la garnison de Pondichery trois cent cinquante hommes de troupes réglées, cent matelots et deux cents Cipayes, troupes du pays, dont il donna le commandement à M. Paradis, ingénieur en chef de cette ville, pour aller relever la garnison de Madras, dont il n'étoit pas content. Cette petite

trou
lors
s'éto
trava
Sur c
gouve
de l'h
des M
place
l'ennen
taquer
sa lettr
même c
partir a
avis, M
détache
vec sa p
d'attaqu
imaginé
à Saint-T
point l'o
Cepen
côté de
soir, il a
fit prend
qu'elle f
et sur les
marche.

troupe marchoit vers le lieu de sa destination, lorsque M. Paradis apprit que les Mores, qui s'étoient saisis de la ville de Saint-Thomas, travailloient à la fermer d'une forte palissade. Sur cette nouvelle, il écrivit à M. Barthelemi, gouverneur de Madras, pour lui donner avis de l'heure à laquelle il arriveroit en présence des Mores, le priant de faire sortir de sa place un fort détachement, afin de prendre l'ennemi en queue, en même temps qu'il l'attaqueroit de front; et parce qu'il craignoit que sa lettre ne fût interceptée, il lui manda la même chose par plusieurs courriers qu'il fit partir successivement. En conséquence de cet avis, M. Barthelemi commanda d'abord le détachement; mais soit qu'il ne crût pas qu'avec sa petite troupe M. Paradis osât hasarder d'attaquer sept à huit mille hommes, soit qu'il imaginât qu'il n'étoit pas possible qu'il arrivât à Saint-Thomas à l'heure marquée, il ne donna point l'ordre de sortir de la place.

Cependant M. Paradis avançoit toujours du côté de Saint-Thomas. Sur les huit heures du soir, il arriva à deux lieues des Mores. Là, il fit prendre un peu de repos à sa troupe, afin qu'elle fût en état de combattre le lendemain, et sur les trois heures du matin il se remit en marche. Ses espions vinrent l'avertir que les

Mores étoient informés de son arrivée, et qu'ils l'attendoient en bataille dans les rues de la ville. Sur cet avis, il fit faire halte à sa troupe, afin d'encourager ses soldats par un petit discours qu'il leur fit, après quoi il continua sa marche. Les Français arrivèrent à Saint-Thomé le lendemain à la pointe du jour. M. Paradis s'étant aperçu, malgré le peu de clarté qu'il faisoit alors, que l'enceinte de la palissade n'étoit point achevée, et qu'il restoit une brèche de près de vingt toises, il ne balança point à faire son attaque de ce côté là. Il forma sa troupe sur la largeur de la brèche, et fondit par là sur les Mores. Ceux-ci firent ferme d'abord, et soutinrent bravement les trois premières décharges; mais à la quatrième, les soldats français ayant mis la baïonnette au bout du fusil, l'épouvante se répandit dans les bataillons et les escadrons ennemis. Ils s'ébranlent, ils plient, ils se rompent enfin et fuient en désordre. Animés par la lâcheté des Mores, les Français poursuivent les fuyards l'épée dans les reins, taillent en pièces tout ce qui se présente, et se rendent maîtres de trois pièces de canon qu'ils abandonnèrent, parce qu'ils ne pouvoient s'en servir. Comme les rues de Saint-Thomé sont fort étroites, les chevaux et les hommes s'embarrassoient dans

leur fu
les enn
dant en
rien ne
donze l
vainque
tout ce
butin fu
de bête
cents bo
drapeau
marchan
pendant
sibles po
les fuyar
céder au
risques s
et s'enfu
ne se cru
lui et les
Il vomit
son armé
quelque
Le bre
parvenu
nut la fa
couroien
chery. A

leur fuite. Il s'en fit un carnage affreux. Enfin, les ennemis gagnèrent la plaine, et appréhendant encore quelque sortie du côté de Madras, rien ne put les arrêter. Ils coururent pendant douze lieues, abandonnant à la discrétion du vainqueur bagages, munitions, et généralement tout ce qu'ils avoient dans Saint-Thomé. Le butin fut considérable. On prit grand nombre de bêtes de charge, soixante chameaux, six cents bœufs, près de cents chevaux, tous les drapeaux des Mores et une grande quantité de marchandises. Après avoir fait inutilement pendant quelque temps tous les efforts possibles pour rallier ses troupes, emporté par les fuyards, Masouskan lui-même fut obligé de céder au torrent; et, comme il couroit trop de risques sur son éléphant, il monta à cheval, et s'enfuit encore une fois à toutes jambes. Il ne se crut en sûreté que quand il eut mis entre lui et les Français une distance de douze lieues. Il voyoit en fuyant mille imprécations contre son armée, déchira ses vêtements, et prit pour quelque temps l'habit de fakir.

Le bruit de l'arrivée de M. Paradis étant parvenu jusqu'à Madras, M. Barthelemi connut la faute qu'il avoit faite, et le danger que couroient les troupes qui venoient de Pondichery. Aussitôt il fit sortir le détachement qu'il

avoit commandé pour les soutenir. Il arriva à Saint-Thomé au moment que les Français, sûrs de leur victoire, se préparoient à marcher vers Madras. M. Paradis fit entrer ce détachement dans Saint-Thomé, et lui donna ordre d'en enlever le butin que les soldats étoient obligés d'abandonner.

La troupe victorieuse ne poursuivit point l'ennemi au-delà de la ville. Elle entra dans Madras en triomphe. Ceux des soldats qui n'avoient pu enlever des chevaux, étoient montés sur des chameaux ou sur des bœufs, et presque tous étoient revêtus des habits qu'ils avoient enlevés sur les Mores. Ceux-ci perdirent à cette action près de cinq cents hommes et eurent presque autant de blessés. Les Français n'y eurent que deux soldats blessés légèrement.

Malgré ses pertes réitérées, Mafouskan ne laissa pas d'aller au secours des Anglais à Goudelour, lorsque les Français firent le siège de cette place. Il y fut encore battu en plusieurs rencontres. Enfin M. Dupleix ayant trouvé moyen de mettre dans ses intérêts son frère Mahmet-Alikan en semant la discorde entre les deux frères, obligea l'aîné à lui demander la paix. Mafouskan se rendit pour cela à Pondichery au commencement de l'année 1747; il

ysigna
la nation
jour de
qu'il y a
à son ca
lieu d'all
le vieux
Il quitta
son turb
avoit ab
Trichira
battu pa
de faire
Mahmet
qu'il avo
père, qu
faite à so

Les A
cette gu
les Franç
leur faiso
missent e
parti. Ma
dupes de
séduire p
pondiren
d'affaire
étoient tr

Il signa le traité et jura une union constante avec la nation française. Il en partit le troisième jour de son arrivée, très satisfait des honneurs qu'il y avoit reçus du gouverneur, et se rendit à son camp où il licencia son armée. De là, au lieu d'aller joindre son père à Arcate, comme le vieux Anavérakam l'en sollicitoit vivement, il quitta ses vêtements, sa robe, ses armes et son turban, reprenant l'habit de fakir qu'il avoit abandonné; il courut se cacher dans Trichirapali, honteux d'avoir toujours été battu par les Français, et de s'être vu obligé de faire une paix qui ne lui étoit pas honorable. Mahmet-Alikan licencia pareillement les troupes qu'il avoit levées, et se rendit auprès de son père, qui parut oublier la trahison qu'il avoit faite à son frère.

Les Anglais étoient au désespoir de voir cette guerre si heureusement terminée pour les Français. La gloire qu'ils avoient acquise leur faisoit ombrage. Il n'y eut rien qu'ils ne missent en œuvre pour attirer les Mogols à leur parti. Mais ceux-ci n'eurent garde d'être les dupes de leurs suggestions, ni de se laisser séduire par leurs vaines promesses. Ils leur répondirent nettement qu'ils pouvoient se tirer d'affaire comme ils l'entendroient, et qu'ils étoient très-résolus de ne plus rien faire pour

eux. La nouvelle de la prise de Madras et des victoires remportées par les Français sur le nabab d'Arcate, s'étoit répandue dans tout l'Indoustan. Elle avoit pénétré non seulement chez les Marattes, mais encore à la cour de Nisam-Moulouk qui en avoit informé le Grand-Mogol, et elle avoit attiré à M. Dupleix des lettres de compliment et de félicitation de la part de presque tous les princes et seigneurs de l'Inde. Voici celle que Ragogi-Boussoula lui écrivit à cette occasion.

Ragogi-Boussoula, général de l'armée des Marattes, à M. Dupleix, gouverneur de Pondichery.

« Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai
 » ressentie, lorsque j'ai appris la nouvelle de
 » la prise de Madras, et que les Français s'en
 » étoient rendus maîtres. Agréez donc le com-
 » pliment que je vous en fais en mon particu-
 » lier, et qui part de l'endroit le plus sensible
 » de mon cœur. J'ai appris en même temps que
 » les soubdars du Carnate s'étoient joints ensem-
 » ble, et ayant rassemblé leurs armées comme
 » des troupeaux de moutons, avoient en l'au-
 » dace de vous déclarer la guerre; mais qu'une
 » poignée de vos valeureux Français, braves

» comme des lions, leur ont livré bataille aux
» environs de Méliapour, les ont battus, leur
» ont pris leurs drapeaux, beaucoup de leurs
» chevaux et autres instruments de guerre,
» les ont fait fuir jusqu'à Angyvarem, l'épou-
» vante s'étant mise dans leur armée, ainsi
» qu'elle se met dans un troupeau de montons,
» lorsque quelque loup entre dans une ber-
» gerie. Je vous assure que cette nouvelle m'a
» fait un plaisir des plus grands que j'aie res-
» sentis de mes jours. Je ne puis assez vous
» marquer la joie que cela m'a causé; je vous
» en fais mille et mille fois mon compliment.

» Le soleil éclaire le monde depuis son le-
» ver jusqu'à son coucher, et lorsqu'une fois
» sa clarté est passée, on n'y pense et l'on n'en
» parle plus. Il n'en est pas de même de la lu-
» mière que répand dans le monde votre bra-
» voure et le renom que vous vous êtes acquis
» par tant d'exploits : on ne cesse jamais d'en
» parler ; nuit et jour ils sont présents à l'es-
» prit. Le bruit de vos victoires est tellement
» répandu dans toutes ces côtes et ailleurs, que
» tous vos ennemis, de quelque nation qu'ils
» puissent être, en sont consternés. C'est de
» quoi vous pouvez être assuré. Tout l'Indous-
» tan retentit de ce bruit. Notre roi Savon-Raja
» ayant appris toutes ces nouvelles, vous a

» donné des louanges inexprimables, et ne parle
 » qu'avec admiration de votre nation. Chan-
 » dasab m'a toujours parlé très-avantageuse-
 » ment de vous; mais vos derniers exploits
 » ont fait plus d'impression sur moi que tout
 » ce qu'il m'en avoit dit; c'est pourquoi je vous
 » demande votre amitié, et vous fais savoir en
 » même temps que notre puissant monarque
 » voulant que son pavillon soit replanté dans
 » tous les endroits où il battoit ci-devant, et
 » que les Mores nos ennemis nous ont en-
 » levés, m'a ordonné de me transporter de vos
 » côtés. Dans peu je compte mettre ses ordres
 » à exécution. Aussitôt que je serai arrivé, je
 » ne manquerai pas de vous en donner avis et
 » de m'aboucher avec vous; car je vous dirai
 » que j'ai bien des choses à vous communi-
 » quer touchant les intentions de mon puis-
 » sant roi. Si vous voulez vous joindre à moi,
 » c'est-à-dire, vos forces aux miennes, nous
 » ferons des choses dont on ne pourra s'em-
 » pêcher de parler éternellement. Geréran-
 » Pandet, mon procureur, qui est auprès de
 » vous, vous dira le reste. Il est instruit de mes
 » intentions. Je vous souhaite toujours beau-
 » coup de réussite dans toutes vos entreprises,
 » et un enchaînement de victoires qui ne puisse
 » jamais finir, etc. »

L'ho-
 niers à
 gain ne
 féliciter
 d'honor
 sa femme
 On ne r
 que tou
 divers en
 ennuyer
 qui disen
 La rép
 son plus
 la paix qu
 seroit de
 bab d'Arc
 que de sa
 ses engage
 pouillant d
 dre l'habit
 la haine qu
 thoit-il qu
 ques et de
 sous un po
 animosité.
 Au mois
 assiéger Por
 purent rase

L'infortuné Chendassab ne fut pas des derniers à apprendre les heureux succès des Français ses bons amis, et il ne manqua pas d'en féliciter M. Dupleix, le priant de continuer d'honorer de sa protection (ce sont ses termes) sa femme et sa famille retirées à Pondichery. On ne rapporte point ici sa lettre, non plus que toutes celles que M. Dupleix reçut de divers endroits au même sujet, pour ne pas ennuyer par une répétition de complimens qui disent tous à peu près la même chose.

La réputation des Français étoit montée à son plus haut point, et il étoit à présumer que la paix qu'ils venoient de faire avec les Mores, seroit de durée. Mais Mafouskan, fils du nabab d'Arcate, aussi peu jaloux de ses sermens que de sa gloire, ne se piquoit pas d'observer ses engagements les plus solennels. En se dépouillant des marques de sa dignité pour prendre l'habit de fakir, il ne s'étoit point défait de la haine qu'il portoit à la nation; ainsi ne cherchoit-il que l'occasion de lui en donner des marques et de l'humilier. Elle parut se présenter sous un point de vue très propre à flatter son animosité.

Au mois d'août 1748, les Anglais vinrent assiéger Pondichery avec toutes les forces qu'ils purent rassembler dans les Indes; et pour as-

surer d'autant mieux la conquête qu'ils avoient méditée de cette place, ils entreprirent d'intéresser le nabab, et de lui persuader qu'elle ne pouvoit leur résister. Mafonskan, que ses pertes et sa honte n'avoient pu rendre sage, aveuglé par sa haine, se laissa aisément persuader. Il leva six mille hommes, et pour ne pas paroître le premier à rompre la paix, il confia le commandement de ce corps à son beau-frère, qui, pour colorer sa perfidie, publia qu'ayant une vengeance particulière à tirer de la nation, il venoit se joindre aux Anglais pour la châtier. D'un autre côté, le vieux nabab Anaverdikam se teignoit avec un corps de huit à dix mille hommes, à dix ou douze lieues de Pondichery, sous le prétexte de contenir quelques rebelles. Ce nouveau renfort étonna peu les Français. Ils connoissoient l'ennemi qui les attaquoit, et ils étoient bien sûrs qu'il seroit plus à charge aux Anglais, qu'utile pour avancer le succès du siège, comme la suite l'a bien prouvé.

Le Grand-Mogol, charmé de la fermeté et de la sagesse du gouvernement de M. Dupleix, voulut lui donner des marques particulières de son estime. Pour cela il augmenta ses titres du nom de *Dupleix-Kan-Mansoubdar-Nabab-Muzafergeng-Badaour*, et du sceau attaché

Celui qui possède ces titres dans l'Indoustan, a

à cette di
son autor
faveur lui
tous les p
en particu
Marattes,
soula, son
profiter de
dance qu'i
procurer la
heureux pr
les Maratte
Moulouk,
dans le gou
lui demande
sa rançon.
bruits sourd
d'une armée
ses états; ma
penser à sa
ses enfants,
frère, étoient
voit pour e
répondolent
n'ils faisoien
tant de pou
ver des troupe
ie et de mort s

à cette dignité. En augmentant son crédit et son autorité dans l'Indoustan, cette nouvelle faveur lui concilia en même temps l'amitié de tous les princes et seigneurs mores et gentils; en particulier celle de Savon-Raja, roi des Marattes, qui l'en fit féliciter par Ragogi-Bous-soula, son général. M. Dupleix crut pouvoir profiter de cette occasion et de la correspondance qu'il entretenoit avec Ragogi, pour procurer la liberté de Chandasaeb. Ce malheureux prince étoit toujours prisonnier chez les Marattes, qui, à l'instigation de Nisam-Moulouk, intéressé à soutenir Anaverdikam dans le gouvernement d'Arcate, persistoient à lui demander des sommes considérables pour sa rançon. Il couroit de temps en temps des bruits sourds que ce seigneur revenoit à la tête d'une armée de Marattes pour rentrer dans ses états; mais il ne sembloit pas qu'on dût penser à sa liberté pendant la vie de Nisam. Ses enfants, ainsi que ceux de Barasaeb son frère, étoient toujours à Pondichery, où l'on avoit pour eux toutes sortes d'égards. Ils y répondoient de bonne grâce par l'affection qu'ils faisoient paroître pour les Français, et tant de pouvoir que l'Empereur même; il peut lever des troupes et faire des nababs, et a droit de vie et de mort sur tous les sujets de l'Empire.

par leur attention à témoigner leur reconnoissance au gouverneur. Celui-ci connoissoit l'attachement de Chandasach pour la nation. Il savoit les services qu'il avoit rendus à la Compagnie, et il étoit persuadé qu'il en reviendrait un grand bien, s'il pouvoit rentrer dans son gouvernement. Dans cette vue, et en répondant à Ragogi-Boussoula, pour le remercier de son compliment, il pria ce général de lui accorder la liberté de ce prince. On demandoit auparavant pour la rançon de Chandasach seize laks de roupies, qui font environ quatre millions monnoie de France. Cependant, sur la simple recommandation de M. Duplex, on le mit aussitôt en liberté avec son fils. On n'exigea de lui d'autre condition, sinon qu'aussitôt qu'il seroit maître d'Arrete, il payât deux laks et demi de roupies pour la dépense qu'il avoit faite pendant le temps de sa prison, et on voulut que cette somme fût remise alors entre les mains de M. Duplex.

En accordant la liberté à Chandasach, le roi des Marattes lui donna une escorte pour le conduire dans ses états, avec ordre à tous ses généraux de lui prêter main forte, au cas qu'il en eût besoin. Ce prince partit de Sutara, capitale du royaume des Marattes, accompagné de son fils. Il étoit déjà sur les terres du raja

de Canna
de Pond
sa march
de M. D
rajas du
adressés
le plus fo
ses forces
dont ils co
venues au
taille par l
parti. Son
ses gens;
le vainqueu
du roi des
toute sa su
Cependant
nuoit, sans
tranchée ou
plus avancés
dans le deta
on a vu sans
rope. Il suffi
toient joints
fense des Fra
mettre que l
l'avoient espé
ser à la retrai

de Canara, lorsqu'il apprit la nouvelle du siège de Pondichery, ce qui l'engagea à suspendre sa marche, jusqu'à ce qu'il eût reçu des lettres de M. Dupleix. Dans cet intervalle, deux rajass du pays, qui étoient en guerre, s'étant adressés à lui pour lui demander du secours, le plus foible engagea Chandasaeb à l'aider de ses forces, moyennant une somme d'argent dont ils convinrent. Les deux armées en étant venues aux mains, Chandasaeb perdit la bataille par la trahison d'un des généraux de son parti. Son fils fut tué avec quelques-uns de ses gens; lui-même fut fait prisonnier : mais le vainqueur le relâcha dès qu'il eut vu l'ordre du roi des Marattes, et le mit en liberté avec toute sa suite.

Cependant le siège de Pondichery continuoit, sans que depuis plus de trente jours de tranchée ouverte, les ennemis parussent être plus avancés que le premier. Je n'entrerai point dans le détail de ce fameux événement, dont on a vu sans doute plusieurs relations en Europe. Il suffit de dire que les Mores, qui s'étoient joints aux Anglais, voyant la belle défense des Français, et ne pouvant plus se promettre que la place fût emportée, comme ils l'avoient espéré d'abord, commencèrent à penser à la retraite. Pour achever de les y déter-

miner, M. Dupleix sema adroitement la discorde entre les deux partis alliés, et cette mé-sintelligence obligea enfin les Mores à décamper. Les Anglais se retirèrent eux-mêmes quelques jours après, ayant perdu devant cette place plus de quinze cents hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient en grand nombre, et parmi lesquels on comptoit le major de Goudelour, un capitaine et plusieurs officiers. Au contraire, la perte des Français fut très peu considérable, malgré le feu de plus de quarante mille coups de canon qui furent tirés contre la ville, et près de cinq mille bombes qui y furent jetées.

Lorsque la nouvelle de cet événement se répandit dans l'Inde, tous les princes et gouverneurs mores et gentils qui en furent instruits s'empressèrent d'écrire à M. Dupleix pour le féliciter de ce succès, et pour lui en marquer leur satisfaction. Elle lui attira de grands compliments, non seulement de la part de Ragogi - Boussoula, mais même de celle de Feteissingue, fils de Savon-Raja, roi des Marrattes, et de Nazerzingue, fils de Nisam-Moulouk. Le vieux nabab d'Acarte Anaverdikam, à qui M. Dupleix avoit écrit très fortement après la levée du siège, et qu'il avoit menacé de toute l'indignation des Français, se crut

obligé
Il désav
avoit fa
pueroit
d'en tire
pos. Ceh
nabab et
française
Il dissim
tendant
casion fan
sentiment
Une gu
les Indes,
haïr.
Mahamet
jour d'hui
par Nadir
Koulikan,
le Mogol
sa mollesse
Mais aussi
les Persans
par ce fame
on a déjà
mieux fond
Voyez,
levant.

obligé de justifier sa conduite auprès de lui. Il désavoua hautement tout ce que son gendre avoit fait, témoignant que s'il le tenoit, il le puniroit grièvement, et promit à M. Dupleix d'en tirer telle vengeance qu'il jugeroit à propos. Celui-ci, bien instruit de la mauvaise foi du nabab et de son peu d'affection pour la nation française, crut ce qu'il voulut de ses excuses. Il dissimula cependant au lieu de penser, attendant que le temps lui fournît quelque occasion favorable de lui marquer son juste ressentiment.

Une grande révolution arrivée alors dans les Indes, la lui offrit telle qu'il pouvoit la souhaiter. Personne n'ignore les malheurs de Mahamet-Schah, père du Grand-Mogol aujourd'hui régnant, qui, en 1739, fut détrôné par Nadir-Schah, extrêmement nommé Thomas-Koulikan, roi de Perse. On ne peut nier que le Mogol ne se fût attiré cette disgrâce par sa mollesse et par son mauvais gouvernement. Mais aussi n'y a-t-il guère lieu de douter que les Persans n'eussent été attirés dans les Indes par ce fameux Aschia ou Nisam-Moulouk, dont on a déjà parlé. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que Thomas-Koulikan ne mar-

Voyez, dans cette édition, les Mémoires du
lovant.

qua pour personne autant d'estime et de confiance que pour ce seigneur, et que par un des articles du traité qu'il fit avec Mahamet-Schah, il ne le rétablit sur le trône qu'à condition que le gouvernement de l'empire resteroit entre les mains de Nisam. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci fut violemment soupçonné d'avoir tramé ce projet, dans la vue, disoit-on, de s'emparer du trône après la mort de l'Empereur, et de faire entrer la succession dans sa famille. Ces soupçons étoient encore fondés sur ce que Nisam avoit épousé la nièce de Mahamet-Schah, et qu'il étoit Persan d'origine. Car on voit assez de Persans aller s'établir dans l'Indoustan; et comme la langue des Mogols, par conséquent la langue dominante, est le persan, que les Indiens ne parlent et n'entendent point, il arrive que ces Persans deviennent nécessaires dans le pays, et assez souvent y font fortune. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après être remonté sur le trône, Mahamet-Schah demeura fort affoibli, et que son autorité ne fut plus suffisante pour contenir les généraux et les gouverneurs de l'empire. Les Patanes, profitant de cette foiblesse, formèrent le projet d'attaquer Delhi; ils levèrent une armée de quatre-vingt mille chevaux et de cent quatre-vingt-dix mille hom-

mes
Le
omr
rents
lissim
la par
Leur
de cal
Nisam
lorsqu
compt
ques c
jeter s
s'excus
de repo
là d'ob
sam, de
té, qu'i
de l'Em
ruse po
Aussi
pitale la
Mahame
ministres
présenta
d'entr'eu
aller atta
prendre

mes de pied, et marchèrent vers cette capitale.

Le Grand-Mogol a auprès de lui vingt-quatre omrhas ou ministres qui composent ses différents conseils. Deux d'entr'eux sont généra-
lissimes de ses armées. L'un commande dans la partie du nord, l'autre dans celle du sud. Leur devoir est de prévenir les rebellions et de calmer les troubles de l'Empire. Tel étoit Nisam-Moulouk. La politique de ces généraux, lorsqu'ils sont appelés en cour pour rendre compte de leur conduite, est de faire agir quelques corps de Marattes, qu'ils engagent à se jeter sur quelque province, et à la piller. Ils s'excusent alors d'aller en cour, sur la nécessité de repousser les ennemis, et se dispensent par là d'obéir aux ordres qu'on leur envoie. Nisam, dont les intrigues avoient tellement éclaté, qu'il craignoit de tomber entre les mains de l'Empereur, s'étoit souvent servi de cette ruse pour s'exempter de se rendre à Delhi.

Aussitôt que l'on eut appris dans cette capitale la nouvelle de la marche des Patanes, Mahamet-Schah assembla tous ses conseillers, ministres et généraux, s'assit sur son trône, et présentant du bétel de sa main, invita celui d'entr'eux qui avoit assez de courage pour aller attaquer le camp des ennemis, à venir prendre le bétel qui lui étoit destiné. Aucun

d'eux n'osa ou bien ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils unique de l'Empereur, jeune prince d'environ dix-huit ans, qui, voyant avec douleur le morne silence qui régnoit dans l'assemblée, se leva pour prendre le bétel; mais son père l'en empêcha, et représenta qu'il n'étoit pas convenable que l'héritier présomptif de l'empire fût exposé dans une occasion aussi périlleuse, tandis qu'il y avoit tant de généraux expérimentés, plus propres que lui à repousser les ennemis. Cependant tous les grands s'opiniâtrèrent à soutenir que puisque son fils s'étoit présenté pour prendre le bétel, c'étoit par conséquent à lui de marcher. Le jeune prince en pressa lui-même son père avec larmes. L'Empereur se rendit enfin. Mais comme son fils n'avoit point de troupes, il ordonna que, suivant la loi et la constitution de l'état, ses ministres lui fournissent trois cent mille hommes. Ils obéirent : mais ils gagnèrent sous main les commandants et autres officiers généraux de ces différents corps, et les engagèrent à faire en sorte que le prince tombât entre les mains des Patanes, et périt dans le combat. Le hasard voulut que leur trahison ne réussit point. Le jeune prince en ayant été instruit, lorsqu'il étoit sur le point de livrer bataille, fit arrêter et punir tous les complices :

ap
Pa
les
de l
de l
déjà
cour
ensu
ment
son
bliér
la pe
fils,
fin ma
des M
en 17
Cet
tenn
prince
étoit e
qu'il e
tout le
dissim
dont l
une oc
mort d
arriyée

après quoi il lui fut facile de battre tous les Patanes, et de les mettre en fuite.

Tandis que ces choses se passaient à l'armée, les vingt-deux omrhas qui étoient restés auprès de l'Empereur, ne doutant point de la réussite de leur trahison contre le prince, qu'ils tenoient déjà pour mort, commencèrent par en faire courir sourdement le bruit dans la capitale ; ensuite ils entrèrent un jour dans l'appartement de l'Empereur, s'en défirent, et jetèrent son corps par les fenêtres. Après quoi ils publièrent dans la ville, que sur la nouvelle de la perte de la bataille, et de la mort de son fils, il s'étoit lui-même précipité. Telle fut la fin malheureuse de Mahamet-Schah, empereur des Mogols, assassiné par ses propres ministres en 1748.

Cet horrible attentat ne put pourtant être tenu si secret qu'il ne transpirât. Le jeune prince, qu'on nommera désormais Amet-Schah, étoit en marche pour entrer dans Delli, lorsqu'il en apprit la nouvelle. Aussitôt il comprit tout le danger qui le menaçoit. Pour l'éviter, il dissimula, et mit en usage le même stratagème dont le fameux Aurengzeb s'étoit servi dans une occasion différente. Il parut désolé de la mort de son père, qu'il feignit de croire être arrivée naturellement, déchira ses vêtements,

et prit l'habit de fakir, déclarant hautement qu'il renonçoit au monde, et qu'il ne vouloit point entendre parler du gouvernement de l'Empire. Il eut même l'adresse de contre-faire le fou. Les traitres, informés de ce qui se passoit, allèrent à sa rencontre, et l'assurèrent qu'ils le reconnoissoient pour leur empereur ; mais le prince rejeta leurs offres. « Non, » je ne monterai point sur le trône, leur dit-il d'un air affligé, un de vous sera empereur, je renoncerai à ma couronne en sa faveur, en présence de tout le peuple : c'est-là ma dernière résolution. Je me rendrai aujourd'hui au palais pour prendre congé de ma mère. Que chacun de vous se retire chez soi. Celui de vous que j'enverrai chercher cette nuit, et à qui je remettrai le sceau de l'empire, régnera et prendra mon nom. Je souhaite qu'il gouverne en paix. Du reste, le monde est fini pour moi. »

Ce discours du prince intrigua tous ces grands, et commença à mettre parmi eux une espèce de division. Chacun d'eux en particulier osa se flatter d'un choix qui alloit faire un empereur. Ils se retirèrent chez eux sans prendre aucune résolution.

Aussitôt qu'Amet-Schah fut entré au palais, il fit préparer vingt-deux chambres pour l'exé-

ontie
que
à l'en
sonn
de l
qu'il
consi
ronne
dans l
par le
compl
En mo
et les
vengea
au mili
d'autres
pouvoit
glante,
voir sur
majesté,
sujets.
Cet ad
tous ces
fussent p
pables, a
torité des
l'Emperer
néraux e

oution du dessein qu'il méditoit, et ordonna que la porte en fût fort basse. Ensuite il plaga à l'entrée de chaque appartement deux personnes armées de lacs de rotin fin, avec ordre de les passer au cou de tous les ministres qu'il feroit appeler. Il commença par le plus considérable qui, croyant déjà avoir la couronne sur sa tête, et se baissant pour entrer dans l'appartement où étoit le prince, fut saisi par les deux soldats apostés, et étranglé. Ses complices eurent successivement le même sort. En moins de deux heures, la trahison fut punie, et les vingt-deux traitres sacrifiés à la juste vengeance du prince. Il fit exposer leurs corps au milieu de la place, et sur le champ nomma d'autres ministres sur la fidélité desquels il pouvoit compter. Après cette exécution sanglante, mais nécessaire, Amet-Schah se fit voir sur son trône dans tout l'appareil de la majesté, et fut salué empereur par tous ses sujets.

Cet acte d'une justice sévère, fit trembler tous ceux qui étoient en charge; quoiqu'ils fussent presque tous dans les intérêts des coupables, aucun ne branla. Tout plia sous l'autorité des nouveaux ministres. Le lendemain l'Empereur fit trancher la tête à quelques généraux et officiers principaux qui avoient

trempe dans la conspiration. Il en exila aussi quelques-uns, et en condamna d'autres à une prison perpétuelle. Du nombre de ces derniers fut un fils de Nisam-Moulouck, aîné de Nazerzingue. A l'égard de celui-ci, son père le retenoit auprès de lui pour veiller sur ses actions, parce que, comme on la dit, il s'étoit révolté contre lui. Nisam avoit aussi une fille mariée à Satodoloskan, et mère de Mouzaferzingue.

Après avoir rétabli le calme dans Delhi, il ne restoit plus à Amet-Schah que de tirer une juste vengeance du chef même des conjurés. C'étoit ce même Nisam-Moulouk, si justement soupçonné d'avoir donné entrée aux Persans dans l'empire. L'Empereur n'ignoroit pas toutes ses intrigues, et il étoit bien informé qu'il avoit été le principal moteur de la dernière conspiration. Il lui envoya ordre de se rendre à la cour pour rendre compte des revenus des royaumes de Golconde et d'Areng-Abad, ainsi que de ses autres gouvernements, dont il n'avoit encore rien remis au trésor impérial. Nisam mit en pratique, pour s'excuser de paroître à la cour, ce qui jusque-là lui avoit réussi. Il disposoit à son gré des généraux marattes, qui se pretoient d'autant plus volontiers à ses intentions, qu'ils profitoient du pillage qu'il les engageoit à faire. Mais ce nouvel empereur étoit au fait

de
ord
ne
pré
rap
de
de s
plein
pour
d'ava
mou
qu'il
le so
Naze
vivan
coup
et de
vieux
et don
étoient
ment
maître
dispos
les offic
Ame
mort d
qu'il pe
rendre

de toutes ses ruses; et pour cette fois, les ordres furent si exprès et si précis, que Nisam ne crut pouvoir différer à obéir sous quelque prétexte que ce fût. Ce vieux général, qui, au rapport des gens de sa nation, étoit alors âgé de cent sept ans, pénétré du mauvais succès de ses intrigues, et craignant de finir ses jours pleins de gloire par une mort ignominieuse, pour sortir d'embarras, prit, dit-on, le parti d'avalier du poison. D'autres prétendent qu'il mourut du chagrin que lui causèrent les ordres qu'il avoit reçus de Delhi. Quelques-uns même le soupçonnèrent d'avoir été empoisonné par Nazerzingue. Après sa mort, celui-ci qui, du vivant de son père, n'avoit jamais eu beaucoup de crédit, s'empara du gouvernement et de ses trésors, fit mourir quelques-uns des vieux conseillers de Nisam, chassa les autres, et donna leurs places à des personnes qui lui étoient affidés. Ensuite, sans attendre l'agrément et les dispositions de la cour, il se rendit maître de tous les gouvernements de son père, disposa de toutes les charges, et nomma à tous les offices militaires.

Amet-Schah ne fut pas plutôt instruit de la mort de Nisam et de la révolte de Nazerzingue, qu'il pensa à punir la témérité du rebelle, et à rendre à l'héritier légitime la justice qui lui

étoit due. C'étoit le fils de Satodoloskam, petit-fils de Nisam par sa fille, et à qui sa succession appartenoit, suivant même les dernières dispositions de ce vieux général. Aussitôt l'Empereur appela à la cour ce jeune seigneur qui avoit l'honneur d'être son cousin, lui changea son nom en celui de Mouzaferzingue, le déclara *souba* et généralissime de ses armées, et l'investit du gouvernement des royaumes de Golconde et d'Aureng-Abad et de toutes leurs dépendances. En même temps il lui donna ordre de marcher sur le champ contre Nazerzingue et de le lui envoyer prisonnier, après lui avoir fait rendre compte des sommes considérables que son père devoit à l'empire; et il lui promit qu'aussitôt qu'il seroit maître de Golconde, il lui donneroit le titre de Nisam-Moulouk que portoit son aïeul. Il n'est point d'usage que l'Empereur accorde ce nom, excepté à ceux qui se sont emparés de quelque royaume, et qui ont remporté plusieurs victoires.

Le Grand-Mogol n'est dans le fait qu'une belle idole parée, qu'on encense, qu'on honore par des respects; et que l'on cultive par des présents; mais sourde dans le fond, muette et insensible, et dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des peuples et l'at-

tachement

Le go
comme d
aussi des
Turquie.
considéra
à la mais
cher un s
mée, que
une autre
fût. Là, ja
monter su
peuples po
la seule le
est issu et
puissant de
gion de sou
présenter so
La vénéra
grande pou
tous moins
esclaves. Ma
ment se bor
merlan, san
peine de que
celui par qu
chez eux est
en même tem

tachement que les adorateurs ont pour elle.

Le gouvernement est absolu dans les Indes, comme dans tout l'Orient. Là le monarque est aussi despotique et aussi indépendant qu'en Turquie. Il y a seulement une différence bien considérable. Les Turcs, uniquement attachés à la maison ottomane, iroient plutôt se chercher un souverain parmi les Tartares de Crimée, que de consentir jamais à se soumettre à une autre famille, quelque considérable qu'elle fût. Là, jamais visir ni bacha n'osa se flatter de monter sur le trône; et la vénération des peuples pour le sang ottoman est telle, qu'à la seule lecture des ordres du prince qui en est issu et qui gouverne, le seigneur le plus puissant de l'empire se fait un devoir de religion de soumettre sa tête au coup mortel et de présenter son cou aux bourreaux.

La vénération des Mogols n'est pas moins grande pour leur Empereur. Ils se regardent tous moins comme ses sujets que comme ses esclaves. Mais leur soumission et leur attachement se borne uniquement au trône de Tamerlan, sans qu'ils se mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille est celui par qui il est occupé. Tout homme qui chez eux est maître du sceau de l'Empire, est en même temps leur maître et leur Empereur.

Ils le respectent, lui obéissent et lui paient tribut. Il n'appartient qu'à lui de distribuer les charges, les titres et les honneurs; lui seul peut nommer aux gouvernements. Mais ce prince si grand et si puissant, n'a pas un seul homme de troupes à ses ordres. Toutes les forces de l'Empire sont entre les mains des ministres, des omrhas, et des autres seigneurs de l'Empire; et en donnant un gouvernement à quelqu'un, le Grand-Mogol n'a pas le pouvoir de l'en mettre en possession malgré un seigneur rebelle qui s'en sera emparé. C'est au nouveau gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'usurpateur et à tâcher de le chasser de la province qu'il occupe injustement et sans titre. S'il réussit, à la bonne heure; s'il est battu, l'Empereur n'en est pas moins reconnu et respecté. Le vainqueur ne manque jamais d'écrire à la cour des lettres pleines de soumission, par lesquelles il demande le titre nécessaire pour commander dans la province qui avoit été destinée à son rival; et à la faveur des présents dont il fait appuyer sa demande, elle ne manque point d'être écoutée. L'autorité du prince intervenant, fait d'un révolté ou d'un usurpateur un maître juste et légitime, et tous les peuples du gouvernement le reconnoissent et lui obéissent.

Telle
mauv
des gu
On a fa
du Mo
elle serv
a été di
Mouz
huit mil
grande ho
soit à me
levées qu
soit le ro
saeb qui
pouvoir
valoir se
se rendit
senta la j
muniqua
prometto
son gouve
truit de la
les droits
balança po
d'Arcate e
qu'il infor
ainsi que
cher lui-m

Telle est la politique observée dans le Mogol mauvaise politique qui rend cet état sujét à des guerres et à des révolutions continuelles. On a fait cette remarque sur le gouvernement du Mogol, parce qu'on l'a cru nécessaire : elle servira à donner une idée juste de ce qui a été dit jusqu'ici et de ce qui reste à dire.

Mouzaferzingue partit de Delhi à la tête de huit mille chevaux et de treize à quatorze mille hommes d'infanterie. Son armée grossissoit à mesure qu'il avançoit, par les nouvelles levées qu'il faisoit faire sur sa route. Il traversoit le royaume de Canara, lorsque Chandasaeb qui, comme on l'a dit, y étoit alors, crut pouvoir profiter de cette occasion pour faire valoir ses droits sur la nababie d'Arcate. Il se rendit auprès de ce seigneur, lui représenta la justice de ses prétentions, et lui communiqua les lettres de M. Dupleix, qui lui promettoit son secours pour le rétablir dans son gouvernement. Mouzaferzingue, déjà instruit de la valeur de la nation française, voyant les droits de Chandasaeb si bien appuyés, ne balança point à lui confirmer le titre de nabab d'Arcate et de Maduré au nom du Grand-Mogol, qu'il informa aussitôt de ce qu'il venoit de faire, ainsi que du dessein qu'il avoit formé de marcher lui-même en personne vers le Carnate.



1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
01
00
00

Il y avoit alors à la cour de Delhi plusieurs Français que la curiosité y avoit attirés. Ils avoient fait valoir auprès de l'Empereur la belle défense de Pondichery contre toutes les forces réunies des Anglais. Ils lui avoient vanté la valeur des soldats français, la capacité de leurs officiers, et la conduite ferme et prudente de leur chef. Amet-Schia approuva tout ce que son général avoit fait, confirma à Chandaneb le gouvernement d'Arbate et de Maduré, l'honora du nom d'Uzendschah-Babur, et écrivit à Monzaferingue de lui donner le nouveau titre d'Umbrazingue, dont qu'il seroit rentré dans ses états. Au même temps, il lui donna ordre qu'aussitôt qu'il seroit fait reconnaître son autorité dans les royaumes de Maduré et du Carnate, il se transportât à Pondichery pour y visiter de sa part le gouverneur de cette ville et lui faire ses complimens, et qu'il lui déclarât que pour gage assuré de l'estime qu'il faisoit de lui et de la nation française, il lui demandoit sa belle fille en mariage, en faveur duquel il promettoit plusieurs grands privilèges, tant pour la nation que pour la religion catholique. Cette démarche, tout extraordinaire qu'elle pourroit nous paroître en suivant nos idées et nos coutumes, ne l'est pas autant pour ceux

qui sont
A la
zingue
Chanda
n'étoit
et Masou
défilé p
l'armée p
attendoie
troupes
breuses,
exposer l
Dans cet
montagne
Dupleix p
Il n'y
le parti q
circonstan
dasaeh,
légitime h
du Madur
confirmati
cousin, gér
M. Duplei
tance qu'il
pour lui co
reur. Que
d'Anaverdi

qui sont instruits des usages de ce pays.

A la réception de ces ordres, Monzeferzingue se mit en marche, accompagné de Chandasaeb, et prit la route du Carnate. Il n'étoit pas aisé d'y pénétrer. Anaverdikam et Mafoukan son fils s'étoient emparés d'un défilé par où il falloit nécessairement que l'armée passât. Ils s'y étoient retranchés, et y attendoient fièrement leurs ennemis. Les troupes de Chandasaeb n'étoient pas nombreuses, et Monzeferzingue ne vouloit pas exposer les siennes aux risques de l'événement. Dans cet embarras, ils campèrent au pied des montagnes et dépêchèrent un exprès à M. Dupleix pour l'informer de leur situation.

Il n'y avoit pas beaucoup à balancer sur le parti que l'on pouvoit prendre dans ces circonstances. Tout parloit en faveur de Chandasaeb, ancien ami de la nation française, légitime héritier des royaumes du Carnate et du Maduré, qui apportoit encore avec lui la confirmation du Grand-Mogol, dont le propre cousin, généralissime de ses armées, écrivoit à M. Dupleix qu'il étoit de la dernière importance qu'il s'abouchât avec lui à Pondichery, pour lui communiquer les ordres de l'Empereur. Que pouvoit-on attendre au contraire d'Anaverdikam et de son fils, usurpateurs

d'un état qui ne leur appartenait point, et dont la mauvaise volonté et le peu de bonne foi étoient connues? Ne les avoit-on pas vus, contre la foi des traités, donner du secours aux Anglais à Condélour; et tout récemment encore se joindre à eux pour faire le siège de Pondichery?

Après avoir pesé et examiné mûrement toutes ses raisons; après avoir balancé les avantages que la Compagnie pouvoit retirer de la visite du souba et de l'amitié de Chandasaeb, M. Dupleix se détermina à mettre en campagne deux mille Cipayes, soixante Caffres et quatre cent vingt soldats français dont il confia la conduite au fils même de Chandasaeb. M. d'Auteuil, qu'il lui avoit donné pour adjoint, se mit à la tête de ses troupes, et marcha vers Arcate, éloigné de Pondichery d'environ trente lieues. Il apprit sur sa route qu'Anavardikam s'étoit avancé quinze lieues dans les terres. Il n'hésita point à l'aller chercher. Il le trouva campé aux pieds des montagnes, ayant avec lui dix à douze mille cavaliers, six mille hommes d'infanterie et deux cent vingt éléphants. Il avoit aussi vingt pièces de canon gardées et servies par soixante-six Européens ramassés de toutes les nations. La montagne couvroit son camp d'un côté; de l'autre se

présento
escarpés
fossé dan
du lac. E
tous les
si glissant
s'y souter

Aussitôt
de l'arriv
de débou
sur qu'An
tir de son
sence des
effet troub
imaginé q
grande dis
espérer d'a
à attendre
néral, qui
torieux, co
et après av
rage des F
redoubler
soient pas u
dikam voya
néral, tâcha
monta sur s
à son armé
fense.

présentoit un grand lac dont les bords étoient escarpés, le reste étoit défendu par un large fossé dans lequel on avoit fait entrer les eaux du lac. Elles avoient débordé, de façon que tous les environs du camp étoient inondés et si glissants, qu'à peine les chevaux pouvoient s'y soutenir.

Aussitôt que Mousferaingne eut reçu avis de l'arrivée de M. d'Anteuil, il prit le parti de déboucher par un autre défilé voisin, bien sûr qu'Anavardikam ne risqueroit pas de sortir de son camp pour marcher à lui, en présence des Français. Leur résolution avoit en effet troublé le vieux nabab. Il n'avoit jamais imaginé qu'ils osassent s'avancer à une si grande distance de Pondichery, sans pouvoir espérer d'autre secours que celui qu'ils avoient à attendre de leur propre valeur. Ce vieux général, qui jusqu'alors s'étoit toujours vu victorieux, commença à douter de l'événement; et après avoir si souvent éprouvé le courage des Français, Mafouskan son fils sentit redoubler ses craintes. Leurs soldats ne faisoient pas une meilleure contenance. Anavardikam voyant ce découragement presque général, tâcha de ranimer ses troupes abattues, monta sur son éléphant, et donna lui-même à son armée l'exemple d'une généreuse défense.

Le premier août 1749, on en vint aux mains. Les Français attaquèrent le camp ennemi avec la plus grande vivacité, mais ils furent repoussés avec la même vigueur. Ils retournèrent à la charge, et après plus d'une heure d'un combat très vif, ils furent encore obligés de se retirer. Enfin, M. d'Auteuil, considérant que ses troupes étoient fort incommodées du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, et plus encore par les flèches des ennemis, et que si l'on donnoit à Anaverdikam le temps de se reconnoître et de se fortifier davantage, il seroit impossible de le forcer, tout blessé qu'il étoit d'un coup de feu à la cuisse, il ranima sa petite armée et commanda une troisième attaque.

Elle se fit avec tant de bravoure et de vigueur, que les Français forcèrent les retranchemens ennemis et y arborèrent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale. Mouzaferzingue et Chandasaeb, qui virent de loin avec étonnement ces prodiges de valeur, se mirent à la poursuite des fuyards, et profitèrent de tout le pillage, tandis que les Français restoient sous les armes. Ceux-ci ne perdirent dans cette occasion qu'un officier irlandais et dix dragons; ils eurent aussi soixante soldats de blessés. Du côté des ennemis, on

trouva
renversa
de son
dans la
principa
plus de
fut très
fit, ainsi
kan, et
cavalerie.
perdirent
peu de bl
lage. Les p
mote-tani
tua tous le
prisonni
La plus gr
passa au se
d'asch. Le
tout avant
qui donna
discipline
françaises
Après la
le fils de G
Trichirapali
de l'empere
aidées qu

trouva parmi les morts Anavordikam, qui fut renversé de dessus son éléphant de deux coups de son qu'il reçut, l'un dans la tête, l'autre dans la poitrine. Il y eut aussi neuf de leurs principaux chefs qui restèrent sur la place avec plus de mille soldats. Le nombre des blessés fut très grand. On fit prisonnier Mafonaban, fils aîné du nahab, son oncle Moussourou-Berkhan, et dix de leurs principaux officiers de cavalerie. Mouzaferlingue et Chandassch ne perdirent pas un seul homme, et en eurent très peu de blessés dans la poursuite et dans le pillage. Le premier eut pour sa part du butin, quarante-trois éléphants; le second, dix-neuf. On tua tous les autres que l'on ne put prendre. On prit aussi plusieurs chevaux que l'on partagea. La plus grande partie de la cavalerie ennemie passa au service de Mouzaferlingue et de Chandassch. Les Français ne se réjouirent, pour tout avantage, que l'honneur du combat, et qui donna aux Mores la plus grande idée de la discipline et du désintéressement des troupes françaises dont ils venaient d'admirer la valeur.

Après la victoire, Mouzaferlingue honora le fils de Chandassch du titre de nahab de Trichirapali et de Maduré, et confirma, au nom de l'empereur, la donation de quarante-cinq aïlées ou villages de Villenour, voisins de

Pondichery, du revenu d'environ soixante à quatre-vingt mille roupies. Ensuite, tout étant disposé pour la marche de l'armée, les troupes françaises, jointes à celles des Mogols, prirent la route d'Arcate, d'où l'on dépêcha un exprès à M. Dupleix pour lui faire part de tout ce qui s'étoit passé. Suivant le rapport des principaux chefs mores, le pillage passoit la valeur de deux millions de pagodes, qui font près de dix-sept millions monnaie de France.

Pendant le séjour que les armées combinées firent à Arcate, Chandaseeb y nomma un gouverneur pour y commander en son nom. On mit à contribution les nababs de Velour et de Chéttipet. Le premier fut obligé de payer sept laks de roupies, qui font près de deux millions. Le second en fut quitte pour quatre laks et demi. Après cela, on se remit en marche pour se rendre à Pondichery. L'armée de Mouzaferniague et de Chandaseeb étoit fort grossie depuis le dernier combat. Elle étoit alors composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux et deux cent seize éléphants, et de six mille arquebusiers et arbalétriers. Ces troupes étoient suivies d'une multitude infinie de gens qui accompagnoient les bagages. Ils firent leur entrée dans la ville,

qui les
verneur
accompa
ques de
tête par
blanc, d
Ensuite
tant les
affectée
ment. Ap
portant a
brodé d'o
toient de
d'un offic
fond blan
chargé d'un
cents caval
main, suivi
accompagn
On portoit
blancs, orn
gauche, p
saebe, ayant
chargés d'un
sée d'un élé
lequel étoit
d'or; de tro
gardes de sa

qui les salva de toute son artillerie. Le gouverneur, qui vint les recevoir aux limites, étoit accompagné dans sa marche de toutes les marques de distinction attachées à ses dignités. En tête paroissoit un éléphant portant un drapeau blanc, dans lequel on remarquoit cinq soleils. Ensuite venoient deux autres éléphants portant les *nabates*, espèce de timbales qui n'est affectée qu'aux nababs dans leur gouvernement. Après cela marchoit un autre éléphant, portant aussi un drapeau blanc avec un soleil brodé d'or. A ses côtés deux chameaux portoient deux autres timbales. Ils étoient suivis d'un officier à cheval, portant un étendard à fond blanc, brodé en rouge et en vert, et chargé d'une main d'or armée d'une épée. Cinq cents cavaliers marchaient ensuite l'épée à la main, suivis de soixante dragons français, qui accompagnoient le palanquin de M. Dupleix. On portoit à sa droite douze petits étendards blancs ornés au milieu d'un soleil d'or. A sa gauche, paroissoit le palanquin de Chandasab, ayant à ses côtés huit étendards verts, chargés d'un soleil d'or. Sa suite étoit composée d'un éléphant qui marchoit en tête, sur lequel étoit son drapeau vert, orné d'un soleil d'or; de trois mille cavaliers; de deux cents gardes de sa personne, marchant l'épée nue,

et de quatre cents lancers et arbalétriers. Son palanquin étoit entouré de douze chappars ou porteurs d'ordres, armés de leurs longues cannes, et de six autres portant des masses d'argent. Le cortège se rendit à la forteresse où Chandasab fit à M. Duplex son présent, composé d'une magnifique toque ornée d'un bouquet en forme d'aigrette d'or et garnie de diamants, d'une cabaye ou robe tissée d'or et de soie, et d'une ceinture brodée en or. Chandasab mit lui-même la toque sur la tête de M. Duplex, et cette cérémonie fut accompagnée du bruit de l'artillerie de la forteresse. Le nabab demeura trois jours à Pondichery, après lesquels il fut reconduit jusqu'à la porte de la ville, avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à sa réception.

Deux jours après, le gouverneur de Pondichery, accompagné de tout le conseil souverain, sortit au-devant de Mouzaferzingue, qui avoit différé jusqu'alors de faire son entrée. Les deux premiers conseillers, avec M. Albert, qui parle la langue indoustane, furent députés pour complimenter Mouzaferzingue sur sa route, et aussitôt que M. Duplex eut avis que ce prince approchoit des limites, il s'avança pour le recevoir.

Le souba avoit à sa suite cinq mille cavaliers, tous le sabre à la main. Son drapeau

étoit b
moitié
de con
Mille la
gnés de
deux pe
étoient s
de fusées
dans le c
un nomb
qui étoient
grands or
composée
portant un
main armé
d'un crois
éléphant é
chargés de
étoient ass
compagnoi
marchoient
ches. Mouza
sur son élé
à ses pieds
celui de Cha
un éléphant
maunnavatte
étoient la fin

étoit blanc, chargé au milieu, d'un côté, de la moitié d'un soleil, de l'autre, d'un croissant de couleur d'or. Il étoit porté par un éléphant. Mille lanciers marchèrent ensuite, accompagnés de deux éléphants, qui portèrent chacun deux petits canons de deux livres de balles. Ils étoient suivis de huit cents chameaux chargés de fusées armées, dont les Mores se servent dans le combat au lieu de grenades. Suivoit un nombre infini de drapeaux et d'étendards, qui étoient les marques des dignités de tous les grands officiers dont la suite du soubah étoit composée. Après cela, paroissoit un éléphant portant un étendard noir, orné d'un côté d'une main armée d'un sabre d'argent, et de l'autre d'un croissant et de la moitié d'un soleil. Cet éléphant étoit entouré de vingt-quatre autres chargés de leurs petites tours sur le dos, où étoient assis les principaux généraux qui accompagnèrent Mouzaferzingue. Après quoi marchèrent cinq cents cavaliers armés de flèches. Mouzaferzingue lui-même paroissoit enfin sur son éléphant prodigieusement grand, ayant à ses pieds son fils âgé d'environ huit ans, et celui de Chandasæb. On conduisoit à sa droite un éléphant qui portoit l'étendard nommé *mainnavatte*, et tous les petits étendards qui étoient la marque des dignités dont Nisam-

Moulouk, son grand-père, étoit revêtu. Sa garde étoit composée de dix mille cavaliers superbement vêtus, marchant l'épée nue. Il étoit environné de vingt-quatre soubdars à masses d'argent, et de cent chopdars armés de longues cannes. On portoit devant lui un étendard à fond blanc, orné d'un croissant et d'un soleil. Douze éléphants fermoient la marche, et portoit la mère, la femme et le reste de la famille du souba dans leurs ckeiroses ou petites tours couvertes. Elles étoient gardées par cinq mille arquebusiers, mille lanciers et arbalétriers, et mille cavaliers. Le reste de l'armée campa dans les aldées de Villenour avec tous les prisonniers.

Ce cortège étant arrivé à la tente de M. Duplex, précédé du détachement victorieux des troupes françaises, Mouzaferzingue mit pied à terre, entra dans la tente avec son fils, et complimenta M. Duplex de la manière la plus honnête. De là ils se mirent en marche avec toute leur suite, et furent salués à leur entrée à Pondichery de toute l'artillerie de la forteresse et des remparts. Il y eut le soir un grand souper au gouvernement. La moitié de la table étoit servie dans le goût des Mores, pour Mouzaferzingue et sa suite; l'autre à l'européenne pour les Français. C'est l'usage qu'avant que

de ser-
zingue
qu'il le
scelle
sont pr
reconnu
bolte,
établi p
Mais ta
zaferzin
que pen
du tem
qu'il se
n'eût p
marque
mores q
parut d
zaferzin
zerzingu
avoient
circonst
abandon
non seul
étoient
sant la n
mille dan
Mouza
cinq ans

de servir les mets préparés pour Mouzaferzingue, son majordome en fasse l'épreuve, et qu'il les mette ensuite dans une boîte qu'il scelle de son cachet. C'est en cet état qu'ils sont présentés sur la table. Le souba ayant reconnu le seau de son officier, fait ouvrir la boîte, et mange sans crainte. C'est un usage établi parmi les Mores pour éviter le poison. Mais tant qu'il demeura à Pondichery, Mouzaferzingue n'usa de cette espèce de cérémonie que pendant les deux premiers jours; le reste du temps il voulut témoigner aux Français qu'il se croyoit plus en sûreté chez eux qu'il n'eût pu l'être chez son propre frère. Cette marque de confiance frappa tous les seigneurs mores qui étoient à la suite du souba. Elle leur parut d'autant plus extraordinaire, que Mouzaferzingue avoit alors tout à craindre de Nazerzingue et de plusieurs autres ennemis. Ils avoient peine à comprendre comment, dans des circonstances si délicates, ce prince pouvoit abandonner sa vie à la discrétion d'un étranger, non seulement en faisant usage des mets qui étoient préparés chez lui, mais même en reposant la nuit en toute sécurité avec toute sa famille dans la forteresse.

Mouzaferzingue est un jeune prince de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, aussi blanc

qu'un Européen, d'une figure prévenante et d'une politesse infinie. Quelques jours après son arrivée à Pondichery, le gouverneur le régala d'un très beau feu d'artifice, dont le souba, qui n'en avoit jamais vu de pareil, parut fort satisfait. Il marqua aussi avoir quelque envie de voir un combat entre deux corps de troupes européennes, et on lui en donna le plaisir. Les troupes commandées étoient accompagnées de quelques petites pièces de campagne, de celles qui tirent plusieurs coups dans la minute. Après plusieurs évolutions, elles marchèrent à l'attaque de la forteresse, selon l'ordre qu'on leur en avoit donné. En même temps deux vaisseaux d'Europe, qui étoient en rade, imitèrent entre eux un combat naval. Les Mores étoient dans l'admiration ; on entendit dire, à cette occasion à Mouzaferzingue lui-même, en langue indoustane, que s'il avoit à ses ordres mille dragons français, il ne balanceroit pas un instant à aller attaquer Nazerzingue dans Golconde et Aureng-Abad, sans avoir besoin de ses propres troupes. Un autre jour on fit jeter en sa présence quelques bombes, dont les Mores ont une très grande frayeur. Ils ont bien quelques fusées qu'ils lancent dans les combats contre la cavalerie pour y mettre le désordre ; mais elles ne crévent point, et ne s'élèvent pas

assez po
ennemie

Après

à Pondic

présents

gouverne

l'avoit s

mariage.

le champ

seulemen

de la der

férence d

impratica

Permet

la relatio

missionna

ne puis

pour m'e

missions.

petit voya

même poi

l'honneur

BOISSON

BOISSON

BOISSON

BOISSON

BOISSON

BOISSON

BOISSON

assez pour pouvoir être jetées dans une place ennemie.

Après s'être délassé pendant quelques jours à Pondichery et s'être fait réciproquement des présents, Mouzaferinghe s'acquitta auprès du gouverneur de la commission dont l'empereur l'avoit chargé de demander sa belle-fille en mariage. M. Duplax s'excusa de répondre sur le champ sur une affaire aussi sérieuse : il dit seulement au souba qu'il se tenoit fort honoré de la demande de l'empereur ; mais que la différence de religion sembloit rendre cette union impraticable.

Permettez, Monsieur, que j'interrompe ici la relation que j'ai commencée. Un de nos missionnaires s'approchant de Pondichery, je ne puis me dispenser d'aller à sa rencontre pour m'entretenir avec lui sur l'état de nos missions. Je vous promets qu'au retour de mon petit voyage je reprendrai ma narration au même point où je l'ai laissée. En attendant, j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Sur les Missionnaires des Indes, écrite par un homme
du monde au P. Patouillet.

Vous m'avez souvent prié, Monsieur, de vous donner quelques connoissances de l'Inde sur ce qui a rapport aux missions; mes occupations m'en ont jusqu'à présent empêché; mais débarrassé désormais de toute affaire, je profite avec plaisir des premiers moments de mon temps pour vous satisfaire. Je vous parle en homme désintéressé, et vous prévien d'avance que la vérité seule me dictera le petit détail dans lequel je vais entrer.

J'ai passé huit années dans l'Inde, tant à Pondichery qu'à Madras. Lassé d'entendre tenir des propos sur la conduite de vos missionnaires, tenté même d'y ajouter foi, je voulus m'éclaircir du vrai; j'eus pour cet effet plusieurs conférences avec vos missionnaires et ceux d'un autre ordre. Je ne m'en tins pas là; je questionnai les Brames, qui sont, comme vous le savez, les prêtres des gentils. Voici

mot po
Brames.
lui, je f
missionn
s'occup
fice qu'i
fectoit b
gentils. V
répondit
religion
l'erreur,
gagent à
que je cr
mienne, n
nation qu
imposer :
Les Br
d'honnête
défaut que
gion, et p
pays d'Eur
amis, et o
ment estim
d'esprit. V
terres : ils
la plus ma
toujours ét
mangent ri

mot pour mot la conversation d'un de ces Brames. Afin de tirer p'us de lumières de lui, je feignis de blâmer la conduite de vos missionnaires dans les terres, disant qu'ils ne s'occupoient qu'au commerce, et que le bénéfice qu'ils tiroient de cemême commerce les affectoit beaucoup plus que la conversion des gentils. Vous vous trompez grossièrement, me répondit le Brame, quoique mon état et ma religion exigent de moi de vous laisser dans l'erreur, les obligations que je vous ai m'engagent à vous tirer de celle où vous êtes; non que je croie votre religion meilleure que la mienne, mais je veux qu'il soit dit parmi votre nation qu'un prêtre gentil n'est pas homme à en imposer : revenons à la chose.

Les *Brames du nord* (les missionnaires) sont d'honnêtes gens; et je ne leur connois d'autre défaut que celui d'être dans une mauvaise religion, et pour la propager, ils quittent leur pays d'Europe où ils ont leurs parents, leurs amis, et où, dit-on, ils sont assez généralement estimés; ceux que j'ai connus sont gens d'esprit. Voici la vie qu'ils mènent dans les terres : ils sont habillés fort modestement, font la plus mauvaise chère du monde, et je suis toujours étonné comment ils y résistent; ils ne mangent rien de ce qui a vie; ce n'est point

comme se l'imaginent leurs ennemis, pour se conformer à la façon de vivre des Brame gentils, c'est par pure mortification; ils passent une partie du jour et souvent la nuit à la prière. Leur plus grande occupation est d'élever les jeunes gens dans la religion qu'ils professent; ils donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres; jugent des différends qui s'élèvent entre leurs disciples, qu'ils regardent tous comme leurs frères; ils les accordent ensemble, et leur prêchent l'union; s'ils ont quelque crédit auprès des gouverneurs des forteresses ou des nababs, ils l'emploient pour empêcher les persécutions que ceux de notre religion feroient aux chrétiens; si quelqu'un les insulte, ils lui font des politesses; ils mènent enfin la vie du monde la plus exemplaire, et si je n'étois pas Brame de l'Inde, je voudrois l'être du Nord. Quant au commerce que vous dites qu'ils font dans les terres, je n'en ai jamais eu la moindre connoissance; et si cela étoit, je le saurois certainement, et je vous le dirois de bonne foi. Si vous n'étiez pas un Brame, lui répondez-je, je croirois votre témoignage suspect; mais comment répondrez-vous à la question que je m'en vais vous faire? Pourquoi les Brame du Nord, qui regardent, dites-vous, tous les chrétiens comme leurs frères, ont-ils un si

grand me
Parias?
 mêmes P
 autres hon
 tez, Mon
 dez pas le
 Les Bram
 pour les P
 vous-mêm
 pas la mém
 que état e
 n'ira pas m
 bitant quo
 verneur co
 chez nous
 destinés au
 donnent à
 de cette liqu
 par la l'usa
 regarder d
 une condui
 une façon d
 d'approuver
 fort de reg
 frères, de le
 la culture d
 ralement to
 vous êtes à

grand mépris pour les gens que vous appelez *Parias*? Car enfin, selon notre religion, ces mêmes *Parias* sont aussi chers à Dieu que les autres hommes d'un état plus distingué. Arrêtez, Monsieur, me dit le Brame, ne confondez pas le mépris avec la distinction des états. Les Brames du Nord n'ont point de mépris pour les *Parias* par principe de religion; mais vous-même et les autres Français, ne tenez-vous pas la même conduite dans vos colonies? chaque état est distingué chez vous; le soldat n'ira pas manger à votre table; un simple habitant quelque blanc, n'ira pas chez le gouverneur comme vous y allez; il en est de même chez nous: ces gens qu'on appelle *Parias* sont destinés aux plus vils emplois. Plusieurs s'adonnent à la débauche; ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'on appelle *rague*, et perdent par là l'usage de la raison: a-t-on tort de les regarder différemment de ceux qui tiennent une conduite régulière, qui ont des mœurs et une façon de penser plus relevée? Bien loin d'approuver les Brames du Nord, je les blâme fort de regarder ces gens-là comme leurs frères, de les nourrir, de les faire travailler à la culture des terres, et de leur donner généralement tous les secours dont ils ont besoin; vous êtes à même de le voir dans cette ville:

leur maison est pleine de ces gens-là ; sont-ils malades, ils ont des remèdes *gratuits*, et sont mieux traités que nous, qui sommes Brame, nous ne traierions peut-être nos confrères. Mais, lui répondis-je à quoi bon cette distinction qu'ils ont dans leurs églises, en faisant mettre les Parias dans une chapelle ou un endroit séparé ? Si vous n'étiez pas un homme de bons sens, me répartit le Brame, je vous pardonnerois de donner dans des petitessees pareilles. Je fonde mon raisonnement sur une petite comparaison que je vais vous faire. Pourquoi dans vos églises le gouverneur et les premiers de la ville sont-ils séparés des derniers ? c'est le cas des Parias ; et qu'importe en quel endroit du temple on soit placé, s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait qu'un Dieu dans votre religion, et que ce même Dieu soit partout ? Vous croiriez, à m'entendre, que je suis prêt à me convertir : je vous avouerai de bonne foi que si mon intérêt, mon rang et ma famille ne m'obligeoient pas à un certain extérieur, que nous ne tenons cependant que des préjugés de l'enfance, je me ferois Brame du Nord dès demain, tant j'admire la conduite de ces hommes-là. Avez-vous encore quelques questions à me faire, me dit-il ? Non, lui répondis-je ; et nous nous quittâmes.

J'avou
qu'on s
faute d'é
le cas pl
chions la
sur le co
trouverio
religion e
cacher plu
de leurs
père, tous
vus de tou
A l'égar
celles de la
telles à vos
fondé. Pre
sandal dont
veux, ne tie
poudre et
cendre odor
L'autre céré
trempée dan
de leurs ma
qu'aux seuls
des insectes
remplies ? Po
ne suis ni mi
souvent serv

J'avouerai de bonne foi, mon révérend père, qu'on se laisse souvent prévenir aisément, faute d'éclaircissement. Je me suis trouvé dans le cas plus que tout autre. Mais si nous cherchions la source de tous les bruits qui courent sur le compte de vos missionnaires, nous la trouverions peut-être chez ceux qu'une même religion et un même état devroient engager à cacher plutôt que de mettre au jour les défauts de leurs compatriotes; oui, mon révérend père, tous ces bruits sont assurément dépourvus de toute vraisemblance.

A l'égard des cérémonies qui ont rapport à celles de la gentilité, et qu'on reproche comme telles à vos missionnaires, rien de plus mal fondé. Premièrement, la cendre de bois de sandal dont ils se frottent le corps et les cheveux, ne tient non plus de la gentilité, que la poudre et la pommade en France. C'est une cendre odoriférante, fort saine même au corps. L'autre cérémonie est celle de la bouse de vache trempée dans de l'eau, dont ils frottent le pavé de leurs maisons. Quoi! ne seroit-il permis qu'aux seuls Indiens gentils de se préserver des insectes dont la plupart des maisons sont remplies? Pour moi, mon révérend père, qui ne suis ni missionnaire ni idolâtre, je me suis souvent servi de ce moyen, qui est le seul

pour faire mourir les fourmis rouges et les punaises qui incommode beaucoup dans l'Inde. Vous voyez, quand on veut se donner la peine d'éclaircir les choses, que souvent ce qui nous paroît un fantôme, n'est rien.

Une autre cérémonie que vos missionnaires permettent, suivant vos ennemis, est un *thaly*, ou espèce de médaille que les Indiens idolâtres attachent au cou des filles lorsqu'elles se marient. Il est vrai que sur ces médailles les Gentils gravent des figures qui font honte à la pudeur. Mais n'y a-t-il pas de la noirceur d'oser dire que les Jésuites se servent de ces médailles gravées comme celles des gentils, pour les mariages qu'ils font, et n'y a-t-il pas encore plus d'absurdité au public à le croire? Le *thaly* ou la médaille dont se servent vos missionnaires pour la célébration des mariages est la même chose qu'un anneau conjugal qu'on donne en France. Cette médaille a différentes formes: tantôt c'est l'image de la Sainte-Vierge, tantôt un cœur sur lequel est gravé le saint nom de Jésus, ou même quelquefois une croix; voilà le vrai, je l'ai vu moi-même cent fois pendant mon séjour aux Indes. Mais toutes ces calomnies doivent-elles nous étonner? la vertu et le mérite ont été persécutés de tout temps. Si vos missionnaires, indifférents sur le salut

des Ind
douce,
le dema
d'ennem
assez bo
d'un pay
de partia
lorsqu'on
sionnaire
monde, la
le fruit d
ce qu'ils
avec respo

D'un Missio
Mémoires
Indes orien

MOUZAFER
chery, et l
seulement ex
divertissemen

des Indiens, menotent une vie tranquille et douce, comme la dureté du climat sembleroit le demander, peut-être n'auroient-ils pas tant d'ennemis. Je souhaiterois avoir une plume assez bonne pour dissuader ceux qui jugent d'un pays éloigné de six mille lieues avec tant de partialité. Qu'a-t-on au surplus à craindre lorsqu'on n'a rien à se reprocher? Si vos missionnaires sont calomniés et persécutés en ce monde, la récompense de l'autre vie, qui sera le fruit de leurs travaux, les indemniserà de ce qu'ils auront souffert en celle-ci. Je suis avec respect, etc.

LETTRE

D'un Missionnaire des Indes à M.***, ou suite des Mémoires sur les dernières guerres des Mores aux Indes orientales.

SECONDE PARTIE.

Mouzarrazingur passa huit jours à Pondichery, et le séjour qu'il y fit ne fut pas seulement employé à jouir des fêtes et des divertissements que M. Dupleix lui donna. Ce

seigneur voulant donner aux Français des marques efficaces de son amitié, non content de leur confirmer la donation que Chandasach et son fils leur avoient faite des *aldées* de Villenour, y joignit toutes les terres du district de Bahour, composant environ trente-cinq ou quarante *aldées* enclavées dans les premières. Par-là, le domaine de la Compagnie se trouva composé d'environ quatre-vingts *aldées* des meilleures terres de l'Inde, et son revenu augmenté de trente à quarante mille pagodes, qui font plus de trois cent soixante mille livres de rente de notre monnaie. Ces présents du prince more furent accompagnés d'un *Paravana* (lettres-patentes), qu'il fit expédier dans la forme la plus authentique, par lesquelles il assuroit à la Compagnie la jouissance entière de la ville de Mazulipatan et de toutes les terres qui en dépendent. Comme c'est l'usage de l'Inde de se servir dans ces occasions du nom de celui qui commande, toutes ces concessions furent faites au nom de M. Dupleix, qui, sur le champ, en passa une cession pure et simple à la Compagnie. Après ces témoignages de son attachement pour la nation, comblé d'honneurs de la part du gouverneur, et emportant avec lui la plus haute idée de la bravoure et de la politesse française, Mouza-

ferlinge
à la tête
lieues d
A l'éga
quelque
régler c
ensembl
nécessair
Aussitôt
seigneur,
celle de
les troupe
à la bataill
soixante
présent à
d'une ald
roupies d
devoit à c
néreuseme
n'étoit pas
s'affermir
soin de no
distributio
propre à l
lants solda
le succès d
liciter ces
lui étoient p

ferzingue quitta Pondichéry, et alla se mettre à la tête de son armée qui campoit à quatre lieues de cette ville.

A l'égard de Chandasab, il resta encore quelques jours auprès de M. Dupleix, pour régler certains comptes qu'ils avoient à faire ensemble, et prendre avec lui les arrangements nécessaires pour la continuation de la guerre. Aussitôt après son arrivée à Pondichéry, ce seigneur, dont la générosité ne cédoit rien à celle de Mouzaferzingue, pour récompenser les troupes françaises qui l'avoient si bien servi à la bataille d'Amour, leur avoit fait distribuer soixante et quinze mille roupies, et avoit fait présent à M. d'Autepil, qui les commandoit, d'une aldée d'environ trois ou quatre mille roupies de revenu. La reconnaissance qu'il devoit à ces braves guerriers, qui avoient généreusement exposé leur vie pour son service, n'étoit pas le seul motif de ses libéralités. Pour s'affermir sur le trône du Carnate, il avoit besoin de nouveaux secours, et il regardoit cette distribution placée à propos, comme un moyen propre à lui attacher de plus en plus de vaillants soldats, dont il avoit tout à espérer pour le succès de cette entreprise. C'étoit pour solliciter ces secours d'hommes et d'argent, qui lui étoient plus nécessaires que jamais, qu'il étoit

demeuré à Pondichery. Il négocia cette affaire avec M. Dupleix, de qui il obtint tout ce qu'il pouvoit en attendre. Il fut réglé qu'on fourniroit aux deux princes mores un détachement de huit cents Blancs et de trois cents Caffres et Topas, troupes du pays, avec trente-quatre officiers, tant de terre que de marine, et qu'on y joindroit un train d'artillerie proportionné, pour l'exécution des opérations dont on étoit convenu et qui devoient suivre; que ces troupes demeureroient au service de Mouzaferzingue et de Chandasaeb, tant qu'elles leur seroient nécessaires pour se mettre en possession de leurs états, payées et entretenues aux dépens de ces deux princes; et qu'à la fin de la guerre, ils rembourseroient à la Compagnie toutes les avances qu'elle leur avoit faites. Après ce traité conclu et signé, M. Duquesne, qui avoit été nommé par M. Dupleix pour commander le détachement, partit vers la fin d'octobre, accompagné de Chandasaeb, pour aller joindre Mouzaferzingue. Le dessein étoit de marcher d'abord à Trichirapaly, dont Mahamet-Alikan, un des fils du dernier nabab d'Arcate, Anavardikam, étoit alors le maître, et de lui enlever cette place pour la remettre à Chandasaeb à qui elle appartenoit légitimement.

Les événements qui suivirent dérangèrent ce

projet, et
sures. A
aux deux
plié d'abor
Le roi de
quelque r
prises con
pour raiso
de payer a
avoit toujo
l'élévation
Carnate. A
de répéter
à ce nabab,
depuis la m
toit à des se
mer d'y sa
menaça de l
de Tanjaour
un accommo
par les mau
faronnes d'u
ragi-Agi, qu
à sa cour. Ce
faisoient le m
Tanjaour, on
secours non
armée, mais en

projet, et obligèrent de prendre d'autres mesures. A la vue des troupes françaises, jointes aux deux armées mores combinées, tout avoit plié d'abord, tout s'étoit couru dans le Carnate. Le roi de Tanjaour parut seul vouloir faire quelque résistance. Chandasseb avoit des reprises considérables contre ce prince gentil, pour raison du tribut que celui-ci étoit obligé de payer annuellement au nabab d'Arcate. Il avoit toujours su s'exempter de le faire, depuis l'élévation de Sabder-Alikan sur le trône de Carnate. Ainsi ce prince more étoit en droit de répéter contre lui et ce qu'il auroit dû payer à ce nabab, et ce qui lui étoit dû à lui-même depuis la mort de son beau-frère; ce qui montoit à des sommes considérables. Il se fit sommer d'y satisfaire, et en cas de refus il le menaça de l'y contraindre par la force. Le roi de Tanjaour étoit de lui-même assez disposé à un accommodement; mais il en fut détourné par les mauvais conseils et les promesses fafaronnées d'un Brame du Malabar appelé Maragi-Agi, qui étoit alors en grande réputation à sa cour. Celui-ci assuroit que si les ennemis faisoient le moindre mouvement pour assiéger Tanjaour, on verroit aussitôt accourir à son secours non seulement Nazerzingue avec son armée, mais encore les Anglais et les Hollandais;

et quoiqu'en qualité de Brame et de Malabare, il fût le plus lâche et le plus poltron de tous les hommes, il osoit se vanter que si les Mores et les Français étoient assez hardis pour s'avancer seulement à mille toises des murs de la place, il feroit sur eux une sortie si vigoureuse, qu'il les tailleroit tous en pièces. Le Roi étoit assez prudent pour ne pas trop compter sur des assurances aussi vaines et aussi frivoles; mais il étoit retenu par le grand crédit que le Brame avoit dans la ville et parmi tous ses sujets; et l'envie qu'il avoit d'ailleurs de se dispenser, s'il étoit possible, d'un paiement qui l'incommodoit, le faisoit agir en effet comme s'il eût eu dans les promesses de Maragi-Agi la confiance la plus entière. Aux instances répétées que Chandasab lui faisoit faire par ses envoyés, il ne répondoit autre chose sinon : « Nous verrons. » En sorte que disant toujours qu'il verroit, et ne se déterminant jamais, il éloignoit d'autant le paiement, sans que pendant plusieurs jours, il fût possible de voir la fin de ses résolutions et de ses remises.

Cette conduite équivoque et incertaine du roi de Tanjaour, fit comprendre aux deux princes mogols qu'il falloit user de moyens plus efficaces pour l'obliger à s'expliquer nettement et pour tirer de lui une réponse plus précise.

On étoit
quesn
été dé
égalem
mauvai
la natio
en se j
qu'il lu
les chic
part au
pouvoit
tribut h
nuelle d
obligée
même ét
l'occasio
nation a
prince à
qu'une si
L'ardeur
ses soldat
marcher
osoit se p
la ville,
même jus
l'envoyer
Ce n'étoit
mores. Ad

On étoit alors à la mi-décembre. Si M. De-
quesne en eût été cru, l'affaire auroit bientôt
été décidée par un coup de main. Cet officier,
également brave et zélé, étoit instruit de la
mauvaise disposition du roi de Tanjaour pour
la nation, à qui il en avoit donné des marques,
en se joignant à ses ennemis dans la guerre
qu'ils lui avoient faite. Il n'ignoroit point toutes
les chicanes qu'elle avoit eu à essuyer de sa
part au sujet de Karikal; il savoit qu'elle ne
pouvoit regarder que comme une espèce de
tribut honteux à sa gloire, la redevance an-
nuelle de deux mille pagodes qu'elle s'étoit
obligée de lui payer à titre de présent pour ce
même établissement, et il croyoit avoir trouvé
l'occasion la plus favorable pour venger la
nation avec usure des mauvais procédés de ce
prince à son égard. Il ne demandoit pour cela
qu'une simple permission d'attaquer Tanjaour.
L'ardeur de ses troupes étoit telle, qu'il voyoit
ses soldats se disputer entre eux l'honneur de
marcher à cette expédition, en sorte qu'il
osoit se promettre, non seulement d'emporter
la ville, mais encore d'aller enlever le Roi
même jusque dans son propre palais, et de
l'envoyer prisonnier à Pondichery.

Ce n'étoit pas là l'intention des princes
mores. Accoutumés à passer souvent sans se

lasser, des années entières à se morfondre autour d'une place, sans autre but que celui de forcer les habitants, sans coup férir, à payer malgré eux les sommes qu'il leur plait d'en exiger; ils avoient peine à s'accommoder de cette vétille française, qu'irrite le moindre retardement. D'ailleurs la prise de Tanjaour n'étoit à leur imagination que l'idée d'une ville saignée et mise au pillage, ce qui n'avançoit point du tout leurs affaires. Ainsi, obligé par les ordres mêmes qu'il avoit reçus de M. Dupleix, de s'accommoder à leur façon de penser, M. Duquesne fut forcé de se prêter à tout ce que voulut Chandasab, qui se contenta de faire promener les armées autour de la ville, dans l'espérance que la vue de ces troupes nombreuses pourroit engager ceux de Tanjaour à entamer quelque négociation. Ce manège dura quatre jours entiers, au grand regret des Français, qui ne pouvoient s'empêcher de détester dans leur ame le flegme et l'indolence de cette nation mogole. Ce qu'il y a de plaisant, est que ce même Maragi-Agi, dont j'ai parlé, voyant les troupes tourner autour de la place, assuroit hardiment au Roi, que les ennemis avoient peur, et qu'ils cherchoient le chemin de Pondichery, qui véritablement est situé du côté où les armées combinées étoient campées.

Ennu
produit
de metr
avec plu
avoir es
nuit du
de cano
pas un
après-mi
son desse
ville, à la
sa route
cinquante
tranchem
Cette bru
bravoure
ral tue et
ennemis y
un drapea
qu'on enve
ce premier
quesne fit
et y établit
batteries,
de sept mo
vers Chan
ce moment
le maître d

Ennuyé enfin de cette manœuvre, qui ne produisoit aucun effet, M. Duquesne résolut de mettre les Mores dans la nécessité d'agir avec plus de vigueur. Dans cette vue, après avoir essuyé pendant tout le jour et toute la nuit du 17 décembre, plus de cinq cents coups de canon qu'on lui tira, et qui ne lui tuèrent pas un seul homme, le 18 à deux heures après-midi, il décampa sans avoir communiqué son dessein aux deux princes, marcha vers la ville, à la faveur d'un grand village qui étoit sur sa route et qui le couvroit, et alla forcer à cent cinquante toises de la place trois grands retranchements qui en défendoient les approches. Cette brusque attaque, conduite avec toute la bravoure imaginable, ne lui coûta qu'un caporal tué et cinq soldats blessés. Au contraire, les ennemis y perdirent beaucoup de monde, avec un drapeau qu'on leur enleva sur la tranchée, et qu'on envoya le lendemain à Pondichery. Après ce premier exploit, dès le jour même, M. Duquesne fit nettoyer les trois retranchements, et y établit à cinquante toises de la ville deux batteries, l'une de deux pièces de six, l'autre de sept mortiers; en même temps, il envoya vers Chandasaeb, pour lui déclarer que de ce moment il se regardoit comme devant être le maître de faire la paix ou la guerre avec le

roi de Tanjaour; que si ce prince demandoit à entrer en négociation, il entendoit être l'arbitre des conditions; et qu'il ne permettroit point qu'on fit aucun accommodement avec lui, si les actes n'en étoient signés au nom de M. Dupleix et de la Compagnie. Cette déclaration si fière et même un peu dure, dont il crut devoir user pour piquer l'indolence du prince more, bien loin de choquer celui-ci, en fut reçue fort agréablement; assuré de l'attachement des Français pour sa personne, il se promettoit bien d'être toujours le maître de modérer leur vivacité; et il étoit très sûr qu'à l'égard de ses intérêts, ils sauroient les ménager mieux que lui-même. Aussi se rendit-il aussitôt auprès de M. Duquesne, pour le féliciter de l'avantage qu'il venoit de remporter, visita ses travaux et ses batteries, admirant partout la facilité et la diligence avec lesquelles ces ouvrages avoient été perfectionnés, et ne se retira dans son camp que lorsqu'il crut que l'on se disposoit à faire jouer le canon et les bombes. Car il est à remarquer que, quoique ces peuples aient, comme en Europe, l'usage de l'artillerie, ils ont conçu d'ailleurs une idée si effrayante de la manière dont elle est servie parmi nous, que tant que l'on tira dans le camp des Français, ni Chandasaeb, ni Mouza-

ferzing
plus de
La r
côté de
dans T
avoit re
tout y e
ce n'est
tiers re
contrain
de la pl
M. Duq
passer s
bonheur
étoient
qui, sou
d'un sor
plus dur
pas plut
artillerie
crut perd
fait venir
• où sont
• dais, ve
• paroisse
• vous me
• pieds de
• marchez

ferzingue, n'osèrent jamais en approcher de plus de deux lieues.

La nuit fut cependant assez tranquille du côté des assiégeants : il n'en fut pas de même dans Tanjabour ; la prise des retranchements y avoit répandu la consternation et la terreur : tout y étoit dans le désordre et dans le trouble ; ce n'est pas que les habitants n'eussent volontiers reçu les Français dans leur ville ; au contraire, quelques-uns d'entr'eux étant sortis de la place, témoignèrent ce soir-là même à M. Duquesne, qu'ils se croiroient heureux de passer sous leur domination : ils envioient le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient établis à Karikal et aux environs, et qui, soumis à la nation, jouissoient, disoient-ils, d'un sort au prix duquel le leur n'étoit que le plus dur esclavage. A l'égard du Roi, il ne vit pas plutôt les Français à ses portes, et leur artillerie prête à foudroyer ses murs, qu'il se crut perdu sans ressource. Ce fut alors qu'ayant fait venir Maragi-Agi : « Hé bien, lui dit-il, où sont à présent vos Anglais, vos Hollandais, votre Nazerzingue et son armée ? qu'ils paroissent, il est temps : cet ennemi que vous méprisiez hier, le voilà aujourd'hui aux pieds de nos remparts. Qui peut vous arrêter ? marchez à lui ; éloignez de dessus nos têtes

» le coup funeste qui nous menace, et prou-
 » vez-nous par une résolution généreuse, que
 » ce n'est pas à tort que nous avons mis notre
 » confiance dans vos promesses. » Le Brame
 voulut répondre qu'il se défendrait jusqu'à la
 mort, mais le Roi lui ferma la bouche, en lui
 reprochant que c'étoit lui qui par ses mauvais
 conseils l'avoit entraîné dans une guerre qui
 alloit causer la ruine de son pays, et dont il ne
 pourroit se tirer qu'aux dépens de son hon-
 neur, de ses trésors, peut-être même de sa cou-
 ronne. Il le chargea ensuite de malédictions,
 et le chassa de sa présence avec indignation.

Le lendemain 19 du mois, dès le grand
 matin, les ambassadeurs du roi de Tanjaour
 parurent au camp de Chandasaeb, demandant
 audience, et offrant d'entrer en négociation.
 Mais ce prince refusa de les entendre, et les
 renvoya au général français, leur faisant dire
 que c'étoit à lui qu'ils devoient s'adresser, qu'il
 étoit l'arbitre de la paix, et que de lui dépen-
 doient les conditions auxquelles on pouvoit
 la leur accorder. Ils se rendirent donc à la
 tente de M. Duquesne. Ils commencèrent par
 se plaindre des demandes du nabab, qui fai-
 soit, disoient-ils, monter ses prétentions à
 l'excès, en exigeant qu'on lui payât quatre cou-
 rous de roupies. M. Duquesne, qui avoit le

mot de
 somme
 ne devo
 ce princ
 afin de t
 mettoit
 pourvu
 fidèles à
 droit ave
 dichery
 très satis
 de grand
 leur matt
 tion, et
 plaisir de
 se rendit
 ce prince
 pour avoi
 pas moins
 articles, su
 dans la sui
 » tion fran
 » dérer ses
 » rou de r
 » de Tanja
 » mettroit
 » pagodes,
 » lui pour K

mot de Chandasaeb, convint qu'en effet la somme lui paroissoit exorbitante. Il ajouta qu'ils ne devoient pas cependant désespérer de fléchir ce prince; qu'il alloit passer chez lui avec eux, afin de travailler à l'adoucir, et qu'il leur promettoit de les protéger en tout auprès de lui, pourvu qu'eux-mêmes lui promissent d'être fidèles à remplir les engagements qu'il prendroit avec lui au nom du gouverneur de Pondichery et de la Compagnie. Les ambassadeurs, très satisfaits de ces promesses; lui en firent de grands remerciements, l'assurant que le Roi leur maître étoit véritablement ami de la nation, et que dans l'occasion il se feroit un vrai plaisir de lui en donner des marques. De là on se rendit chez Chandasaeb, où il se passa entre ce prince et le général français une scène qui, pour avoir été concertée entr'eux, n'en parut pas moins naturelle. Elle aboutit à ces trois articles, sur lesquels toute la négociation roula dans la suite : « Qu'en considération de la nation française, Chandasaeb voulant bien modifier ses prétentions, se réduiroit à un courou de roupies, qui lui seroit payé par le roi de Tanjaour : qu'en même temps celui-ci remettrait à la nation le présent de deux mille pagodes, auquel elle s'étoit engagée envers lui pour Karikal, et y renonceroit dès à pré-

« sent et pour toujours : qu'enfin il feroit ex-
 « pédier un *parwana* ou patente signée de sa
 « main, par laquelle il assureroit à la Com-
 « pagnie la possession de quatre-vingt-une
 « aldées à la proximité et à la bienséance de
 « cet établissement. » Moyennant l'exécution
 de ces trois articles, Chandasaheb et le général
 français promettoient d'accorder la paix au roi
 de Tanjaour, et s'engageoient à le prendre sous
 leur protection. En renvoyant les ambassadeurs
 avec cette réponse, M. Duquesne leur donna un
 pavillon blanc, avec ordre de le remettre à leur
 maître, et de lui dire qu'il lui envoyoit ce pavil-
 lon pour marque de la suspension d'armes, et de
 la protection qu'il lui accordoit; qu'il lui donnoit
 deux jours pour se décider sur les propositions
 qu'ils étoient chargés de lui faire, et que si
 dans ce terme il ne se mettoit pas à la raison,
 il étoit résolu de lui enlever sa place et même
 son royaume, auquel cas il ne lui répondroit
 pas de sa liberté ni même de sa vie; qu'il seroit
 fâché de se voir obligé d'en venir avec lui à
 ces dures extrémités, et qu'il lui conseilloit de
 les prévenir.

Cette réponse portée au roi de Tanjaour, le
 jeta dans l'embarras le plus étrange. L'argent
 et la remise des deux mille pagodes qu'on de-
 mandoit, étoient ce qui l'inquiétoit le moins.

Ce qui le
 quatre-vingt-une
 dépouiller
 la Compagnie
 possession
 lui en avoit
 récolte. L'argent
 sembla donc
 conseils et
 à aucune. Il
 pour se dé-
 tions inutili-
 qu'on ne
 toute la jour-
 l'on reçut
 dès six heu-
 tendre son
 bombes et
 première g-
 n'y causa q-
 palais étoit
 ou trois bo-
 quelques m-
 sèrent, et a-
 effrayé, env-
 disposé à f-
 lui, et qu'il
 ment. Les an-

Ce qui lui tenoit plus au cœur, étoient les quatre-vingt-une aldées dont on vouloit le dépouiller pour en augmenter le domaine de la Compagnie. Déjà même elle en avoit pris possession sur la concession que Chandasaeb lui en avoit faite, et alloit commencer à y faire récolte. L'affaire étoit pressante. Ce prince assembla donc tous ses ministres, tint plusieurs conseils et forma cent résolutions sans s'arrêter à aucune. Les deux jours qu'on lui avoit donnés pour se décider, s'étoient écoulés en délibérations inutiles. Il en fit demander un troisième, qu'on ne lui accorda qu'avec peine. Enfin, toute la journée du 22 s'étant passée sans que l'on reçût de lui aucune réponse, le lendemain dès six heures du matin, M. Duquesne fit entendre son canon et salua la ville de cinquante bombes et de trente grenades royales. La première grenade étant tombée chez le Roi, n'y causa que peu de désordre, parce que son palais étoit bâti de pierres de taille. Mais deux ou trois bombes ayant donné ensuite dans quelques maisons de brique, qu'elles fracassèrent, et ayant tué deux Brames, ce prince effrayé, envoya dire aussitôt au camp qu'il étoit disposé à faire tout ce que l'on demandoit de lui, et qu'il prioit qu'on cessât le bombardement. Les ambassadeurs arrivèrent au retran-

chement au moment qu'on y lançoit la dernière bombe : mais comme ils n'apportoient rien de plus précis que ce qu'ils avoient proposé d'abord, cette entreyue ne réussit pas mieux que les précédentes. Le général français tint toujours ferme pour la cession des quatre-vingt-une aldées et pour la remise des deux mille pagodes. A l'égard de Chandasaeb, il se réduisit à soixante et quinze laks de roupies. En reconduisant les ambassadeurs, M. Duquesne affecta de les faire passer devant vingt échelles de bambou, qu'il avoit fait faire, et leur dit qu'il comptoit aller le lendemain au soir souper dans la ville avec son armée.

Depuis ce jour jusqu'au 26, les négociations continuèrent avec aussi peu de succès qu'auparavant, ce qui chagrinoit d'autant plus M. Duquesne, qui ne pouvoit douter que les ennemis ne profitassent de ces longueurs pour se mettre à couvert, et pour transporter toute leur artillerie du côté du camp. Il eut lieu de s'en convaincre lorsque, le 26 au soir, ayant recommencé le bombardement, et l'ayant continué pendant un jour et deux nuits entières, la ville y répondit pendant tout ce temps par un feu très vif de vingt pièces de canon de tout calibre, et par une grêle de cayetoques. Malgré ce grand feu, il étoit si bien retranché,

qu'il
pas m
deme
d'emp
jamai
craint
seulen
qui ob
de tou
pouvo
d'une
afin q
cer le
à pren
Ce c
til, et
Il voy
rendre
refus q
lui per
Le g
qui s'y
sortir,
désolat
tances,
faire la
pagnie
dance d

qu'il ne perdit pas un seul homme. Il n'en eut pas moins d'ardeur pour mettre fin à ces retardemens. Vingt fois il proposa à Chandasaeb d'emporter la place et de la lui remettre; mais jamais ce prince ne voulut y consentir, dans la crainte qu'elle ne fût mise au pillage. Il permit seulement de continuer le bombardement, ce qui obligea M. Duquesne, qui sentoit l'inutilité de tous ces ménagemens, et le préjudice qu'ils pouvoient apporter aux affaires, de s'emparer d'une des portes, comme il le fit le 28 au soir, afin qu'ayant un pied dans la place, il pût forcer le roi de Tanjaour et Chandasaeb lui-même à prendre une dernière résolution.

Ce coup fixa les incertitudes du prince gentil, et décida du parti qu'il avoit à prendre. Il voyoit les Français dans sa place prêts à s'en rendre maîtres, et à la saccager au moindre refus qu'il feroit de se soumettre; ce qui ne lui permettoit pas de différer plus long-temps.

Le grand nombre d'hommes et de bestiaux qui s'y étoient réfugiés, et qui ne pouvoient sortir, y avoient causé la famine et la peste; la désolation y étoit générale. Dans ces circonstances, le roi de Tanjaour consentit enfin à faire la paix, et il convint de céder à la Compagnie quatre-vingt-une aldées de la dépendance de Karikal; de lui remettre la redevance

de deux mille pagodes, qu'elle s'étoit obligée de lui payer tous les ans pour cet établissement, et de donner au nabab soixante et dix laks de roupies, qui font près de dix-huit millions de notre monnoie. Chandasaeb exigea de plus qu'à cette somme il ajoutât une gratification considérable pour les troupes françaises qui l'avoient suivi à cette expédition, et pour les officiers qui les commandoient. Ces articles furent signés le 31 décembre 1749, et le 6 du mois de janvier suivant, on reçut à Pondichery les *paravanas* nécessaires pour la cession des quatre-vingt-une aldées. Cette nouvelle acquisition augmenta encore de moitié le domaine et les revenus de la Compagnie; il lui auroit même été facile, dans cette conjoncture, de s'emparer, si elle l'eût voulu, de tout le royaume de Tanjaour, qui rapporte, dit-on, quinze millions de rente, et de le garder avec moins de deux mille Blancs contre toutes les forces de l'Inde. M. Duquesne, au zèle et à l'activité duquel on étoit particulièrement redevable de ces avantages, ne jouit pas du fruit de ses travaux. Excédé de fatigues, et épuisé par la maladie, il fut obligé de se faire transporter à Karikal, où il arriva à l'extrémité; il y mourut le 24 janvier 1750. M. Dupleix ayant appris sa mort, nomma le sieur Goupil pour le remplacer.

L'an
change
formés
de la
le roi
le des
déjà co
cessaire
cet offi
ments,
les plu
entrepr
cette pl
teurs d
en jou
avoit p
roit les
une ra
Ce prin
en arge
mais to
point d
pendan
plus be
les forc
mi qui
Golcon
de son

L'arrivée de ce nouveau commandant ne changea rien à la suite des projets qu'on avoit formés, et qui devoient régler les opérations de la campagne. Après avoir mis à la raison le roi de Tanjaour, M. Duquesne avoit repris le dessein du siège de Trichirapali, et avoit déjà commencé à faire tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition. En succédant à cet officier, M. Goupil suivit les mêmes errements, et fit toutes les dispositions qu'il crut les plus propres à assurer le succès de cette entreprise. Tout étoit prêt à marcher contre cette place. On n'étoit retenu que par les lenteurs du roi de Tanjaour, qui différoit de jour en jour de satisfaire aux engagements qu'il avoit pris vis-à-vis de Chandasab, et qui tiroit les paiemens en longueur. C'étoit tantôt une raison, tantôt une autre qui les arrêtoit. Ce prince payoit quelques sommes, aujourd'hui en argent, demain en vaisselle ou en bijoux; mais toujours en petite quantité : on ne voyoit point de fin à ses délais et à ses remises. Cependant le temps s'écouloit, et l'on perdoit la plus belle occasion de rendre inutiles toutes les forces et tous les projets d'un nouvel ennemi qui s'avançoit. C'étoit Nazerzingue, roi de Golconde, qui voulant prévenir les desseins de son neveu Mouzaferzingue, qu'il ne regar-

doit que comme un rebelle à son égard, venoit disoit-on, le chercher jusque dans le sud pour le punir de sa révolte.

Le bruit de sa marche étoit déjà répandu dans tout le pays; on n'y parloit que de son arrivée. Il est vrai que les nouvelles qu'on en recevoit, se contredisoient assez souvent. Cependant il étoit constant qu'il approchoit; et il n'y eut plus lieu d'en douter, quand, vers le commencement de mars 1750, on eut avis qu'il avoit paru, en-deçà des montagnes qui séparent le Carnate du royaume de Maïssour, plusieurs partis de cavalerie maratte, qui, dans tous les lieux par où ils passaient, portoient la terreur et le ravage.

Il est certain, et c'est un fait prouvé, que c'est aux Anglais seuls que ces malheureuses provinces sont redevables des maux qu'elles ont eu à souffrir, pendant dix mois d'une guerre cruelle de la part des différentes armées, qui, pendant tout ce temps, n'ont été occupées qu'à les désoler. Quelque opposés que fussent les intérêts de l'oncle et du neveu, et quoi que Nazerzingue pût appréhender des prétentions de Mouzaferzingue, dont les droits étoient appuyés de toute l'autorité du Grand-Mogol, on peut assurer que ce prince lâche et efféminé, adonné au vin et incapable d'une résolution

général
pied d
les intr
l'en pre
par les
Il ne s'
trois m
pièces d
saires p
apparei
ment l
cet app
plier de
dant u
mais ce
vastes
ploits p
comme
trouble
naires;
grinan
On l'a
ser en
en arr
le terri
entre
mois à
coûté

généreuse, n'eût jamais osé tenter de mettre le pied dans le Carnate, s'il n'y eût été attiré par les intrigues de cette nation qui ne cessa de l'en presser, de l'en solliciter et de l'y engager par les promesses immenses qu'elle lui faisoit. Il ne s'agissoit de rien moins que de lui fournir trois mille hommes de troupes réglées, cent pièces de canon, et toutes les munitions nécessaires pour une artillerie aussi nombreuse. Cet appareil magnifique en idée flattoit agréablement les espérances de Nazerzingue. Fier de cet appui, il s'imaginoit déjà voir ses ennemis plier devant lui, et se dissiper à sa vue. Cependant une crainte basse, qui n'abandonne jamais cette race more, le retenoit au milieu des vastes projets qu'il méditoit. Le récit des exploits par lesquels les Français avoient tout récemment éternisé leur nom dans l'Inde, venoit troubler la douce idée de ses conquêtes imaginaires; ils lui occasionoient des réflexions chagrinales, qui l'arrétoient souvent dans sa route. On l'a vu prêt à passer le Quichgna, se disposer ensuite à rebrousser chemin et à retourner en arrière, comme si cette rivière eût dû être le terme de ses prospérités. Ainsi, flottant entre l'espérance et la crainte, il employa six mois à faire une marche, qui n'eût peut-être pas coûté à tout autre plus de six semaines.

Il n'avançoit cependant qu'en tremblant, avec les plus grandes précautions, et toujours à petites journées. La peur étoit égale dans son ame et dans celle de toutes ses troupes; sans trop savoir les uns ni les autres ce qu'ils avoient à redouter, ils s'intimidoient réciproquement de part et d'autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, comme si cette espèce de terreur panique eût été contagieuse pour les deux partis, dans le temps même que le chef et les soldats osoient à peine se répondre de leur sûreté dans le camp de Nazerzingue, au seul bruit de son arrivée, l'alarme se mit également dans les deux armées mores de Mouzaferzingue et de Chandasach. Il ne fut plus possible de les contenir. En vain M. Dupleix fait-il proposer à ces deux princes de se rendre maîtres de la ville de Tanjaour, où les troupes seroient à couvert de toutes forces de l'ennemi, fussent-elles le double de ce que la renommée en publioit; rien n'est capable de les persuader. La frayeur dont ils sont possédés, ne leur permet pas d'écouter la raison même. Les lettres qu'il leur écrit pour les rassurer, les efforts que font les officiers français pour les retenir, tout est également inutile. Le parti est pris de décamper et de s'éloigner de Tanjaour, et les Mores l'exécutent sur le champ,

laissant
cette pl
liés, ce
tés; il
que l'ex
traite.

Ce f
s'il ne s
min de
C'étoit
et il fut
à mesur
l'approc
nouisso
quoi qu
pensa p
Pondich
dans ce
plus de
celées
par les
trajet,
les ent
cassent
partout
truissan
canaille
es plus

laissant les Français aux pied des murs de cette place. Abandonnés de leurs timides alliés, ceux-ci n'en sont ni surpris ni déconcertés; il les réjoignent le lendemain, sans que l'ennemi ose les troubler dans leur retraite.

Ce fut alors qu'on mit en délibération, s'il ne seroit pas à propos de prendre le chemin de Gingi et de s'emparer de cette ville. C'étoit M. Dupleix qui avoit ouvert cet avis, et il fut d'abord généralement approuvé; mais à mesure que l'on recevoit des nouvelles de l'approche de Nazerzingue, ce dessein s'évanouissoit. On l'abandonna enfin tout à fait, et, quoi que pût dire ou écrire M. Dupleix, on ne pensa plus qu'à se réfugier sous les murs de Pondichery. Les deux armées combinées, qui, dans cette marche, occupoient une étendue de plus de trois lieues, commencèrent à être harcelées auprès de la pagode de Chalemban par les coureurs marattes, sans que, dans ce trajet, ceux-ci pussent jamais venir à bout de les entamer; de quelque côté qu'ils avançassent, les troupes françaises faisoient face partout, montrant bonne contenance et détruisant, chemin faisant, beaucoup de cette canaille qui n'osoit plus se présenter qu'avec les plus grandes précautions et toujours de

loin. Enfin , l'armée more arriva près de Pondichery, et fut obligée de camper malgré elle au-delà de Villenour , M. Dupleix l'ayant fait menacer de tirer sur elle, si elle approchoit des limites.

Dès le lendemain, Mouzaferzingne et Chandasaeb se rendirent chez le gouverneur , auprès duquel ils tâchèrent de justifier , le mieux qu'il leur fut possible , la démarche peu sage et trop précipitée qu'ils venoient de faire. Le premier s'excusoit sur le dessein où il étoit de remettre à Pondichery toute sa famille , que ces seigneurs mogols ont la mauvaise coutume de trainer toujours après eux , et de se débarasser ainsi d'un nombre infini et d'une suite immense d'équipages qui ne servent qu'à mettre la confusion dans une armée. Chandasaeb , de son côté cherchoit à se disculper , en alléguant l'obligation où il s'étoit trouvé de se conformer aux volontés du prince more. Le résultat de cette entrevue fut que l'on fit entrer le jour même dans Pondichery cette nombreuse famille et tous les équipages inutiles ; ce qui formoit l'apparence d'une armée assez considérable. Mais le point le plus essentiel , et ce qu'on avoit peine à découvrir à M. Dupleix , étoit le besoin d'argent où Mouzaferzingne se trouvoit

alors.
étoient
qu'il a
à payer
refusoi
leur fai
étoit d
conjon
enfin ,
M. Dup
difficul
zingue
massées
à être d
à prop
saeb qu
affaires
aussi q
férence
suivre
Pondic
M. D
quelqu
M. Go
avoit é
se retir
teuil p
de l'an

alors. Les sommes considérables qui lui étoient rentrées, des diverses contributions qu'il avoit levées, avoient été consommées à payer ses troupes en grande partie, et elles refusoient absolument de marcher, si on ne leur faisoit toucher auparavant ce qui leur étoit dû de reste. Le cas étoit pressant, et la conjoncture très embarrassante. On s'ouvrit enfin, et l'on déclara de quoi il étoit question ; M. Duplex s'y attendoit. Il fit d'abord quelques difficultés, après quoi il compta à Mouzâferzingue trois cent mille roupies, qu'il avoit ramassées sur son crédit, et qui ne tardèrent pas à être distribuées à son armée; ce secours venu à propos rendit la vie à ce seigneur. Chandasæb qui n'étoit pas beaucoup mieux dans ses affaires, ne fut point oublié : on lui donna aussi quelque argent, et après diverses conférences tenues sur les opérations qui devoient suivre, les deux princes mogols partirent de Pondichery pour retourner à leur camp.

M. Duplex fut aussi obligé de faire alors quelque changement dans les troupes françaises. M. Goupil ayant été attaqué d'un flux de sang, avoit été contraint, au moment du déjart, de se retirer à Karikal. On nomma donc M. d'Auteuil pour le remplacer dans le commandement de l'armée, et cela, même à la prière de M. de

la Touche qui s'étoit chargé de la retraite, et qui avoit ramené les troupes si glorieusement jusqu'à Villenour. En même temps plusieurs officiers ayant demandé à être relevés, sous prétexte d'infirmités et du besoin qu'ils avoient de se remettre des fatigues passées, il fallut, pour les remplacer, se servir nécessairement de ceux qu'on trouva sous sa main; et quoique parmi eux quelques-uns eussent été demandés nommément par M. d'Auteuil lui-même, M. Dupleix ne se porta cependant à cette nouvelle promotion qu'à regret et avec peine. Ses répugnances étoient fondées sur certains discours qui lui étoient revenus, et que tenoient les nouveaux officiers, au sujet de la gratification que les anciens avoient reçue à Tanjaour; ils disoient à cette occasion, que ceux-ci avoient profité de la récompense, et que pour eux il ne leur restoit que des coups à espérer. De pareils sentiments, qui ne pouvoient avoir leur source que dans une bassesse d'ame et dans une avarice sordide, rapportés à M. Dupleix, lui firent tout appréhender pour l'avenir : on va voir qu'en effet ils eurent des suites bien funestes.

On recevoit cependant tous les jours des nouvelles assez certaines de l'approche de Nazerziugue et de son armée : elle marchoit

par div
noient
lui-mêm
sans po
Anglais
leurs in
portées
et ils é
par M
fils du
d'Amo
l'a dit,
semble
qu'il a
Mouza
contre
pressé
magnif
zerzing
tagnes
grande
à Ging
troient
mars p
versan
se pré
voyant
rèrent
Pondic

par divisions, ou plutôt les moins timides prenoient les devants. A l'égard de Nazerzingue lui-même, il étoit encore au-delà des montagnes, sans pouvoir se déterminer à les franchir : les Anglais n'épargnoient rien pour l'y engager; leurs instances étoient vives, leurs promesses portées au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, et ils étoient soutenus dans leurs exagérations par Mafouskan et Mamet-Alikan, tous deux fils du nabab Anaverdikam, tué à la bataille d'Amour. Le premier surtout qui, comme on l'a dit, avoit été fait prisonnier à cette journée, sembloit ne vouloir faire usage de la liberté qu'il avoit obtenue depuis de la générosité de Mouzaferzingue, que pour animer son oncle contre lui et le lui rendre irréconciliable. Ainsi pressé, sollicité de toutes parts, et plein des magnifiques promesses qu'on lui faisoit, Nazerzingue se résolut enfin de passer les montagnes, et entra dans le Carnate. La plus grande partie de son armée étoit déjà rendue à Gingi, et quelques coureurs marattes se montrèrent de loin à l'armée française, qui le 20 mars prit le parti de marcher en avant, renversant et faisant fuir devant elle tout ce qui se présentoit de ces pillards. Les Marattes se voyant poussés prirent l'épouvante, et se retirèrent en désordre à sept lieues environ de Pondichery.

On assure que si les Français avoient continué de marcher à l'ennemi, il n'auroit jamais eu le temps de réunir ses troupes. Mais l'esprit de révolte avoit déjà soufflé parmi eux le feu de la division, qui commençoit à y faire d'étranges ravages. La source du mal étoit dans ces nouveaux officiers dont M. Dupleix avoit conçu de si justes défiances. Ceux mêmes que M. d'Auteuil avoit demandés, furent les premiers auteurs de la mutinerie et du désordre : soit avarice ou lâcheté, ou peut-être tous les deux ensemble, ils répandoient de faux bruits parmi les troupes, auxquelles ils sembloient faire entendre que l'on n'avoit d'autre dessein que de les mener à la boucherie, exagérant à tout propos les forces de l'ennemi, ne parlant que de vingt mille Marattes et d'un secours anglais qu'ils disoient être très considérable. Tout cela n'avoit de réalité que dans leur idée ; les vingt mille Marattes n'avoient jamais existé, les Anglais n'avoient encore envoyé aucun secours, et l'artillerie seule qui étoit dans le camp suffisoit pour abattre plus de forces que Nazerzingue n'en pouvoit avoir. C'est ce qui étoit prouvé par tout ce qui avoit précédé, et ce que la suite justifia d'une manière aussi humiliante pour les officiers mutins, qu'elle fut glorieuse à ceux qui ne cessèrent d'être zélés et

fidèles. La constance propre à repousser la demande pour chercher sive, et les officiers de ce content la proposition plier sur lui suffisoit et de l'occasion occu chés, et tout le reste de cet incident, çais, pour mer ; elle faire con D'un qu'on av M. Dupl été des tagnes. nistre, Brame

fidèles. Mais il est aisé de sentir que des circonstances aussi critiques ne sont pas un temps propre pour faire des conquêtes, ni pour penser à repousser un ennemi : tout ce que la prudence peut alors permettre à un chef, est de chercher à l'amuser, de se tenir sur la défensive, et de tâcher cependant de contenir des officiers mal disposés, et des troupes intimidées ; ce fut le sage parti que prit M. d'Anteuil : content de refuser constamment de se prêter à la proposition honteuse qu'on lui faisoit de se plier sur Pondichery, il crut d'ailleurs qu'il lui suffisoit de ne point fuir devant l'ennemi, et de l'attendre de pied ferme. Cette résolution occasiona des marches, des contre-marches, et divers séjours auxquels on employa tout le reste du mois. Les ennemis profitèrent de cet intervalle d'inaction de la part des Français, pour se mettre ensemble et pour se former ; elle servit même à les rassurer et à leur faire concevoir des espérances.

D'un autre côté, sur les premières nouvelles qu'on avoit eues de l'approche de Nazerzingué, M. Dupleix avoit écrit à son divan, qui avoit été des premiers à se rendre en-deçà des montagnes. Mais soit mépris de la part de ce ministre, ou mauvaise volonté du côté d'un Brame que M. Dupleix avoit chargé de ses let-

tres, il n'en avoit reçu que des réponses vagues qui ne s'accordoient point avec les avances qu'il vouloit bien faire pour la paix. Nazerzingue lui avoit aussi écrit pour l'engager à faire retirer les troupes françaises, et M. Dupleix lui avoit répondu qu'il étoit résolu de n'en rien faire jusqu'à ce que la paix fût conclue; qu'au reste, s'il lui plaisoit de lui envoyer un homme de confiance, il espéroit que leurs différends ne tarderoient pas à être terminés. Cependant les Anglais n'avoient point encore joint l'armée ennemie, et ce fut sans doute pour leur donner le temps de faire cette jonction, que le même divan à qui M. Dupleix avoit écrit, jugea à propos de lui députer deux personnes chargées de propositions qui lui parurent fort raisonnables, et qu'il crut pouvoir accepter. En conséquence il écrivit sur le champ à M. d'Auteuil, de suspendre toutes les hostilités; mais à peine eut-il expédié cet ordre, qu'il fut instruit de la fourberie des Mores et des Anglais, qui profitoient de cet intervalle pour se joindre. Ils ne l'étoient pas encore, lorsque l'ordre fut révoqué; mais le contre-ordre vint trop tard, il arriva le soir, et la nuit même se fit la jonction; ce fut le premier avril. Quelle surprise pour Nazerzingue de voir que ce secours tant vanté, dont l'espérance l'avoit attiré dans

cette
cent c
topas !
messes
faites ;
jamais
dant a
Gonde

La r
plainte
tents ;
Leur r
tion sig
M. d'A
M. Du
faire se
pouvoi
la cabal
se , M.
de se r
doient,
plus av
l'ennen
à chan
qu'à t
le vois
zingue
voit p

cette province, se réduisoit à environ deux cent cinquante blancs et quelques misérables topas ! c'étoit là à quoi avoient abouti les promesses immenses que les Anglais lui avoient faites ; aussi en parut il indigné, et il ne voulut jamais admettre à son audience ni le commandant anglais, ni les envoyés du gouverneur de Gondelour.

La nouvelle de cette jonction réveilla les plaintes et les murmures des officiers mécontents ; rien n'étoit plus capable de les retenir. Leur révolte éclata enfin par une représentation signée d'eux tous, qu'ils firent remettre à M. d'Auteuil. Celui-ci l'envoya sur le champ à M. Dupleix, qui ne lui répondit que pour lui faire sentir le ridicule d'un pareil acte, qui ne pouvoit avoir été dicté que par la lâcheté et la cabale. Avant que d'avoir reçu cette réponse, M. d'Auteuil avoit déjà pris le parti, non de se replier, comme les mutins le demandoient, mais de se mettre dans une autre position plus avantageuse, sans cependant s'éloigner de l'ennemi, que ce mouvement obligea de même à changer de camp. Les armées n'étoient alors qu'à trois lieues de distance l'une de l'autre : le voisinage favorisant les projets de Nazerzingue, dont l'arrivée du secours anglais n'avoit pas encore bien dissipé les craintes, il ne

césoit d'envoyer vers son neveu des personnes de considération de son armée, pour lui faire des propositions; tout sembloit se disposer à la paix, et il paroissoit qu'on ne tarderoit pas à voir ces différends terminés par une heureuse conclusion. Ces négociations se passaient à la vue des séditieux; ils étoient instruits de ces allées et de ces venues; mais ils ne vouloient pas les voir, ou s'ils les voyoient, ce n'étoit que pour les désapprouver; elles n'étoient pas de leur goût, elles n'avoient rien qui les flatât; et quoique plusieurs de ceux qui avoient signé la représentation avec eux, ouvrant les yeux sur la faute qu'ils avoient faite, eussent abandonné leur parti et se fussent retirés de leur cabale, ils n'en étoient pas moins ardents à poursuivre l'exécution de leur dessein. Témoins de leur fureur à persister dans leur désobéissance, Mouzaferzibogue et Chandasach ne savoient bientôt plus que devenir. Les lettres de M. Dupleix les rassuroient, mais elles ne les tranquillisoient pas. M. d'Autenil de son côté écrivoit à Pondichery lettres sur lettres, pour rendre compte de ce qui se passoit, et pour solliciter un prompt remède au mal dont on étoit menacé. M. Dupleix en reçut une le 3 avril 1756, à deux heures du matin, et elle lui parut si pressante que sur le champ il fit

partir le
s'il ne se
lins, et
lui désig
teurs de
celui qui
peu de
démarche
de fond
mutinés,
les plus in
il étoit de
et plus
sur l'espr
moitié de
rents pa
pouvoien
à Nazerz

Dans
M. Duple
voit pas
à donner
zaferzing
les occasi
été contr
été dans
leur donn
lonté, da

partir le sieur B.^{***} pour l'armée, afin de voir s'il ne seroit pas possible de ramener les mutins, et de les faire rentrer en eux-mêmes. Il lui désigna ceux qui étoient les principaux auteurs de la révolte, et lui ordonna de casser celui qui refuseroit d'obéir; mais prévoyant le peu de fruit qu'il y avoit à attendre de cette démarche; considérant en même temps le peu de fond que l'on pouvoit faire sur des officiers mutinés, qui avoient entraîné dans leur parti les plus imbécilles de l'armée; l'impuissance où il étoit de les remplacer par d'autres plus fidèles et plus zélés; l'impression que pourroit faire sur l'esprit du soldat la désertion de plus de la moitié de ses officiers, et balançant les différens partis que les circonstances présentes pouvoient permettre, il prit enfin celui d'écrire à Nazerzingue.

Dans sa lettre, datée du même jour 3 avril, M. Dupleix marquoit à ce prince, qu'il ne devoit pas ignorer les raisons qui l'avoient porté à donner du secours à Chandasach et à Moutzaserzingue; qu'il savoit comment, dans toutes les occasions, Anaverdikam et sa famille avoient été contraires aux Français, tant qu'ils avoient été dans le Carnate, et qu'ils n'avoient cessé de leur donner des marques de leur mauvaise volonté, dans toutes les rencontres qui s'étoient

présentées; qu'au lieu d'empêcher qu'il ne s'élevât aucune guerre entr'eux et les Anglais, dans l'étendue de leur gouvernement, non contents d'être les premiers à l'allumer, ils avoient encore eu la lâcheté de se joindre à ces mêmes Anglais lorsqu'ils étoient venus assiéger Pondichery par terre et par mer; qu'une conduite aussi irrégulière, de la part de ceux qui, dans ces circonstances, devoient au moins garder une exacte neutralité, avoit allumé contr'eux l'indignation d'une nation généreuse, qui croyoit mériter plus d'attention et plus d'égards de la part de cette famille, et l'avoit obligée, pour punir leur témérité, de joindre ses forces à celles de Mouzaferzingue et de Chandasaeb, lorsqu'ils étoient venus prendre possession de cette province; que personne n'ignoroit qu'elles avoient été les suites de cette jonction, si funeste à Anaverdikam et à ses enfants, et si glorieuse à la nation française: qu'il étoit inutile de lui vanter l'importance de ces secours qu'il avoit accordés à Chandasaeb et à son neveu, puisque lui-même étoit en état d'en juger mieux que personne; qu'il les avoit donnés d'abord, et depuis augmentés, non pour le détruire, ni pour le dépouiller des charges et des honneurs qu'il pouvoit posséder, mais dans l'espérance de parvenir par-là à une heu-

rense pais
souhaité,
bien sensé
française
et de rem
valeur pou
il avoit vu
cées entre
avoit cru
bientôt se
tant plus
saire à sa
ferzingue,
cependant
que les
n'y avoit
tion, et qu
armes; qu
ment qu'au
fouskan et
consultant
cherchoien
de l'aigrir
en peine d
pourvu qu
faire; que
qu'ils por
désir de se

rense paix ; que c'étoit là l'unique but de ses souhaits, et qu'il en avoit donné une preuve bien sensible , en empêchant jusque-là l'armée française de l'attaquer comme elle l'auroit pu, et de remporter sur lui les avantages dont sa valeur pouvoit lui répondre ; que dans ce désir, il avoit vu avec joie les négociations commencées entre lui et son neveu pour la paix ; qu'il avoit cru pouvoir se flatter alors qu'elle alloit bientôt se conclure , et qu'il en avoit été d'autant plus charmé, qu'elle lui paroissoit nécessaire à sa gloire, à celle de son neveu Mouzaferzingue, et au bien de toute sa famille ; que cependant il avoit eu la douleur d'apprendre que les conférences étoient rompues, qu'il n'y avoit plus aucune espérance de conciliation, et qu'il falloit de nouveau en venir aux armes ; qu'il ne pouvoit attribuer ce changement qu'aux pernicieuses insinuations de Mafouskan et de Mamet-Alikan son frère, qui, ne consultant que leurs intérêts particuliers, ne cherchoient qu'à le tromper, et ne cessoient de l'aigrir contre son neveu, se mettant peu en peine de le voir engagé dans le précipice, pourvu qu'ils pussent venir à bout de se satisfaire ; que c'étoit eux, qui, aveuglés par la haine qu'ils portoient aux Français, et pressés du désir de se venger des pertes qu'ils leur avoient

causées, l'entretenoient dans des idées dont les suites ne pouvoient qu'être fatales à son honneur, lui exagérant le secours des Anglais, dont lui-même étoit aujourd'hui à portée de reconnoître la foiblesse, et par-là l'empêchant d'entendre à aucun accommodement, et l'engageant à continuer une guerre qui ne servoit qu'à ruiner son pays et à enrichir les Marattes, ennemis communs de lui et de son neveu Mousferzingue. « Eh ! qu'importe en effet, » ajoutoit-il, qu'importe à Mafouskan et à son » frère que cette terre soit désolée ? Ne savent-ils pas bien qu'ils n'en seront jamais posses- » seurs, tant qu'il y aura un Français sur cette » côte ? Que leur importent les intérêts de la » famille de Nisam, pourvu que leur vengeance » soit satisfaite ? »

Il ajoutoit qu'il étoit temps enfin de terminer des troubles, qui ne pouvoient aboutir qu'à la ruine d'un pays dont la conservation devoit lui être si chère ; qu'il étoit bien informé que les anciens serviteurs de Nisam, qu'il avoit à sa suite et dans son armée, étoient des premiers à le solliciter de conclure la paix ; qu'il se joignoit à eux pour la lui offrir ; mais que, pour qu'elle fût solide et durable, il falloit qu'elle se fit selon l'équité, et non au gré de la passion de Mafouskan ou de Mamel-Ali-

kan son
de lier
ne tien
mais qu
il osoit
Mafousk
de suivre
« Le D
» victoi
» corder
» côté q
» qu'y p
» persua
» jamais
» am r
» « in
» les plu
» la paix
» voulez
» ici une
» et votr
» pourra
» si au c
» agréab
» faneste
» cela m
Après
l'envoya

kan son frère ; qu'il étoit dans la disposition de lier avec lui la plus étroite amitié, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de la rendre éternelle ; mais que si ses offres ne lui convenoient point, il oseroit assurer que tous les Anglais et tous les Mafoukans du monde ne l'empêcheroient pas de suivre ses justes dessein et d'aller en avant.

« Le Dieu des armées, continuoit-il, tient la victoire dans sa main : il est le maître de l'accorder à vous ou à nous ; mais de quelque côté qu'elle penche, votre famille ne sauroit qu'y perdre ; et quoi qu'il arrive, soyez persuadé que la nation française ne souffrira jamais que la famille du perfide Anaverdi-
» n'entre dans le gouvernement de cette province : c'est sur quoi je vous prie de faire les plus sérieuses réflexions. Je vous offre la paix, si elle est de votre goût ; et si vous voulez que j'en sois le médiateur, envoyez ici une personne de confiance ; Chandasaeb et votre neveu en feront autant ; et tout pourra être réglé dans une conférence. Que si au contraire mes offres ne vous sont pas agréables, au moins les suites d'une guerre funeste ne pourront-elles m'être imputées : cela me suffit. »

Après avoir écrit cette lettre, M. Dupleix l'envoya à M. d'Auteuil, avec ordre de la faire

tenir sur le champ à Nazerzingue. Le lendemain le sieur B^{***} revint du camp, assurant qu'il avoit parlé comme il le devoit à tous les officiers mutins; qu'il leur avoit fait sentir la honte et l'imprudence de leur conduite, et le déshonneur dont ils se couvroient à jamais s'ils abandonnoient l'armée; et que tous de concert l'avoient chargé de prier M. Dupleix d'oublier le passé, promettant de se comporter en braves gens dans la suite. M. Dupleix ajouta peu de foi à ce rapport, il avoit raison. Le jour même il apprit par les lettres qu'il reçut de M. d'Auteuil, que le voyage du sieur B^{***} avoit été parfaitement inutile, et que les séditieux, bien loin de lui marquer le moindre repentir, avoient déclaré au contraire que, si dans vingt-quatre heures ils ne recevoient pas de Pondichery une réponse conforme à leurs prétentions, ils étoient résolus de se retirer et d'abandonner le service. Ils ne tinrent que trop bien parole.

Ce même jour, 4 avril, on entendit à Pondichery plusieurs coups de canon redoublés; ils venoient des deux armées qui se canonnèrent toute la journée sans aucune perte de la part des Français; leur artillerie au contraire fit beaucoup de ravage dans l'armée ennemie, et deux ou trois boulets de dix-huit tuèrent

quelque
côtés de
la lettre
champ
mée po
y faire.
faire ce
pêcher
vers son
ce fût,
d'autre.
prendre
les Fran
différent
sans que
cun, et le
son arme
ler, en é
Un de
veille s'a
bitants s
pour les
trois che
flement
le plus t
n'en avo
Tout all
d'avoir l

quelques cavaliers et plusieurs chevaux aux côtés de Nazerzingue. Vers le midi, il reçut la lettre de M. Dupleix, et assembla sur le champ tous les principaux officiers de son armée pour délibérer de la réponse qu'il devoit y faire. Le résultat de cette conférence fut de faire cesser aussitôt toute hostilité, et de dépêcher le lendemain, dès la pointe du jour, vers son neveu, pour finir à quelque prix que ce fût, et terminer leurs différends de façon ou d'autre. C'étoit le parti le plus sage qu'il eût à prendre. Depuis son entrée dans la province, les Français avoient déjà remporté sur lui, en différentes rencontres, plusieurs petits avantages sans que jamais ses troupes en eussent eu aucun, et les divers détachements qu'il avoit faits de son armée pour battre la campagne et pour piller, en étoient toujours revenus fort maltraités.

Un de ces partis de maraudeurs ayant osé la veille s'avancer jusqu'à Ariancoupan, les habitants seuls, armés de bambous, avoient suffi pour les chasser; ils leur enlevèrent même trois chevaux et un Maratte. D'ailleurs, le sifflement des boulets français avoient fait sur lui le plus terrible effet; naturellement lâche, il n'en avoit pas fallu davantage pour le décider. Tout alloit se conclure; on touchoit au moment d'avoir la paix, lorsque les officiers mutins,

qui jusque-là avoient mis le désordre et le trouble dans l'armée française, prirent cet instant pour continuer leur lâcheté et mettre le comble à leur ignominie. Piqués de ce qu'on refusoit constamment de se prêter à leurs fantaisies et à leurs caprices, ils recommencent leurs menées avec plus de fureur que jamais; ils éclatent en plaintes et en murmures, sans savoir trop bien eux-mêmes ni ce qu'ils veulent ni ce qu'ils craignent. Ils prennent enfin le parti de désertir. Témoin de cette scène affligeante, Chandasaeb ne savoit que penser de ce qu'il voyoit; l'idée avantageuse qu'il avoit conçue de la nation étoit furieusement balancée dans son esprit par ce qui se passoit sous ses yeux. Pénétré de douleur, il pria, il supplia, il n'oublia rien de ce qu'il crut propre pour fléchir les mutins et leur faire changer de résolution : prières, supplications, tout fut inutile. Mouzaferzingue, à qui l'on avoit envoyé M. de Bussi pour l'informer de ce qui se passoit, également surpris et consterné de cette désertion, employa aussi vainement les sollicitations les plus pressantes pour retenir les séditiens; rien ne fut capable de les arrêter; et, ce dont notre histoire ne nous fournit qu'un seul exemple¹, dont la vengeance

¹ Ce fut à Trèves où T. de Créqui, qui y com-

sulvit d
français
neur, a
dant, le
où ils ét
ni pours
comme
sur leurs

On pe
ver alors
commen
pendant
étoit dé
Mouzafer
tout lien
même,
de ses of
Dans une
teuil fit a
et après
avoit à fa
clurent
étoit de
tion fut
sur le ch
per le ler

mandoit,
rent la vil

suivit de près, on vit en ce jour treize officiers français, traitres à leur serment et à leur honneur, abandonner lâchement leur commandant, leurs troupes, leurs drapeaux, le camp où ils étoient en sûreté, et, sans être attaqués ni poursuivis, prendre honteusement la fuite, comme s'ils avoient eu toute l'armée ennemie sur leurs pas.

On peut juger de l'embarras où dut se trouver alors M. d'Auteuil, qui se disposoit à recommencer la canonnade le lendemain. Cependant le temps pressoit, la consternation étoit déjà répandue dans les deux armées de Mouzaferzingue et de Chandasaeb, et il y avoit tout lieu d'appréhender que parmi les Français même, le soldat, frappé de se voir abandonné de ses officiers, ne prit également l'épouvante. Dans une conjoncture aussi critique, M. d'Auteuil fit appeler MM. de la Touche et de Buasi, et après avoir délibéré entre eux de ce qu'il y avoit à faire dans ces circonstances, ils conclurent que le seul parti qu'il y eût à prendre, étoit de se replier sur Pondichery. La résolution fut aussitôt prise et signée d'eux trois, et sur le champ l'ordre fut donné pour décamper le lendemain à trois heures du matin, le commandant, fut abandonné de ses officiers, qui livrèrent la ville aux Impériaux.

plus hardiment qu'il seroit possible. On en informa Mouzaferzingue, qui, après avoir long-temps combattu cette retraite, et avoir allégué au contraire toutes les raisons qu'il put imaginer, parut enfin consentir à suivre l'armée.

Elle se mit en marche le 5 au matin, au signal d'un coup de canon, dont on étoit convenu; et on prit la route de Pondichery. On étoit dans la persuasion que Mouzaferzingue suivoit, comme il l'avoit promis; en sorte que la surprise ne fut pas petite, lorsqu'à la pointe du jour on n'aperçut ni ce prince ni son armée; on découvrit seulement quelques pelotons de celle de Chandasaeb, qui, mieux qu'un autre, savoit de quelle importance il étoit pour lui de ne point abandonner les Français; et qui, ainsi que son fils, se comporta en brave homme dans cette retraite. On sut depuis que Mouzaferzingue avoit été détourné de suivre par ses principaux officiers, qui lui avoient fait entendre qu'étant porteur des ordres de l'empereur, il seroit honteux pour lui et indécent de faire lâchement devant un rebelle. Ce prince, malgré sa jeunesse et son peu d'expérience, ne s'étoit rendu cependant à cet avis que contre son gré, et il n'en avoit point fait avertir M. d'Auteuil.

Cepend
côtoyée
corps de
pour ami
et fit voir
qui accou
dre sur le
partout a
donnés de
rent p
eux en n
et les co
Mores de
retraite, e
devant eu
les pours
revenoien
veaux cor
rebuter, e
et une in
d'un seul
combat c
Oulgaresh
jours sec
et de Bu

' Éloign
avoit com

Cependant l'armée continuoit sa marche, côtoyée à droite et à gauche par différents corps de cavalerie, qui furent d'abord pris pour amis. Le jour qui parut dissipa l'illusion, et fit voir à découvert toute l'armée ennemie, qui accourut aussitôt à toute bride et vint fondre sur les troupes françaises. Elle fut reçue partout avec une valeur égale : quoique abandonnés de leurs officiers, les soldats ne perdirent point courage; plusieurs même d'entre eux en menant la charge, ralliant leurs pelotons et les conduisant eux-mêmes à l'ennemi. Les Mores de leur côté, n'ayant aucune idée de retraite, et persuadés que les Français fuyoient devant eux, n'en étoient que plus acharnés à les poursuivre. Repoussés de toutes parts, ils revenoient de tous côtés à la charge, de nouveaux corps se succédant sans cesse sans se rebuter, et trouvant partout la même résistance et une intrépidité qui ne se démentit jamais d'un seul instant, pendant dix heures d'un combat opiniâtre qu'il fallut livrer jusqu'à Oulgaret¹. M. d'Auteuil étoit partout, toujours secondé à propos par MM. de la Touche et de Bussi, et par ce qui restoit d'officiers

¹ Éloigné de cinq ou six lieues de l'endroit où avoit commencé la retraite.

subalternes, qui, chacun dans leur poste, firent, en cette occasion, tout ce que l'on devoit attendre de leur zèle et de leur bravoure. Ceux mêmes qui, entraînés par le torrent, s'étoient d'abord rangés du parti des mutins, et avoient signé la représentation avec eux, revenus depuis de leur égarement et résolus de réparer leur faute, signalèrent en cette rencontre leur courage et leur fermeté, et contribuèrent, comme les autres, à soutenir l'honneur des armes de la nation. Arrivé à Oulgaret, M. d'Auteuil ayant fait la revue de sa troupe, n'y trouva de manque que dix-neuf hommes, dont onze se retrouvèrent depuis, sans qu'il y eut eu aucun officier blessé. Au contraire, cette journée coûta fort cher aux ennemis, dont il n'est pas possible d'évaluer au juste la perte. Voilà à quoi aboutit le secours qu'ils avoient reçu des Anglais, dont on remarqua plusieurs officiers parcourant à cheval, pendant l'action, les rangs des Mores, les encourageant, les mettant en ordre, et les menant à la charge. Cependant, malgré le mauvais succès de leurs armes, cette nation hautaine ne laissa pas de triompher de cette retraite, comme si c'eût été une véritable fuite; c'est ce qui se voit par les lettres écrites quelques jours après du camp de Nazerzingue à M. d'Auteuil par M. Cope,

commande
nagea pas

Tandis
M. Duple
velles du
impatiem
valet d'u
que son
autres, q
rattes, et
de temps
ces officie
voisin d'
portes d'
qu'ils se p
fût arrivé
étoient en
si étrange
comme de
rattes! M
contre eu
ceux qui
dire à M
étoit cou
poursuivi
là. Sur ce
ner ordre
de refuse

commandant des troupes anglaises, qui ne ménage pas les termes.

Tandis que ces choses se passaient à l'armée, M. Dupleix, qui n'avoit point reçu de nouvelles du camp depuis la veille, en attendoit impatiemment à Pondichery, lorsqu'un Caffre, valet d'un des officiers fugitifs, vint lui dire que son maître avoit déserté avec plusieurs autres, qu'ils étoient poursuivis par les Marattes, et qu'il les croyoit tous massacrés. Peu de temps après il fut informé qu'une partie de ces officiers s'étoient réfugiés dans un jardin voisin d'Oulgaret. Aussitôt il envoya ordre aux portes d'arrêter tous ces déserteurs à mesure qu'ils se présenteroient; mais avant que l'ordre fut arrivé, il y en avoit déjà quelques-uns qui étoient entrés, et que la peur possédoit encore si étrangement, qu'ils couroient par les rues comme des insensés, criant à pleine tête : *Marattes ! Marattes !* Cependant l'ordre porté contre eux s'exécutoit, et l'on arrêtoit tous ceux qui paroissent, quand à midi, on vint dire à M. Dupleix que le coteau d'Oulgaret étoit couvert de cavalerie, qu'elle paroissoit poursuivie et sembloit se réfugier de ce côté-là. Sur ce nouvel avis, il fit sur le champ donner ordre aux limites et aux portes de la ville de refuser l'entrée à toute cette cavalerie. Un

instant après il vit entrer M. de Bussi, fort harassé, venant lui annoncer l'arrivée des troupes aux limites, la prise de Mouzaferzingue par son oncle, et la perte de quelques pièces de canon, enlevées dans l'obscurité, et qui avoient été abandonnées par les officiers d'artillerie. Il ajouta que, depuis la retraite, toute la cavalerie de Mouzaferzingue et de Chandasneb, montant au moins à vingt mille chevaux, s'étoit dissipée de façon qu'il n'en paroissoit que le peu qui s'étoit réfugié à Oulgaret; et qu'on ignoroit ce que le reste étoit devenu. Tant de mauvaises nouvelles arrivées coup sur coup ne déconcertèrent point M. Dupleix; il ordonna sur le champ à M. de Bussi de se rendre aux limites, de donner ordre aux troupes de passer à la blanchisserie, où il y avoit déjà assez de couvert pour qu'elles pussent y être à l'abri, et de défendre aux portes de laisser entrer dans la ville aucun soldat. Lui-même se transporta à l'armée peu de temps après; il caressa, il remercia, il encouragea l'officier et le soldat. Toute la troupe formant un cercle autour de lui, s'empressoit de lui demander s'il étoit content. Les soldats faisoient la même question à leurs officiers, ceux-ci aux soldats; la joie et la satisfaction étoient réciproques. Cependant M. Dupleix voulut que M. d'Autcuil rendit

raison de
et qui, q
pour lui e
avoir de f
ficiers fug
dans le f
leur procè
pages, et
nant cache
pouvoient

A l'égar
mé quelq
parti, com
l'armée da
champ que
vers ceux
tous ensem
lui-ci, ils l
prêt à se
jurer sur
sonnier et
gouvernem
jures ne co
échapper l'
surer de s
plus favora
voulut; ma
veu, qui e

raison de la retraite précipitée qu'il avoit faite, et qui, quoique exécutée fort glorieusement pour lui et pour les troupes, pouvoit d'ailleurs avoir de fâcheuses conséquences. Tous les officiers fugitifs avoient été arrêtés et renfermés dans le fort, où l'on commença à instruire leur procès. Ils avoient perdu tous leurs équipages, et n'avoient sauvé leur vie qu'en se tenant cachés dans les bois où les Marattes ne pouvoient pénétrer.

A l'égard de Mouzaferzingue, on fut informé quelques jours après, qu'ayant pris le parti, comme je l'ai dit, de ne point suivre l'armée dans sa retraite, il avoit député sur le champ quelques-uns de ses principaux officiers vers ceux de son oncle Nazerzingue, et que tous ensemble s'étant rendus à la tente de celui-ci, ils lui avoit déclaré que son neveu étoit prêt à se rendre à lui, pourvu qu'il voulût jurer sur l'alcoran de ne point le faire prisonnier et de lui laisser la jouissance de ses gouvernements. Nazerzingue, à qui les parjures ne coûtoient rien, n'eut garde de laisser échapper l'occasion qui se présentoit de s'assurer de son rival; elle ne pouvoit lui être plus favorable. Il promit et jura tout ce qu'on voulut; mais à peine fut-il maître de son neveu, qui eut l'imprudence de se mettre entre

ses mains, qu'il oublia ses promesses et ses serments, le fit arrêter et le tint en prison sous bonne garde.

L'embarras de M. Duplex dans de pareilles circonstances est facile à imaginer. Mouzaferzingue étoit prisonnier ; Chandasaeb lui-même, abandonné de presque toute son armée, n'osoit sortir des murs de Pondichery, et les troupes françaises, découragées et affoiblies par la retraite forcée qu'elles avoient été obligées de faire, ne paroissoient pas devoir être une ressource bien sûre pour sortir du mauvais pas où l'on se trouvoit engagé. Il est vrai que l'intérêt de la Compagnie n'étoit pas alors ce qui devoit inquiéter le plus. Il n'étoit pas impossible d'obtenir pour elle de Nazerzingue les mêmes avantages qui lui avoient été assurés par Mouzaferzingue et par Chandasaeb; on pouvoit espérer d'en venir à bout en renonçant à soutenir le parti de ces deux princes. Mais quelle honte cette espèce de fuite de l'armée française, jointe à la prise de Mouzaferzingue, n'alloit-elle point faire rejaillir sur la nation, qui, dans ce moment, se trouvoit la victime d'un petit nombre de lâches et de mauvaises têtes? Comment, sans se couvrir d'un opprobre éternel, abandonner le jeune prince mogol au ressentiment de son oncle?

Comment
sance, d'un
nées attach
à sa famill
prince lâch
officiers p
vices? Mais
qu'on pût
des deux p
de la natio
toutes celles
Comment o
deux poussa
grinantes fi
toute la for
fut point acc
rieuse qui
juste nécessi
il prit le pa
sonder ses

Lettre d

« Je vous
lettre à la
réponse. E
faisois d'è
vous et le

Comment rompre les liens de reconnoissance, d'union et d'amitié qui depuis tant d'années attachoient les Français à Chandasaeb et à sa famille, pour se livrer aux caprices d'un prince lâche et sans foi, détesté de ses propres officiers pour son ivrognerie et ses autres vices? Mais aussi comment, sans appui, sans qu'on pût espérer aucun secours de la part des deux princes mogols, avec les seules forces de la nation, entreprendre de faire tête à toutes celles des Mores soutenus des Anglais? Comment oser se flatter de réussir contre ces deux puissances réunies? Ces réflexions chagrinantes frappèrent M. Dupleix; il en sentit toute la force et tout le poids : mais il n'en fut point accablé, et après une délibération sérieuse qui ne servit qu'à l'affermir dans la juste nécessité de ne point montrer de foiblesse, il prit le parti d'écrire à Nazerzingue, et de sonder ses sentiments par la lettre suivante :

Lettre de M. Dupleix à Nazerzingue.

« Je vous écrivis il y a trois jours une longue lettre à laquelle vous n'avez point fait de réponse. En conséquence des offres que j'y faisois d'être le médiateur de la paix entre vous et le seigneur Mouzaferzingue, pour

» vous prouver la sincérité de mes sentiments,
 » j'avois donné ordre à mon armée de se re-
 » plier de ce côté-ci. Le seigneur Mouzafer-
 » zingue devoit prendre le même parti, j'ignore
 » quelle raison a pu l'en détourner; c'est un
 » mystère qu'il ne m'a pas encore été possible
 » d'éclaircir, et qui l'a livré entre vos mains.
 » Généreux comme on dit que vous l'êtes, je
 » ne doute pas un moment que vous ne lui
 » fassiez ressentir toute l'étendue de votre
 » bon cœur, et que vous n'ayez toujours pré-
 » sent à l'esprit qu'il est votre neveu, et petit-
 » fils de Nisam votre père. Je suis tranquille à
 » cet égard, soyez-le de même sur le sort de
 » sa famille et de sa mère, qui est votre sœur;
 » retirés dans cette ville, ils y éprouveront
 » toujours de ma part toute l'attention et toutes
 » les considérations que leur rang et leur nais-
 » sance exigent de moi. Il paroît que les offres
 » que je vous ai faites par ma première lettre
 » ne vous ont point été agréables, puisque
 » dans notre retraite vos gens sont tombés sur
 » nous comme sur une proie assurée. Nous
 » nous retirions pour accélérer la paix, et ils
 » vous ont fait croire que nous prenions la
 » fuite. A leur retour vous ont-ils tenu le même
 » langage? Combien cette erreur ne leur a-t-elle
 » pas coûté de sang! Ils ont appris à leurs dé-

» pens co
 » çais dan
 » céder.
 » pourquo
 » à vous f
 » nos arm
 » continua
 » peut ab
 » pays? La
 » parvenir,
 » scils, les
 » engagé da
 » treliener
 » état que j
 » la fausset
 » ne tentent
 » Combien d
 » et quelle s
 » vos peuple
 » Cette lettr
 » le jour mêm
 » à propos d'y
 » fier de la l
 » envers son ne
 » daour, où il
 » son côté, vo
 » tablies, leur
 » Elles sortiren

» pens ce que l'on gagne à attaquer les Fran-
» çais dans le temps même qu'ils semblent
» céder. Vous-même vous en avez été frappé :
» pourquoi donc nous forcer plus long-temps
» à vous faire sentir malgré nous le poids de
» nos armes ? Pourquoi vous obstiner à la
» continuation d'une guerre funeste, qui ne
» peut aboutir qu'à la désolation de votre
» pays ? La paix est entre vos mains. Pour y
» parvenir, éloignez de vous les mauvais con-
» seils, les discours trompeurs qui vous ont
» engagé dans cette guerre et qui vous y en-
» tretiennent. Vous êtes aujourd'hui plus en
» état que jamais d'en reconnoître le poison et
» la fausseté. Ecoutez des avis plus sages ; ils
» ne tentent qu'à votre gloire et à votre bien.
» Combien de maux n'éviteriez-vous pas par là !
» et quelle satisfaction pour vous, de rendre à
» vos peuples la tranquillité qu'ils ont perdue ! »

Cette lettre fut écrite le 6 avril, et fut remise
le jour même à Nazerzingue, qui ne jugea pas
à propos d'y répondre. Au contraire, encore
fier de la lâcheté qu'il venoit de commettre
envers son neveu, il osa s'avancer jusqu'à Val-
daour, où il établit son camp. M. Dupleix, de
son côté, voyant les troupes reposées et ré-
tablies, leur ordonna de marcher en avant.
Elles sortirent des limites, et allèrent camper

sur le chemin le plus court de Valdaour. Ce voisinage des deux armées occasionna quelques pourparlers. La plupart des seigneurs du parti de Nazerzingue souhaitoient la paix, et étoient disposés à s'entremettre d'accommodement entre l'oncle et le neveu. Les anciens serviteurs de Nisam, grand-père de Mouzaferzingue, s'intéressoient pour ce jeune seigneur, et faisoient assez entendre à Nazerzingue qu'ils étoient résolus à le quitter, s'il refusoit de tenir la parole qu'il avoit donnée sur l'alcoran, lorsque son neveu étoit venu se rendre à lui. Ces mêmes seigneurs ne cessoient de solliciter M. Dupleix de ne point abandonner le parti de ce jeune prince, et lui faisoient entendre que s'il vouloit envoyer à leur camp quelque personne de confiance, ils ne doutoient point que tout se terminât promptement à la satisfaction des parties. Il céda à leurs instances et consentit à la députation, à condition que Nazerzingue lui enverroit un passeport signé de sa main, pour les personnes qu'il chargeroit de se rendre auprès de lui. Celui-ci accepta la proposition, et M. Dupleix n'eut pas plutôt reçu de lui les assurances qu'il demandoit, qu'il fit partir pour le camp des Mores, MM. du Bausset et de l'Arche. Le premier étoit connu particulièrement de Nazerzingue, qu'il avoit

vu et entretenu
lorsqu'en
plein au
L'autre po
sane. Ces
M. Dupleix
qu'il leur
le 18 avril
les honne
voient sou
proche de
de Chanar
soir même
ce dernier
se leva et
dès le lend
zerzingue
plus favor
avoit de le
il étoit, di
particulier
Malgré
ciation ne
qui avoien
sur deux p
et la jouiss
avec le go
étoient chu

vu et entretenu plusieurs fois à Trichirapali, lorsqu'en 1743 il avoit été député par M. Dupleix auprès de Nisam-Moulouk son père. L'autre possédoit parfaitement la langue persane. Ces deux députés, chargés des ordres de M. Dupleix, et escortés de cinquante Clpaves qu'il leur donna, arrivèrent au camp des Mores le 18 avril 1750, et ils y furent reçus avec tous les honneurs et toute la distinction qu'ils pouvoient souhaiter. On leur assigna un logement proche de la tente de Nazerzingue et de celle de Chanavaskan, son premier ministre. Le soir même, ils furent conduits à l'audience de ce dernier, qui, d'aussi loin qu'il les aperçut, se leva et s'avança pour les recevoir. Enfin, dès le lendemain, ils eurent audience de Nazerzingue lui-même, qui leur fit l'accueil le plus favorable, les assurant de la joie qu'il avoit de les voir, des dispositions sincères où il étoit, disoit-il, pour la paix; et de l'estime particulière qu'il faisoit de la nation.

Malgré de si belles apparences, cette négociation ne réussit pas mieux que toutes celles qui avoient précédé. Elle roula principalement sur deux points : la liberté de Mouzaferzingue, et la jouissance pour lui de toutes les terres, avec le gouvernement du Carnate. Les députés étoient chargés par leurs instructions, d'insister

fortement sur ces deux articles ; et parce qu'à l'égard de la nababie du Carnate, Nazerzingue pouvoit faire difficulté de l'accorder à son neveu, dans la crainte qu'elle ne le rendit trop puissant, ils avoient ordre, en ce cas, de proposer, comme d'eux-mêmes, de donner ce gouvernement à Chandasaeb, à la charge d'en faire hommage à Nazerzingue, et de relever immédiatement de lui. M. Dupleix alloit même encore plus loin, dans son instruction à ces députés : supposé que l'on s'obstinât à leur refuser absolument la liberté de Mouzaferzingue, il leur ordonnoit de déclarer encore, comme d'eux-mêmes, que si Nazerzingue vouloit promettre par écrit de ne point attenter à la vie de son neveu, ils croyoient que M. Dupleix pourroit consentir à ne plus insister sur cet article, laissant à la clémence et à la générosité de ce seigneur, d'en user à cet égard comme il le jugeroit à propos ; à condition néanmoins que, pour consoler cette famille désolée, il accorderoit à Mahamet-Sadoudiu-Kan, fils de son neveu, la jouissance de toutes les terres que son père possédoit avant la guerre, jusqu'à ce qu'il lui plût d'y rétablir Mouzaferzingue lui-même, donnant ainsi à ses petits neveux et à sa sœur, une assurance que sa vengeance ne s'étendrait point jusqu'à eux, et même

un juste
entre les

Ces me
se relâch
ciation, e
lui avoie
qu'il ne
Nazerzin
que con
force. En
les déput
nistre ne
zerzingue
chose leur
qui comp
disoient
avoit fait
d'appeler
chasser d
se disper
ment, et
quelque
soumis e
devoit ce
sûreté, à
voient to
voyoient
seroient

un juste sujet d'espérer de se revoir un jour entre les bras de leur mari et de leur père.

Ces ménagements, par où M. Dupleix sembloit se relâcher sur le point capital de la négociation, qui étoit la liberté de Mouzaferzingue, lui avoient paru d'autant plus nécessaire, qu'il ne se croyoit point alors en état de forcer Nazerzingue à l'accorder, et qu'il étoit presque convaincu qu'il ne l'accorderoit qu'à la force. En effet, dès la première ouverture que les députés en firent à Chanavaskan, ce ministre ne balança point à leur déclarer que Nazerzingue n'y consentiroit jamais. La même chose leur fut confirmée par tous les seigneurs qui composoient le conseil de ce prince : ils disoient qu'après la faute que Mouzaferzingue avoit faite de se révolter contre son oncle, et d'appeler les étrangers à son secours pour le chasser de ses états, Nazerzingue ne pouvoit se dispenser de lui en marquer son ressentiment, et de le mortifier du moins pendant quelque temps, afin qu'il apprît à être plus soumis et plus retenu dans la suite; qu'il se devoit cet exemple à lui-même et à sa propre sûreté, à cause de ses autres parents qui pouvoient tomber dans le même cas; que s'ils le voyoient pardonner si aisément à celui-ci, ils seroient plutôt tentés de manquer à ce qu'ils

lui devoient, et de s'appuyer de même contre lui de la protection de quelqu'autre nation étrangère. Ils apportoitent encore pour exemple Nazerzingue lui-même, qui ayant pris les armes contre son père Nisam, avoit encouru la disgrâce de ce seigneur, qui l'en avoit châtié pendant long-temps, et qui, lorsqu'il avoit été satisfait de sa soumission, lui avoit enfin rendu son amitié et ses états. Ils ajoutoitent qu'ils avoient même lieu d'être surpris que les Français prissent si fort à cœur les intérêts de Mouzaferzingue et voulussent le soutenir contre son oncle, après les marques d'estime et d'amitié qu'ils avoient reçues de Nisam, et qui leur avoient été continués par Nazerzingue. MM. du Bausset et de l'Arche avoient beau représenter, qu'en soutenant Mouzaferzingue, ils croyoient par là même donner à la famille de Nisam une preuve certaine de leur reconnoissance et de leur attachement; qu'ayant une fois embrassé son parti pour les justes raisons que Nazerzingue lui-même ne pouvoit ignorer, il n'étoit plus libre à la nation de l'abandonner sans se déshonorer, et que bien loin de lui savoir mauvais gré de la générosité qu'elle faisoit paroître en cette occasion à l'égard de ce jeune prince, cette générosité même devoit être pour Nazerzingue un sûr garant de

la fidélité
lui faisoit
pouvoit
ordres
aux Français
été bien
savoir
conséquent
d'hui les
ordres
river qu
tour faisoit
tout ce
ce coup
tique de
à ce jeune
que pou
en leur
Nazerzi
à son
seigneur, au
neur qu
satisfait
qu'il po
fois en
d'honne
égards
ne fure

la fidélité des offres et des promesses qu'elle lui faisoit de son service; qu'après tout il ne pouvoit nier que son neveu ne fût porteur des ordres de l'Empereur; qu'il n'appartenoit point aux Français d'examiner si ces ordres avoient été bien ou mal donnés; qu'il leur suffisoit de savoir que Mouzaferzingue n'avoit agi qu'en conséquence; que si l'on prétendoit aujourd'hui lui faire un crime d'avoir exécuté les ordres de son maître, il pourroit fort bien arriver qu'un jour ce maître même voulût à son tour faire rendre compte à Nazeringue de tout ce qui se passoit, et que pour prévenir ce coup et apaiser le prince, la bonne politique demandoit que l'on se hâtât d'accorder à ce jeune homme la liberté, qu'il n'avoit perdue que pour avoir trop bien obéi; qu'en un mot en leur accordant la grâce qu'ils sollicitoient, Nazeringue devoit faire attention que c'étoit à son neveu qu'il l'accordoit, au fils de sa sœur, au petit-fils de Nisam; et qu'outre l'honneur que cette action lui feroit, il auroit la satisfaction d'obliger une nation généreuse, qu'il pouvoit rencontrer encore plus d'une fois en son chemin, et qui se faisoit un point d'honneur de reconnaître dans l'occasion les égards que l'on avoit pour elle : leurs raisons ne furent point écoutées. Chanavaskan lui

même, tout porté qu'il étoit pour la paix, ne put s'empêcher de leur dire un jour, que s'ils étoient raisonnables, bien loin d'insister sur cette proposition, ils seroient les premiers à penser comme eux sur cet article; qu'au reste et pour ce qui regardoit la Compagnie et M. Dupleix, ils pouvoient demander tout ce qu'ils voudroient; que Nazerzingue tireroit le rideau sur tout ce qui s'étoit passé, et qu'il se feroit un plaisir de leur accorder ce qu'ils croiroient être à leur bienséance. Ces négociations firent le sujet de plusieurs assemblées, tant publiques que particulières, pendant lesquelles il ne fut pas possible aux députés de s'aboucher, comme M. Dupleix le leur avoit recommandé, avec aucun des seigneurs qui favorisoient le parti de Mouzaferzingue. Pour ne pas se rendre suspects, ceux-ci affectèrent même, dans un grand conseil qui se tint à ce sujet, d'être d'un sentiment opposé à ce jeune prince; ils n'ignoroient pas qu'ils étoient écoutés et que Nazerzingue étoit caché derrière la toile qui séparoit la tente où se tenoit la conférence. Enfin, après sept à huit jours de négociations, MM. du Bausset et de l'Arche, ne se voyant pas plus avancés que le premier, prirent le parti de se retirer, conformément aux ordres qu'ils avoient reçus de

M. Dup
ils crure
peine q
fructue
la triste
non seu
dans pl
leurs de
conque
que par
fait par
nation
respect
table,
source
que de
mâles,
cordé s
manqu
défense
les rév
dans c
l'empir
tourne
qu'ils
avanc
suites
soit d
être in

M. Dupleix. En prenant congé de Chanavaskan, ils crurent devoir faire sentir à ce seigneur, la peine que leur causoit une démarche aussi infructueuse, qui alloit mettre les Français dans la triste nécessité de continuer les troubles, non seulement dans cette province, mais même dans plusieurs autres, qui, abandonnées de leurs défenseurs, étoient à la merci de quiconque oseroit les envahir. Ils lui déclarèrent que par le peu de disposition qu'on leur avoit fait paroître pour la paix, on obligeoit la nation de garder à Pondichery une famille respectable, qui, tant qu'elle ne seroit pas rétablie, seroit dans cette partie de l'Inde une source éternelle de division et de discorde; que de cette famille étoient sortis deux enfants mâles, auxquels le Roi leur maître avoit accordé sa protection, et dont sa Majesté ne manqueroit certainement pas de prendre la défense; ce qui pouvoit occasioner un jour les révolutions les plus funestes, non seulement dans ce pays, mais peut-être même dans tout l'empire. Ils finirent en priant le Ciel de détourner de dessus ces provinces les malheurs qu'ils prévoyoit, protestant qu'après les avances et les offres qu'ils avoient faites, les suites que pouvoient avoir le refus qu'on faisoit de les écouter, ne pourroient plus leur être imputées.

On remarquera que, pendant tout le cours de cette négociation, les Anglais qui étoient au camp de Nazerzingue, affectèrent de ne paraître nulle part où se trouvoient les députés français. Ils n'y auroient pas tenu la première place; le refus qu'on faisoit de leur donner audience depuis trois semaines qu'ils étoient arrivés, marquoit assez le peu de cas que les Mores faisoient d'eux et du secours qu'ils leur avoient amené. Ils parurent enfin être sensibles à ce mépris, et peu de jours après le départ de MM. du Bassuet et de l'Arche, piqués de ce qu'ils avoient été sitôt présentés à l'audience, ils demandèrent à y être admis à leur tour sur le même pied que les Français, c'est-à-dire, chaussés, menaçant, en cas de refus, de se retirer sur le champ. Mais on leur répondit que Nazerzingue étoit le maître de ses volontés et de ses grâces; que si cela leur convenoit, il les admettroit à son audience, mais sans chaussure; et que s'ils n'étoient pas contents, ils pouvoient prendre leur parti. Quelque humiliante que fût cette réponse, les députés anglais aimèrent encore mieux s'y conformer, que de souffrir qu'il fût dit qu'ils s'en étoient retournés sans audience. Ils parurent sans souliers devant Nazerzingue, qui les reçut fort froidement, et qui prit leur présent avec beaucoup

d'indiffé-
sité de la
cieux de
certains
on, appe

M. Du
gociation
étoit sou
à termin
quenes
de s'avan
ennemie
demi-he
avec tro
du camp
horribles
suite tou
pénétran
armée,
sordre
che crai
premièr
de son
ordre,
pouilles
Depu
terzingu
l'aband

d'indifférence, sans marquer la moindre curiosité de le voir, quoiqu'entre autres effets précieux dont il étoit composé, on vanât fort une certaine tente que l'amiral Roscawen avoit, dit-on, apportée d'Europe pour lui être présentée.

M. Dupleix voyant le peu de fruit de la négociation, comprit que la terreur de nos armes étoit seule capable de déterminer Nazerzingue à terminer tout par une solide paix. En conséquence il envoya ordre aux troupes françaises de s'avancer jusqu'à Oulgarot, près de l'armée ennemie; et la nuit du 27 au 28 d'avril, une demi-heure avant le jour, M. de la Touche, avec trois cents hommes, passant au travers du camp de Nazerzingue, ils y firent le plus horrible ravage, massacrant ou mettant en fuite tout ce qui tomboit sous leur main, et pénétrant plus d'un quart de lieue dans cette armée, où tout fut mis en confusion et en désordre. Dès que le jour parut, M. de la Touche craignant que les Mores, revenus de leur première frayeur, ne reconnussent la faiblesse de son détachement, fit sa retraite en bon ordre, et regagna son camp chargé des dépouilles de l'ennemi.

Depuis cette alarme, la frayeur dont Nazerzingue avoit été saisi à cette occasion, ne l'abandonna plus un seul instant; à tout mo-

ment il croyoit voir les Français tomber sur lui. Enfin le 30 au matin il prit le parti de se retirer, et se servit de différents prétextes pour colorer sa fuite. Avant que de décamper, il fit dire aux Anglais, par un simple chopdar, qu'ils étoient libres de retourner chez eux dès qu'il leur plairoit. Il partit ensuite prenant le chemin de Gingi. Là, ne se croyant pas encore en sûreté à cause de la proximité, il continua sa route jusqu'à Arcate. Il y arriva, traînant après lui les débris de son armée à moitié ruinée, et réduite à dix ou douze mille cavaliers, qui, détestant la guerre et redoutant jusqu'au nom des Français, ne respiroient tous que sa mort ou la paix.

Dans un moment de dépit, il avoit ordonné au gouverneur de Masulipatan de faire arrêter tous les employés que la Compagnie française tenoit dans cette ville, et cet ordre fut exécuté sans que les Mores y trouvassent aucune résistance. Ils arrêterent et mirent en prison les sieurs Coquet chef de ce comptoir, la Selle employé, le courtier, les marchands, et les principaux serviteurs de la Compagnie; après quoi ils s'emparèrent de la loge, où ils mirent le scellé partout en présence du courtier, afin que rien n'en fût détourné, suivant l'ordre qu'ils avoient reçu de Nazerzinguc.

M. I
che de
et par
fait du
avec é
la plus
déchar
gensom
presser
Bengal
quées,
part de
de Mas
cette v
Mouza
projet
M. Gu
et on
Blancs
comm
troupe
let, et
Masul
nulle
sordre
Mores
viron
étoit s

M. Dupleix pensa aussitôt à avoir sa revanche de l'entreprise des ennemis sur ce comptoir, et parce que la prison du sieur Coquet avoit fait du bruit, il crut devoir aussi s'en venger avec éclat. Dans cette vue, on fit par son ordre la plus grande diligence à Pondichery pour décharger les vaisseaux le *Fleury* et le *d'Argenson*, et on les rechargea avec le même empressement, sous prétexte de les envoyer à Bengale. Tout étant prêt et les munitions embarquées, il assembla le conseil secret, auquel il fit part de son dessein; c'étoit de se rendre maître de Masulipatan et de s'assurer la possession de cette ville, conformément à la concession que Mouzaferzingue en avoit faite à la Compagnie. Ce projet fut généralement approuvé. On chargea M. Guillard de la conduite de cette expédition, et on lui donna pour l'exécution deux cents Blancs, vingt Topas et deux cents Cipayes, commandés par M. de la Tour. Cette petite troupe mit à la voile la nuit du 9 au 10 de juillet, et le 13 du même mois ayant débarqué à Masulipatan, elle s'en empara sans y trouver nulle opposition et sans causer le moindre désordre. A l'arrivée des troupes françaises, les Morcs s'étoient retirés dans un fort voisin, environ, à trois quarts de lieue, où l'épouvante étoit si grande parmi eux, qu'ils mirent sur le

champ en liberté le sieur Coquet et tous ceux qui avoient été arrêtés avec lui ; mais depuis, revenus de leur première frayeur , ils parurent vouloir inquiéter les Français , faisant sur eux des sorties fréquentes , et leur coupant les vivres et l'eau qu'ils étoient obligés de faire venir de dehors. On prit donc la résolution de les chasser de ce poste. En conséquence M. de la Tour marcha contre le fort , et l'ayant emporté d'assaut , il le fit raser. En même temps la garnison française fut encore renforcée de cent Blancs et de cent cinquante Cipayes que M. Dupleix y envoya. Au moyen de ces précautions et des soins que M. Guillard se donna , la place fut en fort peu de jours en état de défense , capable de résister non seulement à toutes les forces de l'Inde , mais même à celles des Européens , d'autant plus que sa situation avantageuse au milieu des marais , en rend les abords presque impraticables.

Tandis que ces choses se passaient du côté du nord , Nazerzingue , retiré à Arcate et noyé dans les plaisirs , sembloit ne penser à rien moins qu'à continuer la guerre , ou à mettre fin aux troubles dont son état étoit agité ; ses débauches ne faisoient que redoubler. Cependant les amis que M. Dupleix avoit dans l'armée de Nazerzingue ne cessoient de l'exhorter

à faire m
faisant ex
tirer ce p
pleix fit
terres da
gode for
une garn
pas , et d
sembra fa
pissement
recomme
que jama
les Angla
faire du
voyé , le f
des desor
de satisf
rent si f
gèrent e
promess
tête de
ser les F
le siège
troupes
cessaires
M. Dupl
avoit lai
en donn

à faire marcher ses troupes de ce côté-là, lui faisant entendre que c'étoit le seul moyen de tirer ce prince de son assoupissement. M. Dupleix fit donc prendre possession de quelques terres dans le voisinage, entr'autres d'une pagode fortifiée, nommée *Tivaradi*, où il envoya une garnison de vingt Blancs, d'autant de Topas, et de cinquante Cipayes. Ce mouvement sembla faire revenir Nazerzingue de son assoupissement. Les pourparlers et les propositions recommencèrent de sa part avec plus d'activité que jamais. Il étoit prêt, disoit-il, à finir. Mais les Anglais oubliant le peu de cas qu'il avoit paru faire du premier secours qu'ils lui avoient envoyé, le firent encore changer de résolution. Avides de son argent, et peut-être plus avides encore de satisfaire leur haine et leur jalousie, ils agirent si fortement auprès de lui, qu'ils l'engagèrent enfin, à force de sollicitations et de promesses, à faire partir Mahmet-Alikan à la tête de quelque cavalerie, avec ordre de chasser les Français de cette pagode fortifiée, pour le siège de laquelle ils devoient fournir des troupes, du canon et toutes les munitions nécessaires. Informé de la marche de l'ennemi, M. Dupleix augmente le nombre des Blancs, qu'il avoit laissés à Villenour, jusqu'à cinq cents, et en donne le commandement à M. de la Touche,

avec ordre de couvrir Tiravadi et Villeparou , autre poste fortifié où l'on avoit mis une petite garnison française. Les Anglais se mettent en campagne avec leur détachement et quelques pièces d'artillerie, et tirant droit à l'ouest de Gondelour , font leur jonction avec l'armée mogre. Aussitôt M. de la Touche règle ses mouvements sur ceux des ennemis; leur dessein paroissant être sur Tiravadi, les Français s'en approchent. Mais au moment qu'on y pense le moins, les Anglais se retirent brusquement et avec précipitation, et rentrent chez eux avec leur artillerie. Surpris et consterné de cette résolution imprévue, Mahmet-Alihan ne les abandonne point; il suit avec son armée et va camper au pied de leurs limites.

Un vaisseau nouvellement arrivé d'Europe avoit causé cette révolution si subite et si étrange; il portoit la révocation du gouverneur anglais et de tout son conseil; et son successeur par *interim*, n'étoit pas plutôt entré en charge, qu'aussitôt il avoit envoyé ordre aux troupes anglaises de revenir. On en ignoroit alors la véritable raison; elle ne tarda pas à se découvrir. Désespéré de se voir abandonné de ses infidèles alliés, Mahmet-Alihan met tout en œuvre pour faire changer de sentiments au nouveau gouverneur : prières, promesses, tout

fut employé à bout; ne portoit qu'il soufin; l'armée sortirent quatre, quelques mo-
mière f
armée s
M. d
ments, l
se prépa
roissoit
s'en ap
s'étant
une de
et cette
import
soutenu
fallut d
tion gé
ennemi
qu'on n
tant av
firent l
une esc
assez l

fut employé sans qu'il fût possible d'en venir à bout; il faisoit la sourde oreille; les Mores ne portoient point encore leurs offres au point qu'il souhaitoit. Mahmet-Alikan s'y rendit enfin; l'argent fut compté et reçu, et les Anglais sortirent de nouveau avec deux pièces de vingt-quatre, six de six livres de balle, et quelques mortiers de plus qu'ils n'avoient la première fois. La jonction étant faite, toute cette armée se mit en marche.

M. de la Touche, qui épioit ses mouvements, bien résolu de déconcerter ses projets, se prépara à faire face partout. Comme elle paroissoit en vouloir tout de bon à Tiravadi, il s'en approcha environ à deux lieues; ensuite s'étant aperçu que les Mores avoient posté une de leurs gardes fort proche des siennes, et cette garde ne lui ayant pas paru de grande importance, il la fit attaquer par vingt Caffres, soutenus de cent cinquante Cipayés. Peu s'en fallut que cette démarche n'engageât une action générale, par la résistance que fit la garde ennemie qui se trouva beaucoup plus forte qu'on ne l'avoit cru. Toute l'armée more s'étant avancée pour les soutenir, les Français firent la même manœuvre; et il y eut entre eux une escarmouche des plus chaudes, qui dura assez long-temps, avec un feu très vif des deux

côtés, tant du canon que de la mousqueterie. Toujours repoussés avec perte, les Mores revinrent plusieurs fois à la charge avec la même opiniâtreté. La nuit qui survint empêcha M. de la Touche de pénétrer jusque dans leur camp, et l'obligea de rester sur ses avantages. Le lendemain, 1^{er} août, il y eut une autre affaire aux environs de Tiravadi, qui dura depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir; elle fut très avantageuse pour les Français, qui n'eurent que quatre Blancs de tués, quelques Caffres et vingt-trois Cipayes. Les ennemis, au contraire, y firent une perte considérable; les Cipayes anglais surtout y furent maltraités par ceux des Français qui, commandés par leur brave général Chekassem, firent des merveilles à cette journée. Elle auroit pu être décisive, sans la présence des Anglais qui servirent eux-mêmes le canon, et qui retinrent les Mores et les empêchèrent de se mettre en déroute. Ils décampèrent dans la nuit, et après plusieurs marches et contre-marches allèrent établir leur camp environ à une lieue et demie de l'armée française, qui de son côté se rapprocha de Tiravadi, et campa sous son canon. Alors M. Dupleix donna ordre à M. d'Auteuil de sortir à la tête de deux cents Blancs auxquels il joignit quelques Caffres et quelques Cipayes, pour

escorter
aux enne
leur arm
Anglais
reçu son
jusque-là
fait rien
s'y étoit
fait espé
rement
étoit bie
plaignoi
noit pas
et de ce
vanas (
promis
cordées
les para
et si l'o
roupies
par jou
Ces pla
dispute
d'une p
part et
été le
des An
à quelc

escorter les convois et donner de l'inquiétude aux ennemis. La dissension régnoit alors dans leur armée. Mahmet-Alikan prétendoit que les Anglais se moquoient de lui; qu'après avoir reçu son argent dans toutes les occasions qui jusque-là s'étoient présentées, ils n'avoient fait rien moins que de le seconder comme il s'y étoit attendu, et comme ils le lui avoient fait espérer; et il donnoit à entendre assez clairement qu'ayant été leur dupe jusqu'alors, il étoit bien résolu à ne plus l'être. Ceux-ci se plaignoient à leur tour de ce qu'on ne leur tenoit pas la parole qui leur avoit été donnée, et de ce qu'on ne leur envoyoit pas les *paravanas* (lettres-patentes) qui leur avoient été promis pour les terres qu'on leur avoit accordées, menaçant hautement de se retirer si les paravanas ne venoient pas incessamment, et si l'on retardoit le paiement de trois mille roupies qu'on s'étoit obligé de leur donner par jour pour l'entretien de leurs troupes. Ces plaintes réciproques avoient occasionné des disputes très vives, qui sembloient menacer d'une prochaine rupture. On s'échauffoit de part et d'autre; l'argent, qui jusque-là avoit été le grand mobile de toutes les démarches des Anglais, ne venoit plus, et l'on s'attendoit à quelque coup d'éclat de leur part, quand

en effet quelques jours après on les vit décamper fort brusquement et rentrer encore une fois dans leurs limites, abandonnant les Mores et Mahmet-Alikan leur chef à leur bonne fortune.

Instruit de leur retraite, M. Dupleix envoya ordre sur le champ à M. d'Auteuil, de joindre de nuit M. de la Touche et de marcher à l'ennemi. La jonction se fit le 31 août, à onze heures du soir. Le lendemain, toutes les dispositions étant faites pour une attaque générale, les troupes quittèrent leur camp à deux heures après midi, et marchèrent sur trois colonnes, précédées des grenadiers, commandés par MM. Puymorin et Dugrès, et des dragons, qui avoient à leur tête MM. Garanger et du Rouvray. M. de la Touche conduisoit la droite, et M. de Bussy la gauche; M. d'Auteuil étoit au centre. Après une heure et demie de marche, on découvrit l'armée more, composée d'environ quinze mille cavaliers, et de quatre à cinq mille hommes d'infanterie. Leur camp s'étendoit le long de la rivière de Ponlar, qu'ils avoient à dos, leur droite et leur gauche étoient appuyées à deux petits villages brûlés. Il étoit défendu par intervalle par plusieurs bons retranchements que l'infanterie occupoit; la cavalerie étoit à cheval par gros corps en seconde

ligne. L.
debout
flotter a

A la
faire hal
troupes
droite é
ceux de
noire vo
distribu
chariots
derrière
marcher

A la po
M. d'Au
elle fut
cette pr
sur le po
Alors se t
leur dit
Toute l'a
troupes
vançoien
ayant ape
mouveme
confusion
donna le
velle déch

ligne. Les tentes étoient encore presque toutes debout, et trois grands pavillons paroissoient flotter au milieu du camp.

A la vue de l'ennemi, M. d'Auteuil fit faire halte et rangea l'armée en bataille. Les troupes françaises occupoient le centre : à la droite étoient les Cipayes de Muzasferkam, et ceux de Chekassem à la gauche ; la cavalerie noire voltigeoit sur les ailes. L'artillerie fut distribuée sur tout le front de l'armée, et les chariots de munitions furent rangés en ligne derrière les troupes. Le terrain permettant de marcher en cet ordre, on alla droit à l'ennemi. A la portée du canon l'armée fit halte ; et M. d'Auteuil ayant donné le signal à l'artillerie, elle fut servie avec tant de vivacité, que de cette première salve on vit l'ennemi presque sur le point d'abandonner ses retranchements. Alors se tournant du côté des soldats : *Enfants*, leur dit M. d'Auteuil, *qui m'aime me suive*. Toute l'armée répondit par un grand cri ; les troupes s'ébranlèrent de nouveau. Elles s'avançoient en bon ordre, lorsque M. d'Auteuil ayant aperçu dans le camp des Mores quelques mouvements qui lui parurent marquer de la confusion, fit faire halte une seconde fois, et donna le signal à l'artillerie, qui fit une nouvelle décharge aussi vive que la première. Tout

sembloit répondre d'un heureux succès; il y avoit déjà quelque temps que les Français es-
suyoient le feu de l'artillerie des Mores, sans
qu'ils eussent eu qu'un soldat de blessé, quand
une fusée partie de la droite de l'ennemi, don-
nant dans deux de leurs charlots de munitions,
les fit sauter à vingt pas derrière eux. Le hasard
voulut qu'aucun Blanc n'en fût blessé; et cet
accident, bien loin de ralentir l'ardeur des
troupes, ne servit au contraire qu'à la ranimer.
En même temps M. d'Auteuil, à qui les fré-
quentes décharges de la mousqueterie ennemie,
dont les balles arrivoient jusqu'à lui, annon-
cèrent qu'il étoit temps de marcher en avant,
donna l'ordre de l'attaque, qui fut aussitôt
exécutée par toute l'armée avec une bravoure
et une intrépidité admirables. S'étant trouvé
quelque difficulté à la gauche où M. de Bussi
commandoit, à cause d'un ruisseau que les
ennemis avoient coupé, et qui avoient inondé
le terrain, ce léger obstacle ne fut pas capable
d'arrêter les troupes; elles le franchirent
presque sans s'en apercevoir, et se trouvèrent
dans le camp en même temps que le centre et
la droite. Alors la confusion devint générale
parmi les Mores, tandis que fidèle à suivre les
ordres de ses officiers, le soldat français né-
gligeoit le soin du pillage, pour ne songer

qu'à pour
l'épée du
voyoit les
après avoir
la mousqu
en désord
dans les c
est impos
fut le non
les Mores
put être
très grand
succès si
Blancs ble
huit Noirs
riots qui
immense;
Mores un
d'effets d
d'autres g
des balles
beaucoup
pièces de
mortiers
toire ne f
la terreux
armes fra
Aussit

qu'à poursuivre sa victoire. Tout tomboit sous l'épée du vainqueur, ou prenoit la fuite. On voyoit les bataillons et les escadrons ennemis, après avoir passé sous presque tout le feu de la mousqueterie française, aller se précipiter en désordre dans la rivière voisine, et trouver dans les eaux la mort qu'ils vouloient éviter. Il est impossible de marquer précisément quel fut le nombre des morts et des blessés parmi les Mores; mais il est certain que leur perte ne put être que fort considérable : il en fit un très grand carnage. A l'égard des Français un succès si marqué ne leur coûta que quatre Blancs blessés par le feu de l'ennemi, et dix-huit Noirs brûlés par l'accident des deux chariots qui sautèrent. Le butin qu'ils firent fut immense; ils trouvèrent dans le camp des Mores une quantité prodigieuse de vivres et d'effets de toute espèce, du riz, du blé et d'autres grains, des chevaux, des chameaux, des balles et des boulets sans nombre, avec beaucoup d'autres munitions de guerre, trente pièces de canon de différents calibres, et deux mortiers aux armes d'Angleterre. Jamais victoire ne fut plus complète, et ne marqua mieux la terreur que les Mores avoient conçue des armes françaises.

Aussitôt que M. Dupleix en eut reçu la



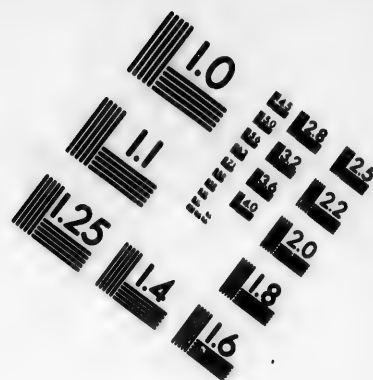
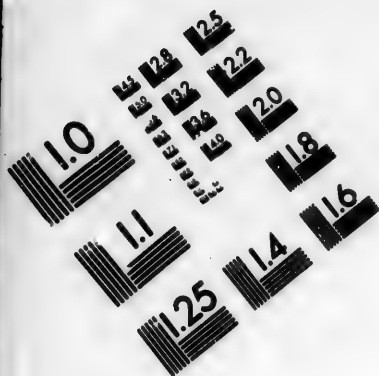
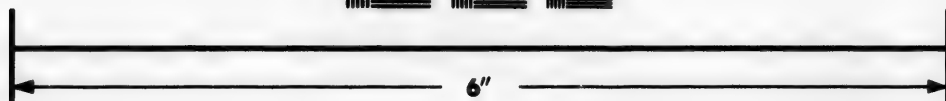
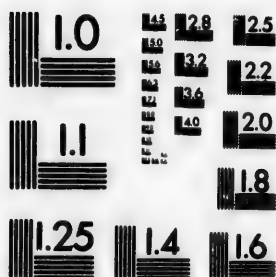


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.4
1.2
1.0
0.8
0.6
0.5
0.4
0.3
0.2
0.1

10
0.1
0.2
0.3
0.4
0.5
0.6
0.8
1.0
1.2
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5

nouvelle, il jugea qu'il étoit à propos d'en profiter, et de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnoître. En conséquence il envoya sur le champ ordre à M. d'Autenil de faire, sous la conduite de M. de Bussi, un détachement de deux cents Blancs, soutenus de quelques Caffres et de quelques Topas, avec la moitié des Cipayes, pour marcher du côté de Gingi, et serrer les Mores de plus près. Aussitôt M. de Bussi se mit en marche à la tête de son camp volant, ne faisant toutefois que de petites journées, pour donner au reste de l'armée le temps de le joindre. Sur sa route il reçut des débris de l'armée des Mores, différents avis; les plus vraisemblables étoient que Malmet-Alikan songeoit à se jeter dans Gingi, où il croyoit devoir être attaqué par les Français. Enfin le neuvième jour de sa marche, M. de Bussi arriva avec sa petite armée, à Moustakongori, d'où l'on découvre Gingi, qui n'en est éloigné que d'une lieue.

Gingi, d'environ trois lieues de tour, est bâti dans les montagnes, à quatorze lieues ouest de Pondichery, et passe pour une des plus fortes places de l'Inde. Elle est fermée par un beau mur et défendue par une citadelle, qui, entre les mains des Européens, pourroit résister à toutes les forces de l'Asie. Cette for-

teresse pri
une assez l
fosse très l
lieux cour
communiqu
le haut d'au
difficile. Ce
artillerie tr
lieux cano
calibres, e
munitions
gouverne d

Ce fut le
matin, que
place. Env
tir, que M
de Tiravad
informé de
éloigné du
montagnes
Cet avis

M. de Bus
ayant env
verte, il a
choit à Ju
de la déco
huit mille
rassemble

teresse principale, qui renferme elle-même une assez belle ville, est entourée d'un grand fossé très bien revêtu, et par le moyen de plusieurs courtines pratiquées dans les rochers, communique à sept autres forts construits sur le haut d'autant de montagnes d'un accès très difficile. Ces fortifications étoient garnies d'une artillerie très nombreuse, consistant en plusieurs canons de fer et de bronze de différents calibres, et elles étoient fournies de toutes les munitions nécessaires pour une longue et vigoureuse défense.

Ce fut le 11 septembre, à neuf heures du matin, que M. de Bussi campa à la vue de cette place. Environ une heure après on vint l'avertir, que Mahmet-Alikan, qui, après la bataille de Tiravadi, avoit fui à plus de quinze lieues, informé de son détachement, et le croyant fort éloigné du reste de l'armée, avoit repassé les montagnes et se dispoisoit à venir l'attaquer. Cet avis n'étoit pas croyable; cependant M. de Bussi ne crut pas le devoir négliger, et ayant envoyé quelques cavaliers à la découverte, il apprit qu'en effet l'armée moré marchoit à lui. Bientôt il fut lui-même à portée de la découvrir. Elle étoit composée de sept à huit mille cavaliers que Mahmet-Alikan avoit rassemblés des débris de sa défaite, de deux

mille fantassins et de mille Cypayes anglais, et avoit avec elle huit petites pièces de canons. A la vue de cette armée, M. de Bussi se mit en bataille à la tête d'un petit village brûlé qu'il avoit à dos, où il jeta un peloton d'infanterie pour garder ses bagages. Les Cypayes commandés par Cbekassem, furent distribués sur sa droite et sur sa gauche: et parce qu'il connoissoit l'ennemi auquel il avoit affaire, dont la manœuvre est d'entourer, il disposa son artillerie, qui ne consistoit qu'en quatre pièces de canon, de façon à pouvoir faire face partout. En même temps il détacha M. le Normand avec quelque infanterie, pour aller s'emparer de quelques cases qui étoient à une portée de mousquet de sa droite, dont il sut tirer grand parti.

Pendant ces préparatifs, les Mores s'avançoient en bon ordre soutenus de leur artillerie qui commençoit à tirer; elle étoit servie par une vingtaine d'Européens qui tous périrent ou furent faits prisonniers dans cette action. Alors M. de Bussi jugea qu'il étoit temps de leur répondre des quatre pièces qu'il avoit. Elles furent servies aussitôt avec la plus grande vivacité. Cependant, contre l'ordinaire, l'ennemi soutint ce premier feu avec une fermeté qu'on ne lui avoit point encore vue. Il ne se

rompit, il hardiesse de tolet. Cette des braves lui, M. de B trépidité, qu sordre. En mourants et s'étoit un pe nonner, éto fuyoit. Tout de canon qu mée, qui n M. d'Auteui pour joindre Il étoit déjà corps avanc M. de Bussi feu de ce de route. Cepe démonté et troupes ani mençoit à jointes par tacha pour l'ennemi qu coup de m non des fo

rompit, il ne s'ébranla point, et eut même la hardiesse de s'avancer jusqu'à la portée du pistolet. Cette démarche lui coûta cher. Secondé des braves officiers qui commandoient sous lui, M. de Bussi reçut les Mores avec tant d'intrepidité, qu'il mit tous leurs escadrons en désordre. En un instant la plaine fut jonchée de mourants et de morts. L'infanterie ennemie qui s'étoit un peu éloignée, et qui continuoît à canonner, étoit entraînée par cette cavalerie qui fuyoit. Tout plioit, lorsqu'aux premiers coups de canon qui furent entendus du reste de l'armée, qui n'étoit pas alors à plus d'une lieue, M. d'Auteuil fit battre la générale, et marcha pour joindre avec toute la diligence possible. Il étoit déjà à portée de canonner quelques corps avancés qui s'étoient postés entre lui et M. de Bussi, et qui, obligés de passer sous le feu de ce dernier, furent criblés et mis en déroute. Cependant les Français avoient un canon démonté et plusieurs blessés. Malgré cela, les troupes animées à la vue de l'armée qui commençoit à paroître sur la hauteur, et ayant été jointes par les dragons que M. d'Auteuil détacha pour les soutenir, continuoient à pousser l'ennemi qui reculoit toujours en perdant beaucoup de monde; déjà elles étoient sous le canon des forts de Gingi qui commençoient à

tirer sur elles, quand M. d'Anteuil laissant à M. de la Touche le commandement de l'armée, alla joindre M. de Bussi pour délibérer avec lui du parti qu'il y avoit à prendre. Le plus convenable étoit sans contredit de profiter de la terreur répandue parmi les Mores pour se rendre tout de suite maîtres de Gingi. Ce fut aussi celui auquel on s'arrêta, et M. de Bussi l'exécuta sur le champ, entrant dans la ville sans avoir eu à son passage qu'un soldat blessé, malgré le feu continuel du canon des forts. De là il alla se poster à cinquante toises de la citadelle, d'où ayant donné avis de sa situation, l'armée continua sa marche, et entra dans la place sur les sept heures du soir.

Aussitôt M. d'Anteuil fit toutes les dispositions nécessaires pour l'attaquer. Les Cipayes eurent ordre de border les murs en dehors. On plaça les chariots de munitions dans toutes les rues de traverse. Les troupes furent distribuées et l'artillerie disposée dans différents postes. En même temps MM. de Saint-George, Verri et le Normand furent commandés pour donner l'escalade à un des forts au coucher de la lune. Les dragons ayant à leur tête M. de Puymorin, étoient destinés à soutenir ceux qui devoient attacher le pétard aux portes de la citadelle, dont M. d'Anteuil se réserve l'attaque, secondé

de MM. le monde étoit quel une guerre moi vour. Pennoit à fa queterie, Français quelques voyé M. fort princ un coup mourut le troupes. E attendant lune; c'éto côtés. Ce l'artillerie et accabl Enfin, v entendit un gran Saint-Ge vis de le dre don porté, l destiné. M. d'Anteuil

de MM. de la Touche et de Bussi. Tout le monde étoit dans l'attente d'un événement auquel une heureuse témérité semble n'avoir eu guère moins de part que l'intrépidité et la bravoure. Pendant ce temps-là, l'ennemi continuoit à faire un grand feu de canon et de mousqueterie, et jetoit quantité de fouguettes. Les Français avoient déjà six hommes de tués et quelques blessés, et M. d'Auteuil ayant envoyé M. du Rouvrai reconnoître la porte du fort principal, ce brave officier reçut au retour un coup de feu au travers du corps dont il mourut le lendemain, regretté de toutes les troupes. Elles demeurèrent dans cette situation, attendant avec impatience le coucher de la lune; c'étoit le signal donné pour agir de tous côtés. Cependant M. Gallard, qui commandoit l'artillerie, foudroyoit la place de son canon, et accabloit l'ennemi de bombes et de grenades. Enfin, vers les quatre heures du matin, on entendit partir du haut d'une des montagnes un grand cri de *vive le roi* ! c'étoit MM. de Saint-George, Verri et le Normand, qui, suivis de leurs troupes, venoient d'exécuter l'ordre dont ils étoient chargés, et avoient emporté, l'épée à la main, le fort qui leur étoit destiné. Alors l'attaque devient générale; M. d'Auteuil fait petarder les portes de la ci-

ladelle, L'épouvante se met aussitôt parrai les Mores qui la défendoient. En moins d'une heure on se rend maître de tout. Les fuyards se réfugient dans deux autres forteresses placées sur deux hauteurs presque inaccessibles; ils semblent vouloir y tenir bon, et blessent même un officier et quelques soldats: mais ils y sont encore forcés par les dragons, qui obligent bientôt ce foible reste d'ennemis à quitter la place. A dix heures du matin, les Français se voient tranquilles possesseurs de Gingi et de tous ses forts, où M. d'Antenil fait arborer sur le champ le pavillon du roi et met garnison. A la vue de ces fortifications, les troupes ne peuvent revenir de leur surprise; elles regardent avec étonnement ces murs si hauts, qui semblent ne pouvoir être escaladés qu'avec des échelles de quarante pieds; ces forts si escarpés et d'un si difficile accès, pour la défense desquels il ne falloit que de braves gens qui voulussent seulement se donner la peine de rouler des pierres; et elles admirent qu'elles puissent à si bon marché se trouver dans de telles places. Une bataille gagnée, et une ville très forte emportée d'emblée dans la même nuit, ne leur coûte que dix hommes tués et onze blessés. A l'égard des Mores, la campagne étoit couverte de leurs morts, et tout

ce qui par
calade, fut
des vivres
tité, une
plusieurs
aux armes
puissances
armes à f
ten, et un
qu'on la f
haufts. On
mandoit d
gouverneu
temps M.
salamy ou
après avoir
tabli le ca
de sa victo
turellemen

La nou
Arcate, o
zingue de
deux gran
çais et la
province,
long assou
plongé; se
urent rec

ce qui parut en armes dans les forts qu'on escalada, fut passé au fil de l'épée. On y trouva des vivres et des munitions de guerre en quantité, une artillerie très belle et très nombreuse, plusieurs canons de fonte, un de trente-six, aux armes de France, et de quelques autres puissances de l'Europe, beaucoup d'autres armes à feu, du soufre, du salpêtre, du coton, et une si grande provision de plomb, qu'on la fait monter à la charge de trois mille bœufs. On fit aussi prisonnier celui qui commandoit dans la place pendant l'absence du gouverneur, qui étoit alors à Arcate. En même temps M. d'Antenil reçut les soumissions et le *salamy* ou présent du raja du vieux Gingi; et après avoir rassuré les habitants et avoir rétabli le calme parmi eux, il se prépara à tirer de sa victoire tout le fruit qu'on devoit naturellement en attendre.

La nouvelle en étoit déjà parvenue jusqu'à Arcate, où elle étoit allée réveiller Nazerlingue de son ivresse. Tant de succès répétées, deux grandes batailles gagnées par les Français et la prise de la plus forte place de la province, tirèrent enfin ce prince lâche du long assoupissement où ses débauches l'avoient plongé; ses empressements pour la paix purent recommencer, et il députa deux hom-

mes à Pondichery, pour savoir à quelles conditions il pouvoit espérer de l'obtenir. M. Duplex ne lui en prescrivoit point d'autres que celles qu'il lui avoit déjà fait proposer au mois d'avril par MM. du Bausset et de l'Arche. Il y ajouta seulement la confirmation de la cession faite à la Compagnie de la ville de Marulipatan et de ses dépendances, et la garde de Gingi jusqu'au retour de ce prince dans le Décan. Naxersingue ne se pressa point de répondre à ces propositions. Malheureux par ses lieutenants auxquels il imputoit ses mauvais succès, il paroissoit enfin résolu de tenter par lui-même le sort des armes; il se donnoit pour cela de grands mouvements et assembloit une armée qui grossissoit tous les jours par les ordres qu'il envoyoit de toutes parts de venir le joindre.

M. Duplex, de son côté, croyoit avoir enfin trouvé le moment d'exécuter un projet qu'il méditoit depuis plus de quatre mois et qui devoit mettre fin à tous ces troubles. Depuis longtemps la plupart des chefs de l'armée de Naxersingue souffroient impatiemment qu'il eût manqué à la parole qu'il leur avoit si solennellement donnée de ne point attenter à la liberté de son neveu, et ils ne pouvoient voir qu'avec une extrême indignation qu'il eût

abusé de la
personne
débauches
et mépris
contentem
par les émi
à un tel p
tacher pré
et à les m
pauv de o
nahabs de
deux gén
Ramchin;
et quelqu
de la prov
promis av
leurs dép
attaquero
avec leur
avoit env
Français,
de Naxer
à son ne
voient ve
suroit al
oncle.

Ainsi s
ruine de

abusé de leur bonne foi, pour s'assurer de la personne de ce jeune prince. D'ailleurs, ses débauches continuelles l'avoient rendu odieux et méprisable à tous ces seigneurs, et ce mécontentement général, adroitement fomenté par les émissaires de M. Dupleix, étoit monté à un tel point, qu'il étoit parvenu à les détacher presque tous du parti de Nazerzingue et à les mettre dans ses intérêts. Les principaux de ceux qu'il avoit gagnés, étoient les nababs de Cadapé, de Canoul et de Samour; deux généraux marattes, l'un nommé Raja-Ramchin; l'autre, qu'on appeloit Raja-Janogy, et quelques chefs de Paliagares de Malissour et de la province de Carnate. Ces chefs lui avoient promis avec serment, tant par écrit que par leurs députés, aussitôt que l'armée française attaqueroit celle de l'ennemi, de se ranger tous avec leurs troupes, sous un pavillon qu'il leur avoit envoyé, et d'agir de concert avec les Français, tant pour s'assurer de la personne de Nazerzingue, que pour rendre la liberté à son neveu, à la conservation duquel ils devoient veiller, contre les risques infinis qu'il auroit alors à courir, surtout de la part de son oncle.

Ainsi se tramoit sourdement la perte et la ruine de Nazerzingue, tandis que, retiré à

Arcale, ce prince ne s'occupoit que de ses plaisirs. Le complot étoit déjà formé et l'accord conclu avant la bataille de Tiravadi. Dépositaire du secret de cette intrigue, M. d'Auteuil n'avoit agi qu'en conséquence, et ce fut pour en presser l'exécution, qu'anssitôt après la prise de Gingi, ayant laissé garnison dans cette place, il en sortit suivi de sa petite armée, et marcha du côté d'Arcale. Tout sembloit lui répondre d'un heureux succès, quand au bout de deux ou trois jours les pluies abondantes, qui commencèrent cette année de meilleure heure que de coutume, l'obligèrent non seulement de s'arrêter, mais même de se replier sur Gingi. Elles devenoient de jour en jour si considérables, qu'elles donnoient lieu de craindre que la communication avec cette ville n'en fut interrompue, et il étoit d'autant plus important de se la conserver toujours libre, que c'étoit le seul endroit d'où l'armée pût tirer des vivres, et où il lui fût permis d'espérer de trouver une retraite; enfin, la mauvaise saison s'étant déclarée d'une façon peu ordinaire, il ne fut plus possible d'avancer ni de reculer: obligées de camper à une lieue de Gingi, les troupes y passèrent le plus cruel de tous les hivers, et pendant deux mois qu'il dura elles en supportèrent toutes les incommodités

avec autor

Telle étoit
puis enviro
Retenue
forcée, ell
à se consu
tardement
tudes les
raison qu'a
que-là on a
à se décon
qui étoit en
le prix d'un
rer la liber
ennemie éto
de cette na
voit-il dem
se flatter d
personnes d
ne se trou
lâche?

Enfin, le
craintes qu
ne fût instr
jours de d
chemins cor
et l'on ne p
marcher à l

avec autant de courage que de constance.

Telle étoit la situation des deux armées depuis environ le commencement d'octobre 1750. Retenues l'une et l'autre dans une inaction forcée, elles demeurèrent tristement occupées à se consumer lentement. Cependant ces retardements causoient à M. Duplex les inquiétudes les plus cruelles. Il appréhendoit avec raison qu'à force de délais, l'intrigue que jusque-là on avoit tenue si secrète, ne vint enfin à se découvrir, et que la vie de Mousazingue, qui étoit entre les mains de son oncle, ne fût le prix d'une entreprise faite pour lui procurer la liberté. La moitié peut-être de l'armée ennemie étoit instruite du complot. Un secret de cette nature, confié à tant de gens pouvoit-il demeurer long-temps caché? Devoit-on se flatter que dans un si grand nombre de personnes dont les intérêts étoient si divers, il ne se trouvât pas quelque traître ou quelque lâche?

Enfin, le retour de la belle saison dissipa les craintes qu'on pouvoit avoir que Naxeringue ne fût instruit de la ligue. Vers les premiers jours de décembre les pluies cessèrent, les chemins commencèrent à redevenir praticables, et l'on ne pensa plus dans le camp français qu'à marcher à l'ennemi, afin de ne lui pas donner

le temps de se remettre et de grossir davantage son armée. Suivant les avis qu'on en recevoit, elle étoit composée de quarante mille hommes de pied, de quarante-cinq mille chevaux, sept cents éléphants, trois cent soixante pièces de canon de différents calibres, et un grand nombre de fouguettes (espèce de mauvaise arme à feu fort en usage dans le pays). A l'égard de l'armée française, on y comptoit huit cents Européens, trois mille cinq cents fantassins Cipayes, cinq cents chevaux et vingt pièces de campagne, dont dix à la suédoise. Ce fut avec des forces aussi inégales que l'on résolut d'affronter l'armée formidable des ennemis. Mais l'ardeur des troupes, soutenue de la réputation du nom Français dans l'Inde, suppléoit au nombre, et une espèce de pressentiment qu'elles avoient de l'intelligence que M. Dupleix entretenoit dans le camp des Mores, les mettoit en état de tout oser. Une violente attaque de goutte ayant obligé M. d'Auteuil de quitter l'armée, M. de la Touche, auquel il en avoit remis le commandement, devenu par là participant du secret, se disposa à exécuter les ordres qu'il recevoit de M. Dupleix, et à en venir à une action décisive. Elle fut fixée au 15 du mois, jour auquel la lune devoit éclairer un combat des plus vifs et une victoire des

plus comp
quer le c
rement fav

Cepend
temps et l
fier, étoit
saison, d
avoit dép
avec ordre
Elles avoi
pleix, qui
des armes
l'ennemi a
ment de l'
en conséq
suspendre
les hostilit
la Providence
zingue, e
de M. Du
décida du

Ce fut
que les H
du soir, l
duits par
qui leur
chemins
grand de

plus complètes. L'on choisit la nuit pour attaquer le camp ennemi, ce temps étant ordinairement favorable aux troupes bien disciplinées.

Cependant Nazerzingue, que le mauvais temps et l'éloignement du péril avoient rendu fier, étoit retombé, depuis le retour de la belle saison, dans ses frayeurs accoutumées; il avoit dépêché trois hommes à Pondichery, avec ordre de faire de nouvelles propositions. Elles avoient paru si raisonnables, que M. Dupleix, qui jusque-là n'avoit profité du succès des armes françaises que pour déterminer l'ennemi à la paix, charmé de se voir au moment de l'obtenir sans effusion de sang, avoit en conséquence écrit à M. de la Touche de suspendre sa marche et de faire trêve à toutes les hostilités jusqu'à de nouveaux ordres. Mais la Providence avoit résolu la perte de Nazerzingue, et l'élévation de son neveu. La lettre de M. Dupleix n'arriva qu'après l'action qui décida du sort de l'un et de l'autre.

Ce fut ce même jour 15 décembre 1750, que les Français quittèrent, à quatre heures du soir, leur camp sous Gingi. Ils étoient conduits par un homme du parti de M. Dupleix, qui leur servoit de guide. La difficulté des chemins les obligea d'abord à prendre un grand détour. La marche fut longue et pénible,

et ce ne fut que le 16 au matin, sur les deux heures, qu'ils arrivèrent à la vue des ennemis. A trois, ils se trouvèrent à portée de les canonner. Alors M. de la Touche détacha M. de Puymorin avec ses grenadiers, pour aller surprendre les gardes avancées. En même temps toute l'armée se mit en bataille. M. de Bussi conduisoit la droite, et M. de Kerjean la gauche; M. de Villeon commandoit au centre; M. de la Touche étoit partout; les Cipayes et leur cavalerie s'avancèrent en cet ordre, marchant vers le camp ennemi, soutenus de l'artillerie commandée par MM. Gallard, Sabadin et Pisciny.

Quelques rondes de la cavalerie more par qui elles avoient été découvertes, avoient déjà donné l'alarme à l'ennemi. Tout s'y préparoit à soutenir le choc, avec un peu de confusion à la vérité, mais pourtant avec assez d'assurance. Nazerzingue lui-même, ordinairement si lâche, sembloit dans ce moment avoir oublié ses craintes. Jamais il n'avoit fait paroître plus de sécurité; il ne pouvoit concevoir, disoit-il, que les Français eussent la folie de venir l'attaquer avec une petite poignée de monde. Ce prince avoit rangé son armée en bataille derrière son artillerie, et soutenu de vingt-cinq mille fusiliers il fit pendant long-temps la plus

vigoureuse
voient mon
côté, ils rev
une nouvelle
M. de Bussi
prendre que
Touche, reç
qui heureuse
es ordres p
roupes cepe
aisoient par
es Cipayes,
éral Chekaa
teur. Parve
autour de N
ent de brave
de la prise o
oit tout le
ster à leurs
monté sur so
igneurs. Il
qui étoit son
éléphant; il
qu'il feroit,
autre seign
oujour aup
nts. Sur le
n, nos bou

vigoureuse résistance. Jamais les Mores n'avoient montré tant de courage; enfoncés d'un côté, ils revenoient de l'autre à la charge avec une nouvelle intrépidité. Sur les quatre heures, M. de Bussi, au moment qu'il étoit occupé à prendre quelques arrangements avec M. de la Tonche, reçut dans le bras un coup de feu, qui heureusement ne l'empêcha pas de donner les ordres pendant le reste de l'action. Les troupes cependant, animées du désir de vaincre, faisoient partout les plus grands efforts; et les Cipayes, toujours commandés par leur général Chekassem, les secondoient en gens de cœur. Parvenus enfin au corps qui combattoit autour de Nazerzingué, les troupes redoublèrent de bravoure et de valeur, persuadées que la prise ou de la mort de ce prince dépendoit tout le fruit de la victoire. Il ne put résister à leurs attaques répétées. Ce prince étoit monté sur son éléphant avec plusieurs autres seigneurs. Il envoya chercher Mouzaferzingué, qui étoit son prisonnier. Il le fit mettre sur un éléphant; il donna ordre qu'au premier signal qu'il feroit, on lui coupât la tête. Ainsi ce pauvre seigneur, près d'être sacrifié, voyoit toujours auprès de lui deux coutelas étincelants. Sur les quatre heures et demie du matin, nos boulets faisoient beaucoup de ravage,

et notre armée faisoit toujours son chemin. Nazerzingue vit tomber à ses côtés plusieurs éléphants. Il commença alors à concevoir que l'affaire étoit sérieuse, et que, malgré la supériorité de ses forces, rien ne pouvoit nous arrêter. Il avança, suivi de deux ou trois personnes du côté des Patanes que commandoient les trois nababs, amis des Français. Il les trouva en bataille le sabre à la main. Il s'adressa au nabab de Canour, qui étoit mécontent de lui depuis long-temps, et qui avoit eu soin de donner le mot à ceux qui étoient sur l'éléphant avec Nazerzingue.

Celui-ci adressa d'abord la parole au nabab, et lui dit : « Vous êtes dans l'inaction dans le » temps que les Français m'attaquent de tous » côtés ; vous devez entendre l'artillerie depuis » près de deux heures ; vous êtes un *cassé*. Ce » nabab lui répondit : « Quand nous serons at- » taqués, nous nous défendrons. Mais vous, » seigneur, il me semble que vous fuyez ; ce » n'est pas ici que vous devriez être. » Le terme de *cassé*, qui veut dire traître, irrita si fort ce seigneur, qu'il fit signe au cornac de tourner l'éléphant de Nazerzingue de son côté, ce qui arriva si à propos, que le nabab lâcha à Nazerzingue dans la poitrine un coup de fusil chargé de trois balles. Un autre vint, qui lui

coupa la te
que, et cri
qui avoit t
ci lui montr
pour son m
près des Pa
et l'on pre
toute l'arm

Nos trou
cherchioien
envoyé aux
vrirent enfi
ment ils ig
M. de la T
de ce côté
sur un élép
son feu, lu
Nazerzingu
zaferzingue
qu'il le pri
le saluer, e
brasser tou
Bussi pour
les armes,
veilleux év
par trois s
de toute l'
dans cette

coupa la tête tout de suite, la mit sur une pique, et cria : *Vive Mouzferzingue !* Le nabab qui avoit tué Nazerzingue, s'approcha de celui-ci lui montra la tête de son ennemi et le reconnut pour son maître. Il fut mené sur le champ auprès des Patanes, qui lui servirent de gardes, et l'on promena la tête de Nazerzingue par toute l'armée.

Nos troupes alloient toujours en avant, et cherchoient des yeux le pavillon qui avoit été envoyé aux amis des Français. Ils les découvrirent enfin quand le jour parut. Dans ce moment ils ignoroient la mort de Nazerzingue. M. de la Touche marchoit toujours en ordre de ce côté-là, lorsque vint à lui un seigneur sur un éléphant, pour le prier de faire cesser son feu, lui disant que la paix étoit faite; que Nazerzingue avoit eu la tête coupée; que Mouzaferzingue vivoit et étoit reconnu souverain; qu'il le prioit d'envoyer quelque officier pour le saluer, et qu'il avoit grande envie de les embrasser tous. M. de la Touche envoya M. de Bussi pour lui faire compliment. Il resta sous les armes, et fit rendre grâce à Dieu des merveilleux événements qui venoient d'arriver, par trois salves de mousqueterie, et au bruit de toute l'artillerie. La tranquillité fut remise dans cette grande armée. On rentra paisible-

ment dans les tentes et tout alla son train à l'ordinaire. On fit poser des gardes et mettre les scellés sur les trésors de Nazerzingue, argent et bijoux : mais, dans la confusion et pendant l'action, plusieurs soldats français s'enrichirent, sans compter les Cipayes, qui ont fait un butin immense.

M. Dupleix fut instruit le même jour à cinq heures du soir, de cet événement. Il attendit des lettres de M. de la Touche pour faire chanter le *Te Deum* au bruit de toute l'artillerie de Pondichery. Il fit partir le même jour quatre officiers distingués pour saluer Mouzaferzingue de sa part, au sujet de l'heureux événement qui venoit de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, et pour lui présenter, au nom du Roi, six serpeaux magnifiques, qu'il avoit fait faire, conformément au nombre des royaumes dont le nouveau nabab entroit en possession. Ce prince envoya au devant de ces députés les seigneurs les plus distingués de sa cour, qui les conduisirent à sa tente, où il les accabla d'honnêtetés et de politesses. Il ordonna aussi qu'un drapeau blanc, que M. Dupleix avoit joint à son présent, fût toujours porté dans la suite au milieu de ses marques d'honneur, le regardant, disoit-il, comme un témoignage assuré de la protection que le plus grand Roi du monde

vouloit bien
nie, le no
françaises
armée pou
arriva le 2
le même jo
la place. J
l'entrevue
elle fut des
les larmes
il combla l
beaucoup
et ses disc
sentoit pé
pleix, que
générosité
Dékan, il
sures pou
sans l'avo
stamment
du soin de
roit à pro
pensions,
mettre, ex
ses roya
croiroit le
M. Du
Nazerzing

vouloit bien lui accorder. Après cette cérémonie, le nouveau nabab, escorté des troupes françaises, se mit en chemin avec toute son armée pour se rapprocher de Pondichery. Il y arriva le 26 décembre 1750, et y fit son entrée le même jour, au bruit de toute l'artillerie de la place. Je ne m'arrêterai point ici à décrire l'entrevue de ce seigneur et de M. Dupleix; elle fut des plus tendres et des plus touchantes: les larmes du prince mere, les caresses dont il combla le gouverneur français, exprimèrent beaucoup plus vivement que ses remerciements et ses discours, la reconnaissance dont il se sentoit pénétré. Aussi témoignoit-il à M. Dupleix, que croyant tenir de son amitié et de la générosité de la nation la dignité de soubah du Dékan, il n'avoit voulu prendre aucunes mesures pour l'administration de la province, sans l'avoir consulté auparavant, le priant instamment de vouloir bien se charger lui-même du soin de faire à cet égard tout ce qu'il jugeroit à propos, de disposer des charges, des pensions, des honneurs et des dignités, et de mettre, en un mot, dans le gouvernement de ses royaumes, l'ordre et l'arrangement qu'il croiroit le plus convenable.

M. Dupleix portagea ensuite le trésor de Nazerzingue, après avoir eu soin cependant

que les bijoux, article essentiel et considérable, ne fussent ni visités ni partagés, et fussent remis en entier au nabab. Il fit même présent à ce prince de la part du trésor qu'on l'avoit forcé de prendre. Celui-ci, touché de cet acte de générosité, y répondit par un autre, en faisant sur le champ distribuer aux troupes et aux officiers français quatre cent mille roupies; en même temps il en fit remettre cinq cent mille à la caisse de la Compagnie, à compte des avances où elle pouvoit être avec lui.

On pensoit alors à prendre des arrangements pour le gouvernement du Carnate, et à y rétablir Chandasab. Ce seigneur retiré à Pondichery depuis la retraite forcée du mois d'avril et la désertion de son armée, attendoit de nous ce service. M. Duplêix le présenta à Mouzaferzingue, auquel il demanda pour lui la nababie de cette province. Ce prince lui répondit que c'étoit à lui-même qu'il appartenoit d'y nommer tel gouverneur qu'il lui plairoit; que de ce moment il lui donnoit le gouvernement de toute la côte, depuis la rivière de Quichens jusqu'au cap Comorin; qu'ainsi le Carnate devenant par-là de sa dépendance et de sa juridiction, il ne tenoit qu'à lui d'en donner la nababie à Chandasab. Celui-ci donc, après avoir prêté serment de fidélité à

Mouzaferzingue, fut déclaré nabab de la province.

On faisoit aussi des préparatifs nécessaires pour le retour du nabab; c'étoit à Pondichery que la main mise sur ses nouvelles dépendances seroit effectuée. L'immense étendue de la protection de Mouzaferzingue fit le dernier effort physique, et le départ de la ville de Mouzaferzingue. Le prince s'en retourna à M. Duplêix de vingt-cinq *souba* du Mouzaferzingue de lui sur tous les généraux lui-même lui présent

Mouzaferzingue, et après avoir juré sur l'alcoran de lui être toujours soumis et attaché, fut déclaré *soudar* ou gouverneur de toute la province du Carnate.

On faisoit cependant toutes les dispositions nécessaires pour l'installation du nouveau nabab ; c'étoit en partie ce qui l'avoit attiré à Pondichery, dans le dessein d'y prendre, de la main même de M. Dupleix, l'investiture de ses nouveaux états, et, par cette marque de dépendance et de soumission, rendre publiquement hommage à Sa Majesté du royaume immense qu'il venoit de recouvrer par la protection des armes françaises. La cérémonie s'en fit le dernier décembre sous une tente magnifique, élevée à ce dessein dans la grande place de la ville, vis-à-vis de la maison que Mouzaferzingue occupoit avec sa famille. Là, le prince s'étant assis sur un trône superbe, M. Dupleix lui présenta le *salami*, ou présent de vingt une roupies d'or, et le reconnut pour *souba* du Dékan, après quoi l'ayant embrassé, Mouzaferzingue le força de s'asseoir à côté de lui sur le trône qu'il occupoit, tandis que tous les seigneurs de la cour du nabab, les généraux palanes et marattes, et Chandasaeb lui-même, s'empressoient de venir à ses pieds lui présenter aussi leur *salami* et le reconnoi-

tre pour leur souverain. Ce fut au milieu de ces fêtes et de ces applaudissements que M. Duplex partageoit avec ce seigneur, que celui-ci lui confirma la donation qu'il lui avoit déjà faite du commandement général de toute la côte, depuis la rivière de Quichena jusqu'au cap Comorin, le priant de se charger du gouvernement de ce pays, et ne se réservant à lui-même que celui des provinces situées au-delà de cette rivière. Il le fit *mansoubdar* de sept cents cavaliers, et lui dit que, comme c'étoit la coutume de donner un *jackir* ou pension et une forteresse aux mansoubdars de sa considération, il le prioit de vouloir bien accepter la forteresse de Valdaour et ses dépendances, dont il lui faisoit présent. Cette cérémonie dura trois heures, pendant lesquelles le nabab dispoit de toutes les charges de sa maison, créa des mansoubdars, distribua des pensions, des honneurs et des récompenses, et cela seulement en conséquence des requêtes qui avoient été signées le matin par le gouverneur, celles qui n'avoient point été signées de lui ayant été rejetées.

Ce fut là le premier *dorbar* (assemblée générale) que tint Mouzaferzingue depuis son élévation sur le trône du Dékan; et tous les anciens seigneurs, tant de la cour de Nisam-

Moulouk
rent qu'ils
ni d'ause
tes nations
En effet,
patanes,
celle-ci; c
que la dé
dinairement
tent rarer
Aussi Mo
de cette
que, ce q
avoit trou
lieu les li

Peu de
(premier
plex les
la côte de
Quichena
une confi
pagnie, c
Divi, ave
le cours
dans tou
veau so
d'admett
dans tou

Moulouk que de celle de Nazerzingue, avoient qu'ils n'en avoient jamais vu d'aussi belles ni d'aussi nombreuses, et où tant de différentes nations fussent rassemblées en même temps. En effet, tous les chefs et généraux mogols, patanes, marattes et autres, se trouvèrent à celle-ci; ce qui parut d'autant plus nouveau, que la défiance et la jalousie qui règnent ordinairement entre ces seigneurs leur permettent rarement d'être réunis à ces assemblées. Aussi Mouzaferzingue, félicitant M. Duplex de cette singularité, lui disoit agréablement que, ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu, *il avoit trouvé le secret de réunir dans un même lieu les lions, les tigres et les moutons.*

Peu de jours après cette cérémonie, le *divan* (premier ministre) du nabab remit à M. Duplex les patentes du gouvernement général de la côte de Coromandel, depuis la rivière de Quichena jusqu'au cap Comorin : il y joignoit une confirmation de la donation faite à la Compagnie, de la ville de Masulipatan et de l'île de Divi, avec leurs dépendances; un ordre pour le cours des pagodes frappées à Pondichery, dans toute l'étendue de la domination du nouveau souverain, et un autre qui défendoit d'admettre dans le Carnate, à Masulipatan et dans tout le royaume de Golconde, d'autres

monnoies que celles de Pondichery et d'Arcate. Mouzaferzingue ne se contenta pas même de ces marques de reconnoissance, d'estime et d'attachement. Pour en donner un témoignage encore plus éclatant, il ordonna à tous les nababs et gouverneurs de cette partie de l'Inde, et surtout à celui d'Arcate, de payer leur tribut à Pondichery, voulant que dans la suite cette ville fût dépositaire du *casena* (trésor de la province), d'où après cela il lui seroit remis par mer à Masulipatan; son intention étant de faire de cette dernière place un de ses entrepôts pour tout ce qu'il tireroit par mer de marchandises étrangères, et de remettre ses effets les plus précieux entre les mains des Français, dont l'affection et la fidélité lui étoient connues par tant de preuves.

Cependant, après tant de marques de distinction et de confiance pour assurer le fruit de ses travaux et le rendre solide et durable, il restoit encore à M. Dupleix une grande affaire à terminer. Mahmet-Alikan, toujours maître de la forte ville de Trichirapali, y étoit rentré après la mort de Nazerzingue, et tant qu'elle demeureroit en sa possession, la tranquillité ne pouvoit être parfaite, ni solidement établie dans le Carnate. Mahmet-Alikan lui-même fournit à M. Dupleix le moyen de l'

tirer. Ce
conserve
des Fran
lution, e
condition
ce nouve
nogy, un
parlé, d
prince. J
ne fut p
des prêt
hâta d'ex
qui, cha
favorabl
Mahmet
sentit de
ministra
temps q
père An
dans to
dont il
ditions,
qui fut
tenta du
le nabab
conde.
Cette
Chanav

tirer. Con vaincu de l'impuissance où il étoit de conserver cette place contre les forces réunies des Français et du nabab , il avoit pris la résolution , en la remettant de lui-même à certaines conditions , de s'en faire un mérite auprès de ce nouveau maître , et avoit chargé Raja-Janogy, un des généraux marattes dont on a parlé, de négocier cette affaire auprès de ce prince. Janogy s'en ouvrit à M. Dupleix , qui ne fut pas plutôt instruit de la disposition et des prétentions de Mahmet-Alikan , qu'il se hâta d'en profiter. Il en parla à Mouzaferzingue, qui, charmé de trouver une occasion aussi favorable , ne balança pas à accorder à Mahmet-Alikan toutes ses demandes. Il consentit de ne point l'inquiéter au sujet de l'administration de la nababie d'Arcate, pour le temps qu'elle avoit été entre les mains de son père Anaverdikam, et promit de le conserver dans tous ses biens et dans tous les honneurs dont il étoit alors en possession. A ces conditions, Mahmet-Alikan sortit de Trichirapali, qui fut aussitôt remis à Chandasaeb , et se contenta du gouvernement d'une forteresse que le nabab lui donna dans le royaume de Golconde.

Cette réconciliation fut suivie de celle de Chanavaskan, premier ministre de Nazersingue

dont il avoit eu toute la confiance. Après la défaite et la mort de son maître, ce seigneur s'étoit retiré à Chettepette, forteresse éloignée d'environ vingt lieues de Pondichery. M. Dupleix persuadé qu'il étoit de l'intérêt de Mouzaferzingue d'attirer à son parti un homme aussi puissant et aussi habile, lui écrivit pour l'inviter à se rendre auprès de lui, l'assurant qu'il ne lui seroit fait aucun mal, et que sa personne n'y courroit aucun risque. On avoit déjà fait quelques autres tentatives auprès de ce seigneur, sans qu'il eût été possible de l'engager à se soumettre. Mais à peine eut-il reçu la lettre de M. Dupleix, qu'il lui répondit sur le champ qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'il exigeroit de lui, et qu'il se rendroit à ses ordres aussitôt qu'il le jugeroit à propos. M. Dupleix fit part de cette réponse au nabab, et, dans le moment même, ils firent partir deux députés, qui, quelques jours après, revinrent à Pondichery, ramenant avec eux Chanavaskan, que M. Dupleix présenta à Mouzaferzingue. Ce prince le reçut avec beaucoup de bonté et de distinction, l'embrassa, et le fit asséoir au nombre des seigneurs de sa cour; il le fit même ensuite, à la recommandation de M. Dupleix, mansoubdar de deux mille cinq cents chevaux, et lui fit présent d'un jakir,

propos
être au
et de l

Après
toutes l
chery,
d'aller
états. T
de sa p
rosité.
du con
sur le t
toient é
les églis
tisfaite,
n'étoit-
faire se
sa bont
il press
corder
un train
le cond
que tou
protect
puisque
vable d
qu'en l
bord f

proportionné à cette dignité, le priant de lui être aussi attaché qu'il l'avoit été à son oncle, et de lui rendre les mêmes services.

Après avoir ainsi heureusement terminé toutes les affaires qui l'avoient attiré à Pondichery, il ne restoit plus à Mouzaferzingue que d'aller prendre possession de ses nouveaux états. Tout dans cette ville portoit des marques de sa gratitude, et se ressentoit de sa générosité. Les principaux officiers des troupes et du conseil, avoient été gratifiés de pensions sur le trésor de la province; ses libéralités s'étoient étendues jusque sur les pauvres et sur les églises. Sa reconnoissance devoit être satisfaite, il l'avoit portée au plus haut point : n'étoit-il pas temps qu'il pensât enfin à aller faire sentir à ses nouveaux sujets les effets de sa bonté? Il s'y disposoit, et dans cette vue, il pressoit chaque jour M. Dupleix de lui accorder un détachement de troupes françaises, un train d'artillerie et quelques Cipayes, pour le conduire jusqu'à Aurengabad, afin, disoit-il, que tout l'Indoustan fût témoin de la puissante protection dont Sa Majesté l'honoroit, et que, puisque c'étoit aux Français qu'il étoit redevable du Dékan, il n'en prit aussi possession qu'en leur compagnie. M. Dupleix parut d'abord faire difficulté de se rendre à ce que ce

prince souhaitoit, fondé, à ce qu'il sembloit, sur l'éloignement; mais, en effet, pour obliger le nabab à faire un meilleur parti aux officiers et à la troupe qui devoient lui servir d'escorte. Enfin, après quelques jours de négociation, il fut arrêté entr'eux que l'on fourniroit à ce prince un détachement de trois cents hommes, avec dix pièces de campagne et deux mille Cipayes, et que cette petite armée seroit entretenue aux dépens du Nabab, sur le pied dont on convint, jusqu'à ce qu'il l'eût remise dans un des ports de la nation. M. de Bussi, officier ferme, actif et vigilant, fut mis à la tête de cette expédition. On lui donna pour le seconder M. de Kerjean et huit autres officiers.

Après avoir pris ces arrangements et avoir compté trois mois de paie d'avance aux troupes qui devoient l'accompagner, Mouzaferzingue quitta Pondichery le 7 janvier de cette année 1751, suivi de toute sa famille, et se rendit à son armée qui campoit au dehors des limites. La veille de son départ, M. Dupleix étant allé lui rendre sa dernière visite, ce prince lui fit présent d'un cheval et d'un éléphant qui avoient été donnés à son grand-père Nisam-Moulouk, par Thamas-Koulikan, roi de Perse. Il l'assura en même tems que lui et ses descendants conser-

veroient
que la na
roit tous
besoin, et
tresse dan
C'est dan
lettre qu'
départ. M
Dékan, r
on l'appre
pects et l
pressoien
verain, e
nies pour
qu'il trait
commenc
à environ

Telles
grès et le
dant l'es
des plus
l'Inde, d
sance, me
politique
malheur
l'intérêt
due néce
que des

verroient éternellement le souvenir du service que la nation lui avoit rendu ; qu'il lui accorderoit tous les privilèges dont elle pourroit avoir besoin, et qu'il vouloit qu'elle fût toujours maîtresse dans ses états, autant et plus que lui-même. C'est dans ces sentiments que fut conçue la lettre qu'il écrivit au Roi de France avant son départ. De là il continua sa marche vers le Dékan, recevant partout sur sa route, comme on l'apprit des lettres de M. de Bussi, les respects et les soumissions des peuples, qui s'empressoient de le reconnoître pour leurs souverain, et ayant toujours des attentions infinies pour les Français qui l'accompagnoient, qu'il traitoit comme ses amis les plus chéris. Au commencement du mois de février, on le comptoit à environ quatre-vingts lieues de Pondichery.

Telles ont été les causes et les motifs, les progrès et les suites d'une longue guerre, qui, pendant l'espace de plus de dix ans, a embrasé une des plus grandes et des plus riches parties de l'Inde, dans laquelle l'honneur, la reconnoissance, même la vraie justice, l'humanité et la saine politique, ont d'abord engagé les Français; que le malheur des temps, le concours des circonstances l'intérêt même personnel, leur ont depuis rendue nécessaire, et qui, malgré les idées sinistres que des hommes mal instruits ou mal inten-

tionnés ont voulu en donner, tant dans ce pays-là qu'en Europe, ayant été conduite avec une prudence que le succès a justifiée, vient enfin d'être terminée par une révolution des plus fameuses qui soient peut-être jamais arrivées dans ces provinces, et aussi avantageuse qu'elle est honorable à la nation, et glorieuse au règne de notre auguste monarque.

Il est juste, Monsieur, qu'après vous avoir entretenu, comme Français, des actions de valeur et de prudence qui ont fait ici tant d'honneur à la nation, je vous parle, comme missionnaire, de ce que j'ai appris sur l'état de nos missions, dans le court voyage que je viens de faire, uniquement pour m'en informer.

Mon église est située dans un pays livré à toutes les horreurs de la guerre. Elle étoit ci-devant dans le faubourg d'une grande ville nommée *Ballapouram*. Sans avoir changé de place, elle est à présent dans la campagne, attendu qu'on a démoli tout ce qui l'environnoit, dans la crainte d'un siège de la part des Maissouriens. Ceux-ci ont enlevé une principauté au prince de *Ballapouram*, qui l'avoit récemment acquise par succession, et veulent lui ravir tout ce qu'il possède encore. Dans cette vue, ils l'affoiblissent par des excursions

continuel
villages,
habitants
ciale de
malheurs
tachés à
la remar
son attach
autre, es
gré cela,
à notre é
rampart
plusieurs
vaise vol
surpris d
autres da
armées m
auprès. I
mage, le
et m'ont
Marattes
près de n
noissez c
de la pre
avec les
partie d
maintenu
le pays, c

continuelles, où ils brûlent les récoltes et les villages, enlèvent les bestiaux et chassent les habitants. C'est après une consécration spéciale de ce prince au dieu *Kistnou*, que ces malheurs lui sont arrivés. Bien des gentils attachés à d'autres fausses divinités, en ont fait la remarque. Le prince persiste cependant dans son attachement à sa secte, qui, plus que toute autre, est ennemie de la vraie religion. Malgré cela, il n'a osé permettre qu'on touchât à notre église, qu'il regarde, dit-il, comme le rempart de sa ville. Après l'avoir sauvée plusieurs fois, et défendue contre la mauvaise volonté de ses sujets, il a été lui-même surpris de la voir subsister, malgré tous les autres dangers qu'elle a eus d'ailleurs. Deux armées mores ont campé quelque temps tout auprès. Bien loin d'en recevoir aucun dommage, les nababs ont veillé à sa conservation, et m'ont fait toutes sortes de politesses. Les Marattes sont venus ensuite, et ils ont campé près de neuf mois autour de nous. Vous connoissez ces peuples. Ce sont les anciens maîtres de la presqu'île de l'Inde. Ils partagent encore avec les Mores, qui l'ont prise sur eux, une partie des impôts qui s'y lèvent. Ils se sont maintenant de plus dans la possession de piller le pays, et rien ne leur échappe, non pas même

les ornements des divinités qu'ils adorent. Ils n'ont garde de leur laisser les habits et les bijoux dont ils les trouvent parées. Cependant des gens de cette sorte n'ont eu que du respect pour l'église du vrai Dieu et pour le missionnaire. La divine Providence m'a même ménagé l'amitié des chefs. Mais comme l'armée maratthe n'est qu'un assemblage de brigands, qui regardent le vol sur le pied d'une profession qui leur est propre, il ne se peut faire qu'on soit auprès d'eux sans alarmes, et l'avenir est encore plus effrayant que le passé.

Les Marattes ont une fête pendant laquelle les chefs n'ont pas droit, durant l'espace d'une nuit, d'empêcher les vols ou pillages que leurs inférieurs veulent faire. Ils se volent même réciproquement. J'en fus averti d'avance, et mes disciples, sans mon ordre, s'assemblèrent une douzaine en armes, devant la première porte du terrain qui renferme l'église, la maison du Missionnaire et quelques autres maisons de pauvres chrétiens. C'est ce qui constitue ce que nous appelons *matham*. Ils étoient là pour intimider les voleurs qui viendroient si le nombre n'en étoit pas trop grand. Sur les dix heures du soir, j'entendis du tumulte, j'y accourus. Ces gens étoient aux mains avec une trentaine de goujats de l'armée, qui s'en-

fuirent de
pendant o
Ils revinr
aurions e
entrepren
inuraille,
d'une trou
pour la tre
fois à chev
écarter ses
même que
la fête. Ve
retirai pou
je couché
qu'il me
d'abandon
propos à
prises ave
qui m'av
parler. C
més, dan
Ils étoien
sortir leu
une après
frais du c
tisons sur
le feu to
que de

fuirent dès qu'ils m'aperçurent , en disant cependant qu'ils alloient chercher du renfort. Ils revinrent en effet à divers reprises, et nous aurions eu peine à faire face à tous ceux qui entreprenoient d'escalader de divers côtés la muraille, si le fils d'un des généraux, chef d'une troupe qui passe dans cette armée même, pour la troupe des vauriens, ne fût monté trois fois à cheval, et ne fût venu, sans que je le susse, écarter ses gens de notre matham. Il en frappa même quelques-uns, sans respect pour la loi de la fête. Vers les deux heures après minuit, je me retirai pour prendre quelque repos. A peine fus-je couché sur mon lit, c'est-à-dire sur la terre, qu'il me vint en pensée que j'avois mal fait d'abandonner mes gens. Je retournai fort à propos à leur poste, où je les trouvai aux prises avec les domestiques mêmes du chef qui m'avoit rendu le service dont je viens de parler. Ceux-ci venoient avec des tisons allumés, dans le dessein formé de brûler l'église. Ils étoient piqués de ce que j'en avois fait sortir leur maître, qui étoit venu s'y coucher une après-dinée, comme dans l'endroit le plus frais du camp. Ils avoient déjà secoué leurs tisons sur le toit d'un chrétien; mais on arrêta le feu tout d'abord. Je fis à l'instant, et avant que de leur parler, arborer sur la porte un

étendard que le principal chef m'avoit donné. Après quoi j'appelai les incendiaires. Je leur demandai quel étoit l'usage de ces torches qu'ils portoient à la main. Ils me répondirent que c'étoit pour allumer leur pipe. Dès que je vis qu'ils n'osoient s'ouvrir à moi de leur dessein, je fis semblant de l'ignorer; et en leur témoignant plus d'assurance que je n'en avois, et leur parlant civilement, je leur donnai leur congé, qu'ils voulurent bien recevoir. Nous passâmes le reste de la nuit avec une grande impatience de voir le soleil paroître sur l'horizon.

Je vous ai parlé de mon église; je voudrois bien y retourner, quoique l'état du pays de Ballapouram n'ait point changé. Mais si les Malissoariens en viennent à un siège, comme ils s'y préparent depuis long-temps, il n'y a pas d'apparence que je puisse m'y maintenir. Le commencement de l'année indienne, qui est à l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, nous éclaircira là dessus. C'est le temps, pour les Indiens, d'entreprendre les expéditions militaires qu'ils méditent.

Le secours qui me vint de votre part, l'année dernière, m'arriva fort à propos pour m'aider à une entreprise que j'avois déjà commencée. Je ne pousse pas mes actions de grâces

ad
jusqu'à la pr
suis, qu'un
con de recor
garde de les
elle attend s

Vous pour
l'état de nos
fert des guer
gentils se son
pour les rétab
leurs pertes,
eux qui sont
C'est par ces
avec douleur
le retourner
ours, et pou
ouvriers que
ne pas lais
bien cultiv
prouvé que d
Il est vrai d
cteur dans
doute si cet
e, et s'il ne
élé dans sa p
nde, pour c
loux, et dès-l
us les moyen

jusqu'à la première main, instruit comme je le suis, qu'un oubli apparent est la meilleure façon de reconnoître ses bienfaits; mais je n'ai garde de les oublier devant Dieu, de qui seul elle attend sa récompense.

Vous pouvez à présent, Monsieur, juger de l'état de nos missions. Elles ont tellement souffert des guerres cruelles que les Mores et les gentils se sont faites, qu'il faudra bien du temps pour les rétablir, bien des secours pour réparer leurs pertes, bien des ouvriers pour remplacer ceux qui sont morts, ou qui se sont dispersés. C'est par ces considérations, que je prévois avec douleur que je serai probablement obligé de retourner en Europe pour solliciter ces secours, et pour rassembler quelques nouveaux ouvriers que je puisse ramener avec moi, afin de ne pas laisser en friche un champ autrefois bien cultivé, et qui, depuis dix ans, n'a prouvé que des ravages.

Il est vrai que nous avons un puissant protecteur dans la personne de M. Dupleix; mais je doute si cette protection sera de longue durée, et s'il ne sera pas lui-même bientôt rappelé dans sa patrie. Il est trop accrédité dans l'Inde, pour que les Anglais n'en soient point jaloux, et dès-lors je suis sûr qu'ils chercheront tous les moyens possibles de prévenir la France

même contre lui. C'est encore pour moi une raison de plus de quitter pour un temps ce séjour, jusqu'à ce que la Providence remette les choses dans leur ancien état.

Pour y coopérer, à mon arrivée en France, j'exposerai la situation présente et le pitoyable état où est réduite la chrétienté de ce grand pays, où l'on comptoit trois cent mille chrétiens. Les âmes fidèles et généreuses en seront touchées, et voudront bien, à ce que j'espère, contribuer à réparer ces ruines. D'ailleurs, nos frères, pleins de zèle pour les intérêts de la religion, s'empresseront de venir la relever dans ces vastes contrées. Je servirai du moins à les informer de la manière dont j'ai lieu de penser qu'il faut s'y prendre pour réussir dans cette bonne œuvre; et si je suis assez heureux pour y rentrer moi-même à la tête d'une si sainte recrue, je me croirai trop récompensé des fatigues d'un si long voyage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

EXPLICATION de quelques termes persans, mogols et indoustans, répandus dans l'histoire des dernières guerres de l'Inde.

ALNÉE, village ou ferme.

Arcate, ville capitale du royaume de Car

nate ou de
souba du
nabab du
petits souv
badi ou ra
de Trichir
Malsour,
Thomé, etc
d'Arcate. I
veut dire
Carnate, q
en connoiss
y établir le
Arian-Co
rivière, à t
Azefia,
donné du g
cette qual
Mohloul é
Bangue
presque se
l'opium et
rend furie
Bétel;
feuille est l
l'avaler, le
même, et
comme elle

nate ou du Carnatek. Ce royaume relève du
soubah du Dékan, et le souverain a le titre de
nabab du Carnate. De lui relèvent plusieurs
petits souverains appelés, par tolérance, *na-
babs* ou *rajas*; tels sont les nababs de Velour,
de Trichirapali, de Carapén, de Tanjour, de
Maissour, etc. Pondichéry, Madras, Saint-
Thomé, etc. sont dans le district de la nababie
d'Arcate. Le mot d'*Arcate* en langue tamoule,
veut dire *des montagnes*. Les anciens rois du
Carnate, qui étoient maîtres de ce poste et qui
en connoissoient l'avantage, le choisirent pour
y établir leur cour.

Arian-Coupan, nom d'un village et d'une
rivière, à trois quarts de lieue de Pondichéry.

Azesia, nom qui, chez les Moguls, est
donné au grand chancelier de l'empire, et, en
cette qualité, il est le premier ministre. Nizam-
Moulouk étoit *Azesia*.

Bangue; c'est le suc d'une plante des Indes
presque semblable au chanvre. On le mêle avec
l'opium et la raque. Cette boisson chivrante
rend furieux et insensible.

Bétel; c'est une herbe des Indes, dont la
feuille est large. Les Indiens en mâchent, sans
l'avaler, le matin, l'après-midi, le soir, la nuit
même, et en portent toujours avec eux. Mais,
comme elle est amère, pour corriger cette amer-

tume, on la mêle avec de la chaux, de la raque (fruit d'une espèce de palmier), du cardamome, du clou de girofle et de la cannelle. Le bétel échauffe beaucoup, fortifie la poitrine, conserve les dents, rend les lèvres vermeilles et l'haleine douce. En le mâchant, un ouvrier peut travailler pendant deux jours sans avoir faim et sans avoir besoin d'aucune nourriture.

Boussoula, titre du *rapogy*, général des Marattes. *Rapogy Boussoula* veut dire, *seigneur généralissime*.

Brames. Les Indiens sont partagés en plusieurs castes ou familles, dont la première et la plus noble est celle des Brames. Ces Brames sont prêtres et les docteurs de l'Inde.

Carapen, nom d'une forteresse dont le gouverneur est souverain, et prend le titre de nabab de Carapen; il relève du nabab d'Arcate.

Cazena, caisse royale ou impériale.

Chandasaeb, gendre d'Aoustalikan, nabab d'Arcate. Ce nom signifie *Seigneur de la lune*.

Chanavaskan, nom du premier ministre ou divan de Nazerzingue.

Chopdar, officier qui répond à nos aides-de-camp, et dont les fonctions sont de porter les ordres du souverain.

Cipay
dats du
à la sold

Couro
le lak va
vaut trei
gent van
France. I
et vaut p

Darma
Mores él
l'ennemi
prêts à

Dékan
contenan
cette pro
et fait sa
Aureng-A
conde. I
plutôt il
successio
qui sont
tribut q
Dékan.

Divan
seil-d'éta
dans l'In

Fakirs
religieux

Cipayes, soldats cipayes, c'est-à-dire, soldats du pays. Par ce mot on entend les Indiens à la solde des Européens.

Courou ou *carol*, somme valant cent lak; le lak vaut cent mille roupies. Une roupie d'or vaut treize roupies d'argent; la roupie d'argent vaut quarante-huit ou cinquante sous de France. Le carol s'entend des roupies d'argent, et vaut près de vingt-cinq millions.

Dârmanchada, pavillon que les armées des Mores élèvent quand ils veulent faire savoir à l'ennemi qu'ils demandent la paix, et qu'ils sont prêts à recevoir des propositions pacifiques.

Dékan; c'est une vaste province du Mogol, contenant plusieurs royaumes. Le vice-roi de cette province s'appelle *Souba*. Il est souverain et fait sa résidence ordinaire à Golconde, ou à Aureng-Abad. On le nomme aussi roi de Golconde. Il nomme à plusieurs royaumes, ou plutôt il y met des gouverneurs, avec droit de succession. Tel est le nabab d'Arcate et d'autres, qui sont pourtant souverains moyennant un tribut qu'ils paient au *cazena* du *souba* du Dékan.

Divan. Chez les Persans ce mot signifie conseil-d'état que tiennent les souverains; mais dans l'Inde, c'est le nom du premier ministre.

Fakirs (les) sont une espèce de dervis ou religieux indiens, vagabonds qui vivent d'au-

mônes. Ils vont quelquefois seuls, quelquefois en troupe. Il y a aussi des fakirs pénitents, dont la mortification la plus ordinaire est de se tenir jour et nuit dans une posture très gênante. Ils sont tous en grande vénération aux Indes.

Jakir, pension sur le trésor royal, laquelle est inséparable des titres que le souverain donne, et qui est plus ou moins grande à proportion de ces titres.

Koulis. Ce mot signifie esclave, et on appelle de ce nom les porte-faix.

Kau, veut dire prince ou chef d'armée, d'une province ou d'une ville.

Lak, somme valant cent mille roupies d'argent; la roupie étant évaluée à cinquante sous, le lak vaut deux cent cinquante mille livres.

Mouzaferzingue, fils de Satolodoskan, gendre de Nisam-Moulouk. Ce mot signifie invincible guerrier.

Mainnavatte, est un étendard que le Grand-Mogol donne à celui qu'il charge de marcher contre un rebelle. *Mainnavatte*, en indoustan, veut dire, seigneur qui châtie les rebelles. C'est la plus grande marque d'honneur que le Grand-Mogol puisse conférer. Jamais elle n'a été accordée qu'à un prince du sang. C'est le premier général, qui porte cet étendard à côté du prince.

Mans
celle de
autorité
est plus
nombre
à celui
de deux
dessus
une for
leur dig
deux m
sion de
Villeno
de quin
près à t

Mars
gnes du
appelle
mais le
la guer
d'Euro
le mon
Mor
fois
Mogol
un con
ou Ar
du Gr
royau

Mansoubdar, dignité militaire qui répond à celle de colonel de cavalerie, mais avec une autorité beaucoup plus étendue. Cette dignité est plus ou moins considérable par rapport au nombre de cavaliers que le souverain assujettit à celui qu'il en honore. *Mansoubdar de mille*, *de deux mille*, etc. Les *Mansoubdars*, au-dessus de deux mille cavaliers, ont de droit une forteresse, outre le *jakir* proportionné à leur dignité. M. Dupleix est mansoubdar de deux mille cinq cents cavaliers. Il a une pension de cent mille roupies, et la forteresse de Villenour. M. de la Touche est mansoubdar de quinze cents cavaliers : sa pension va à peu près à trente-cinq mille livres.

Marattes, peuples qui habitent les montagnes du Malabar qui sont derrière Goa ; on les appelle *Montagnes de Gattes*. Ils ont un roi, mais leur occupation ordinaire est le métier de la guerre. On peut les comparer aux Suisses d'Europe ; pour de l'argent ils servent tout le monde. Leur capitale s'appelle Satara.

Moulouk. Nisam ou Nirsan s'appeloit autrefois *Azofla* ou premier ministre du Grand-Mogol ; il fut vice-roi du Dékan ; il combattit un concurrent qu'il avoit : on l'appela *Moulouk* ou *Bras fort de l'Empire*. Il étoit généralissime du Grand-Mogol, et avoit conquis plusieurs royaumes.

Nazerzingue, fils de Moulouk. Il s'étoit révolté contre son père, qui en punition de cette faute l'obligea de porter tant qu'il a vécu une chaîne de fer. Il s'empara, après la mort de son père, du Dékan, et conséquemment des royaumes de Golconde et d'Aureng-Abad.

Nabab. Ce nom veut dire *vce-roi*. Il n'appartient qu'au souba du Dékan dans la presque-île; mais les gouverneurs que ce souba met aux royaumes de sa dépendance, prennent le nom de *nabab*; tel est le nabab d'Arcate. Bien plus, les gouverneurs des forteresses et places fortes du royaume dépendants d'Arcate, se qualifient aussi de nababs. Tels sont les gouverneurs de Velour, de Trichirapali, de Maduré, de Maïssour, etc. On les appelle autrement *raja* ou *petit roi*. Ils sont tous souverains, moyennant le tribut qu'ils paient.

Pagode, temple des divinités des gentils. Ce nom s'applique aussi à ces divinités. Il signifie encore une espèce de monnoie valant un peu plus de huit livres, monnoie de France.

Paravana, lettres-patentes qui confirment la concession que le souverain fait de quelque titre ou dignité, de quelque pension ou de quelques terres. Le Souba du Dékan a donné le *paravana* de la ville de Mazulipatan, de l'île de Divi, et de plusieurs autres concessions d'un

produit
des Indes

Patan

Roupu

d'or : ro

treize d'

rante-hu

Raja.

rois des

sous la

nababs c

les états

raja de,

Satoda

Salam

présente

Schah

Serpe

sage por

Souba

souba c

Souba

soubda

Tan

sage d

Curdis

des Cu

produit très considérable pour la Compagnie des Indes.

Putanes. Peuples.

Roupie, espèce de monnoie des Indes. *Roupie d'or* : *roupie d'argent* : la roupie d'or en vaut treize d'argent, et celle d'argent vaut de quarante-huit à cinquante sous.

Raja. Nom qu'on donne à certains petits rois des Indes, idolâtres et gentils, et qui sont sous la protection du Grand-Mogol et des nababs des royaumes dans lesquels se trouvent les états de ces rajas. Le *raja* de Tanjaour, le *raja* de, etc.

Satodoloskan, nom du fils de Mouzaferzingue.

Salami, somme d'argent qu'un inférieur présente à son supérieur.

Schah, veut dire *roi*.

Serpeau, présent qui consiste en habit d'usage pour la nation qui le présente.

Souba, vice-roi, ou plutôt souverain. Le *souba* du Dékan.

Soubdar, officier militaire inférieur au Mansoubdar.

Tan, mot qui signifie *pays*, et qui est d'usage dans tout l'Orient; l'Indous-*tan*, le Curdis-*tan*, signifie, le pays des Indes, le pays des Curdes, etc.

CONTENTS PAGE IS VISIBLE

LETTRE de P. Tremblay, missionnaire dans le royaume de Siam, à M. de Lauson.	1
LETTRE de P. Guindon, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. Pa- touillet, de la même Compagnie.	40
EXTRAIT d'une lettre de P. Fossé au P. d'Ir- lande.	69
LETTRE de P. LeMay, missionnaire de la Com- pagnie de Jésus aux Indes, à M. de Lauson, son frère.	72
EXTRAIT d'une Lettre écrite de Chandernagor dans le royaume de Bengale, au R. P.	86
LETTRE d'un missionnaire des Indes, à M. ou MÉMOIRE sur les dernières guerres des Mogols aux Indes orientales.	106
LETTRE sur les Missionnaires des Indes, écrite par un homme du monde au P. Patouillet.	196
LETTRE d'un Missionnaire des Indes, à M. ou suite des Mémoires sur les dernières guerres des Mogols aux Indes orientales.	103
FIN DE LA TABLE DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.	

